

Au Brésil, de Rio-de-Janeiro à Paranaguá / Saint-Martial

Saint-Martial, Émile de Saint-Denis, dit. Auteur du texte. Au Brésil, de Rio-de-Janeiro à Paranaguá / Saint-Martial. 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

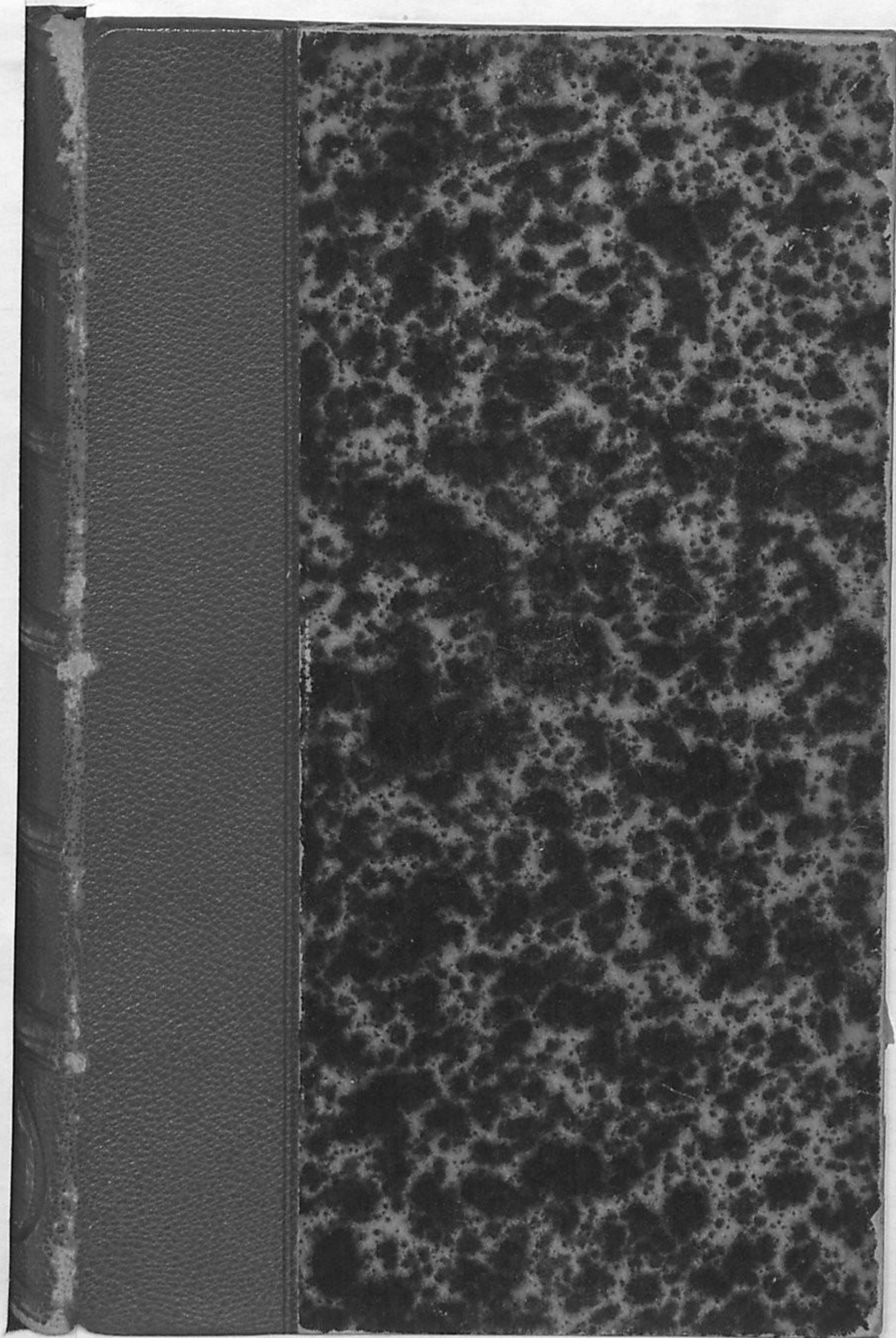
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

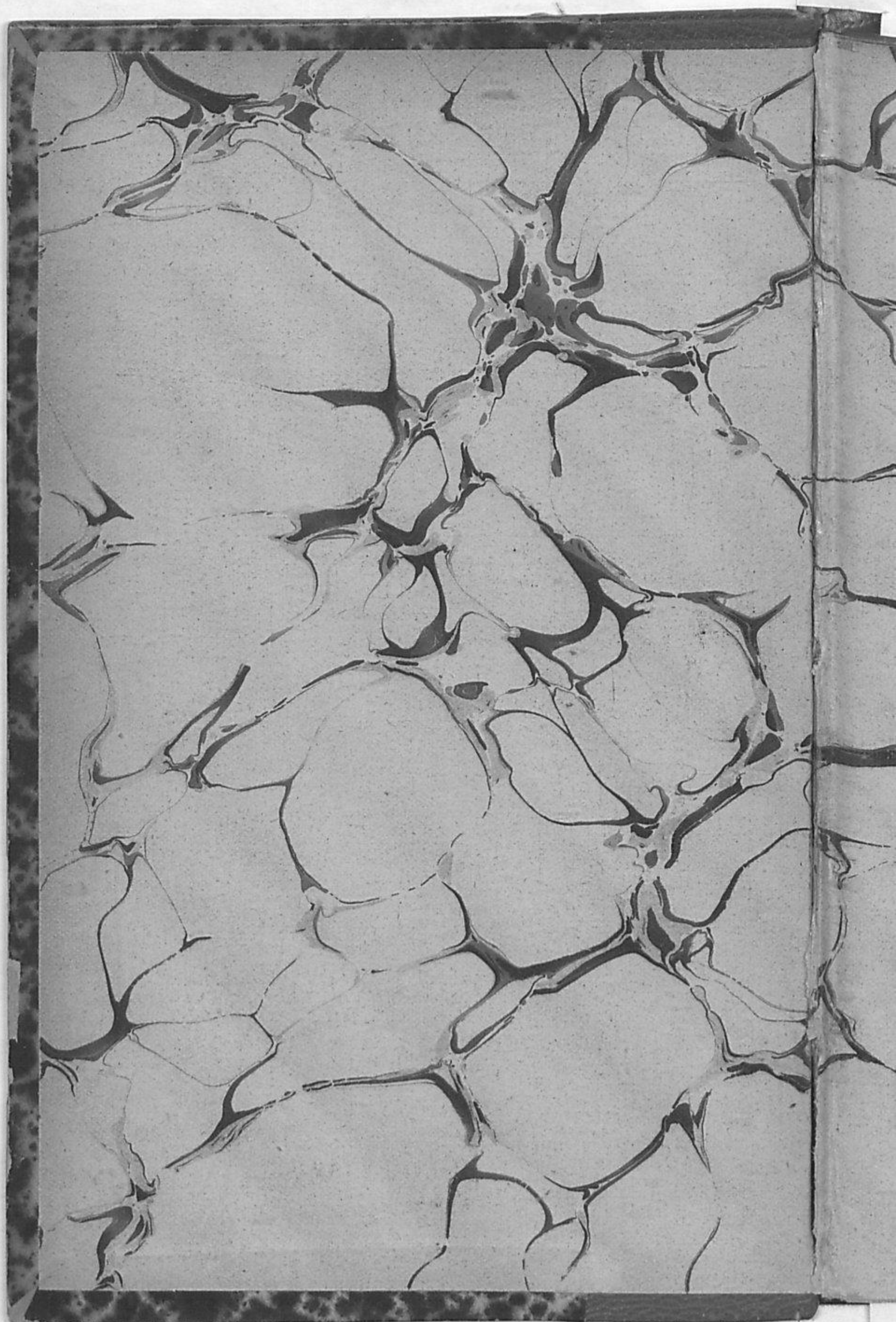
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

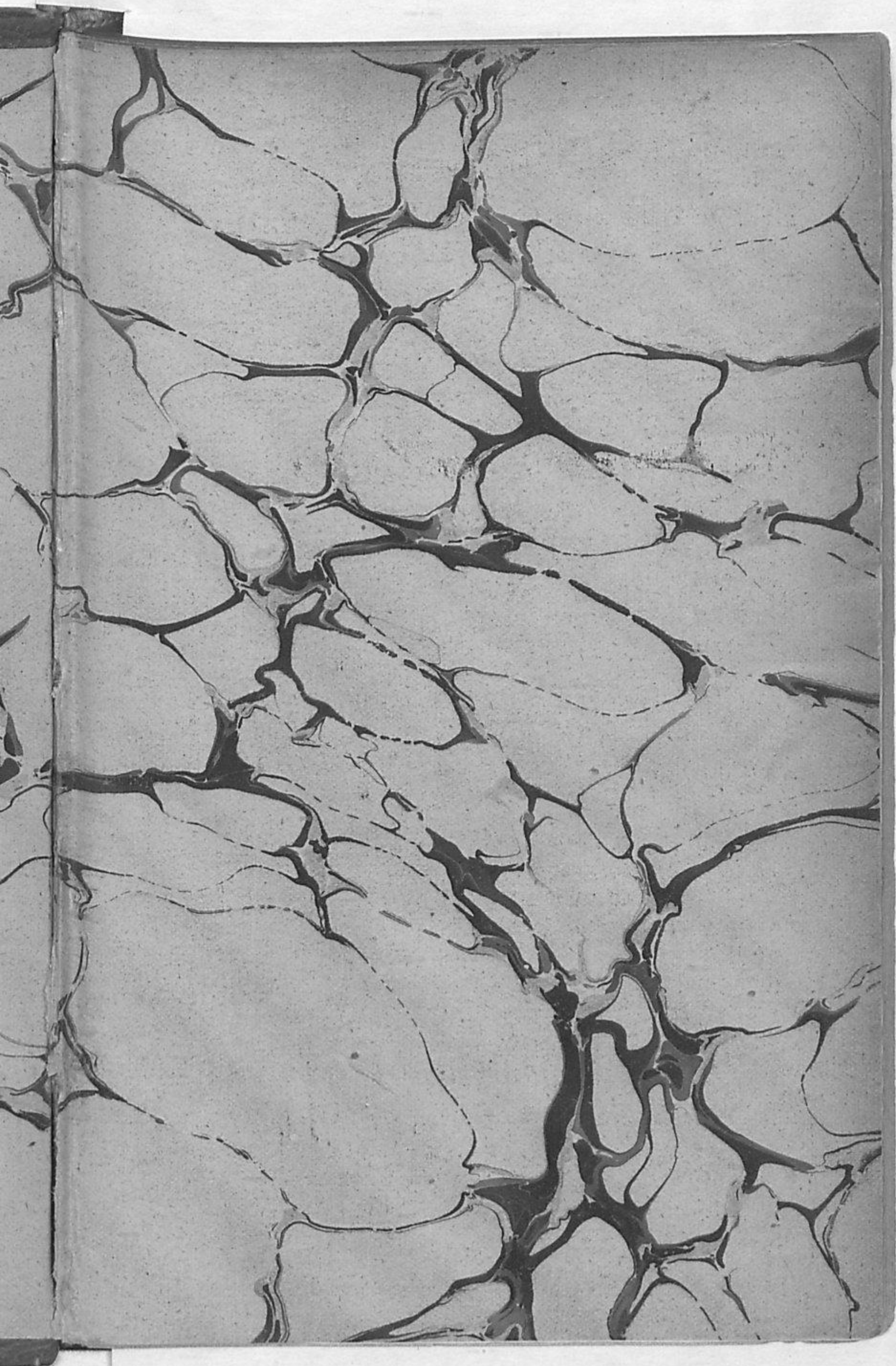
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

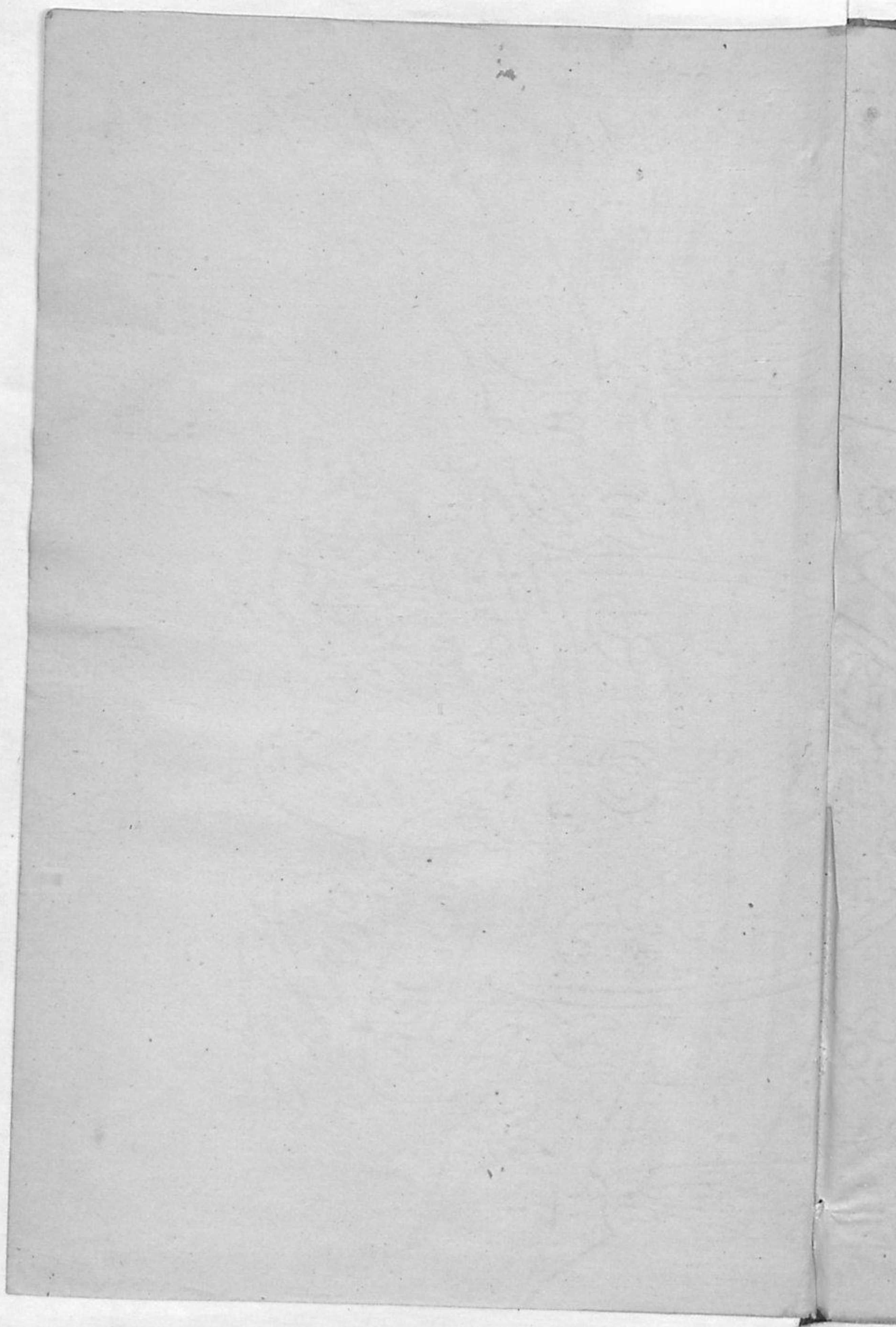
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

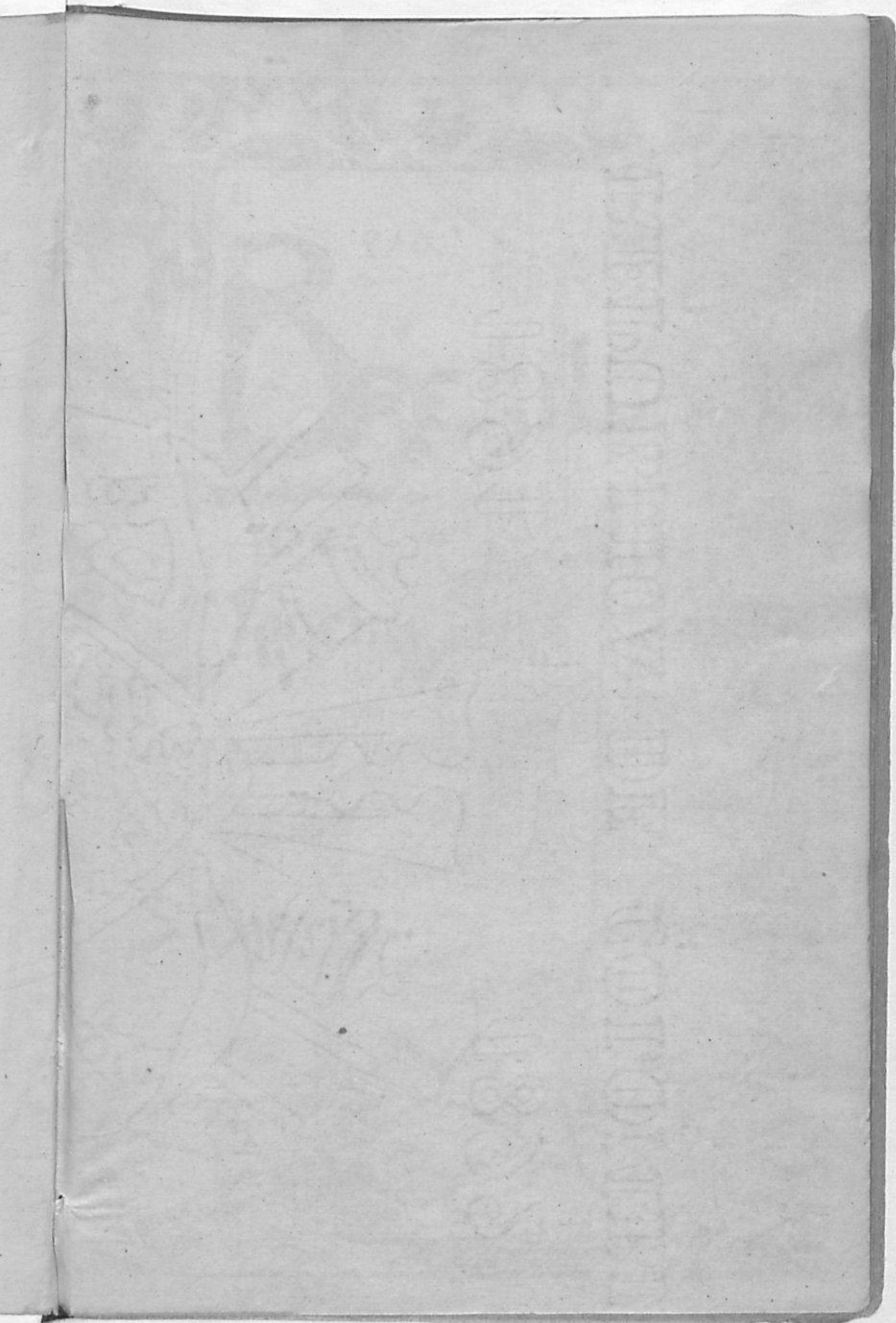
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



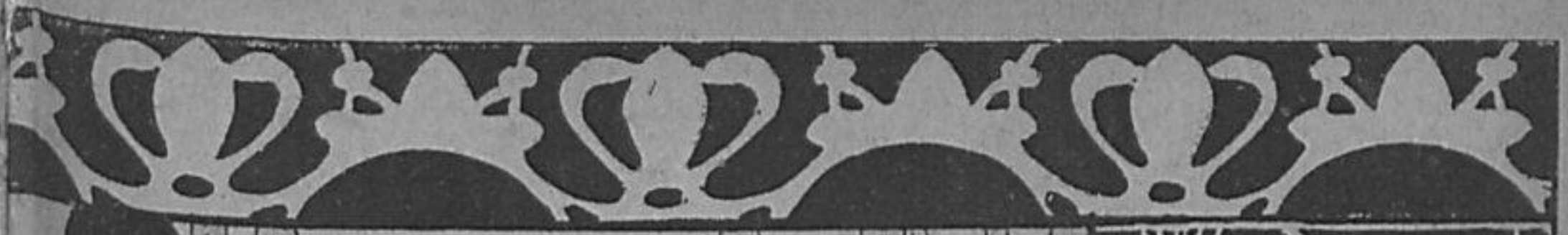












2143

BRESIL

DE

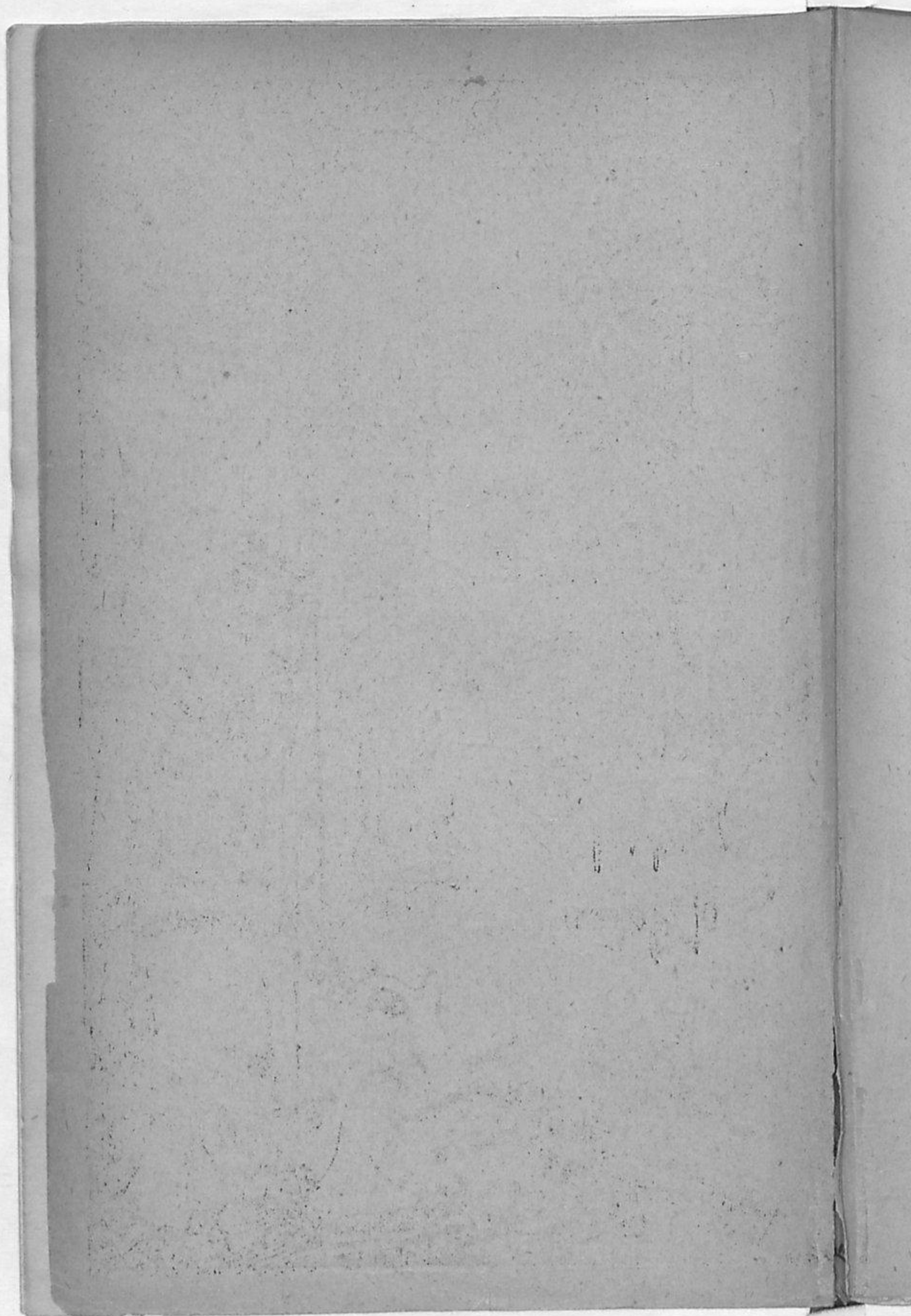
Rio de Janeiro

PARANAGUA

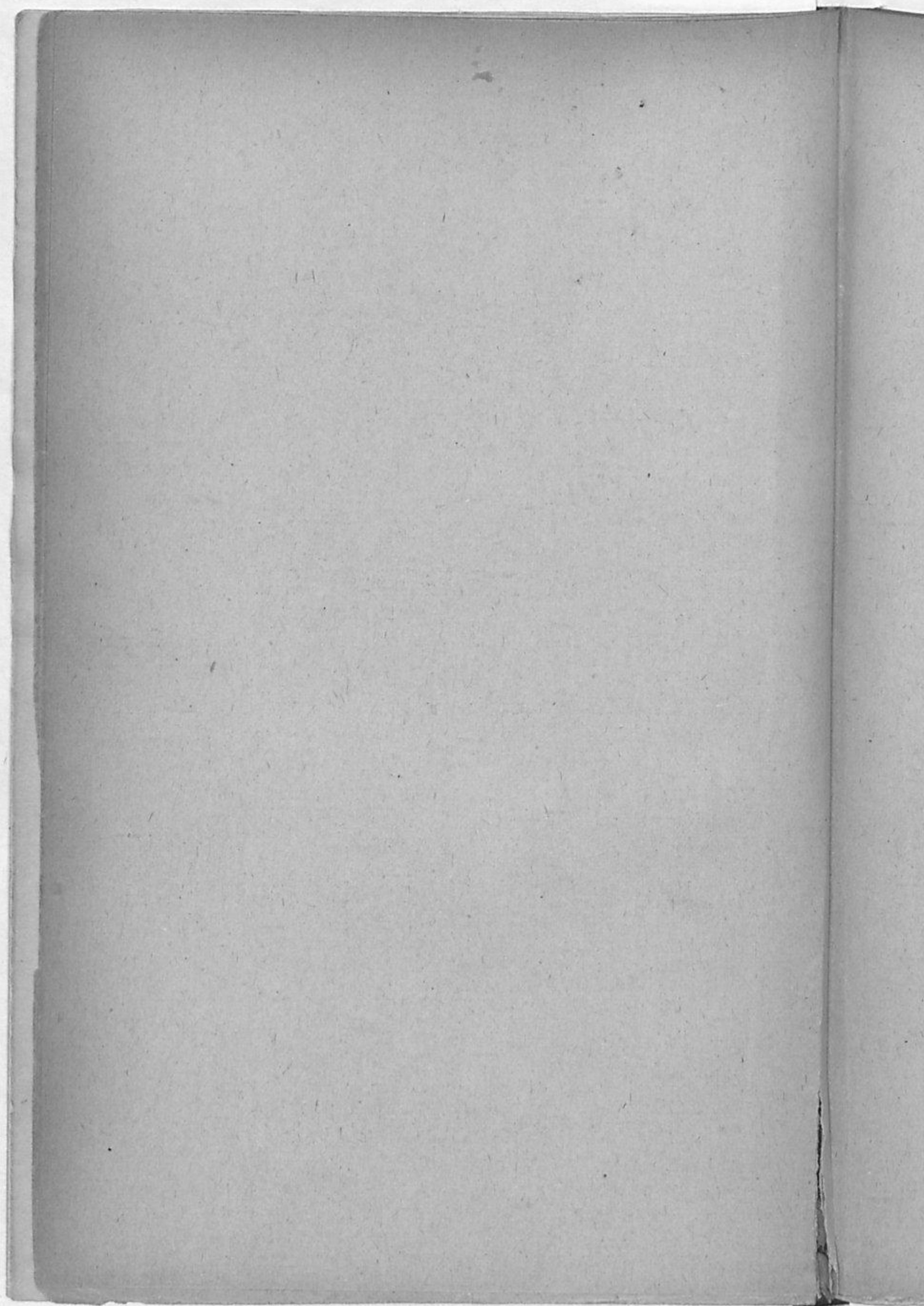
por

S^t DARTIAL





Px
370



AU BRÉSIL



SAINT-MARTIAL

AU BRÉSIL

DE RIO-DE-JANEIRO A PARANAGUÁ



PARIS

IMPRIMERIE ERNEST FLAMMARION

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

à la suite des travaux de
réfection de la voie.

SAINT-MARTIN

(Émile de SAINT-DENIS)

La Chapelle-Fongraveille (Manche)

18 Mars 1906

A MA FEMME,

*A toi je dédie ces quelques pages du
premier volume de ma vie.*

SAINT-MARTIAL

(ÉMILE DE SAINT-DENIS)

La Coquerie-Longueville (Manche)

2 Mars 1898.

1875

1875

1875

1875

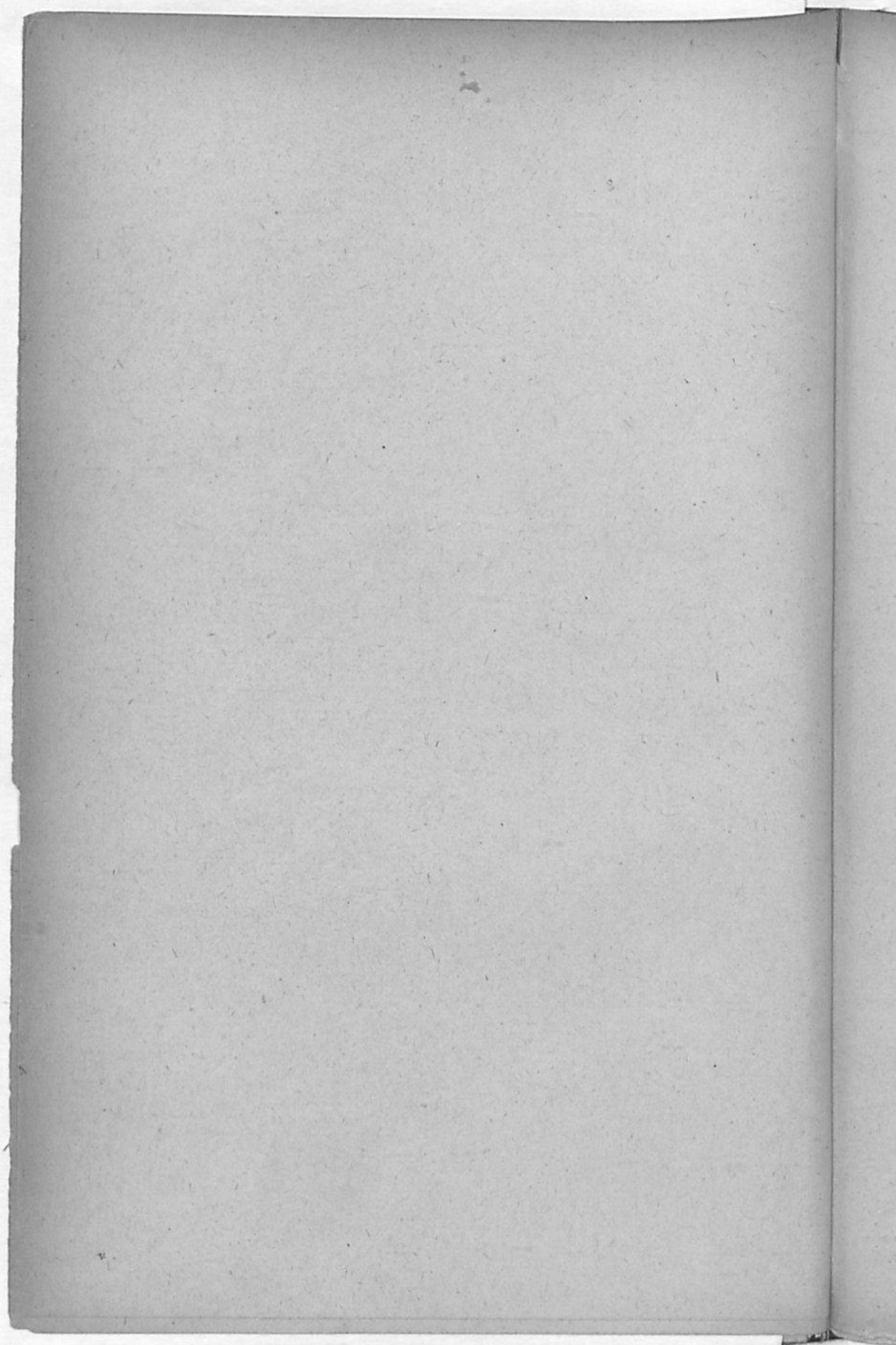
1875

1875

1875

PREMIÈRE PARTIE

DE RIO-DE-JANEIRO A PARANAGUÁ



CHAPITRE PREMIER

Départ de Rio-de-Janeiro. — La vie à bord.

Le 28 novembre 187... je partis de Rio-de-Janeiro, accompagné selon l'usage, par les amis et les parents, jusqu'au Trapiche où se trouvait le *Rio-de-Janeiro*, vapeur de la Compagnie Intermédiaire.

Je fus présenté au commandant Seixas, ancien lieutenant de vaisseau dont je n'ai eu qu'à me louer pendant toute la durée du voyage. Le commandant Seixas est un véritable marin, un homme de mer, sans façon et d'humeur charmante. Je dois faire remarquer en passant que la

marine brésilienne est presque exclusivement composée de l'élite des familles, et qu'elle a toute l'urbanité de nos officiers avec plus d'expansion même et plus de camaraderie.

Je ne vous parlerai pas de l'installation du paquebot; il suffit de vous dire que presque toute la marine marchande à cette époque était composée de vapeurs achetés en Angleterre.

La *Linha Intermediara*, compagnie à laquelle appartenait le *Rio-de-Janeiro* en avait fait l'acquisition onéreuse quelques années à peine avant ce récit, mais c'était un navire d'ancien modèle qui laissait beaucoup à désirer au point de vue du confort.

Les Anglais paraissent surtout rechercher dans leurs constructions maritimes la solidité de la coque, et la place pour les marchandises.

Le passager est considéré par eux comme un colis vivant, encombrant, qui mange et qui boit, et dont les réclamations journalières fatiguent et énervent : parlez-moi d'une marchandise bien arrimée à fond de cale ! All right !

La salle à manger du *Rio-de-Janeiro* — placée au milieu de cabines et au centre du navire était loin d'avoir l'avantage des salles à manger des paquebots *des Messageries maritimes* placées sur le pont, à l'air libre.

L'odeur de la vapeur graisseuse des machines vient impitoyablement se mêler aux parfums d'une cuisine capricieuse et concourt souvent à amener plus rapidement des catastrophes stomacales des plus importunes.

Est-ce question d'économie, est-ce oubli de rechercher le bien-être du passager, le salon fait suite à la salle à manger

et devient généralement un hôpital, où le mal de mer fait consciencieusement son œuvre d'expulsions involontaires.

Les cabines ou camarotes sont petites et mal aménagées, les couchettes ou beliches sont étroites et dures. L'ensemble est mauvais.

J'occupais le n° 14.

La chaleur était atroce, et il fallait faire des efforts d'équilibre pour arriver à se déshabiller et se mettre au lit, à cause du roulis et du tangage.

J'avais comme compagnon de route un vieil Espagnol qui essaya vingt fois d'enfiler sa chemise de nuit sans y parvenir, et dut y renoncer et s'envelopper dans son poncho jurant des caramba sonores ! Au-dessus de ma couchette un carton à chapeau se balançait menaçant à chaque instant d'abandonner la patère et de venir

me tenir compagnie, je lus la date de 1854 et l'adresse de Bierrenbak, Campinas. Si ce couvre-chef, pensai-je, date de cette époque, je suis en présence d'un respectable objet de musée, échappé de quelque galerie rétrospective, et qu'il faudra surveiller.

Mon autre compagnon de voyage et de chambrée est un ancien médecin de Paranaguá, que nous reverrons souvent dans ce récit, et qui m'a fait déjà une narration complète de toutes les maladies possibles et impossibles, de quelques cas superbes, de morts foudroyantes, enfin des phénomènes bizarres de fièvres et d'accès pernicioeux.

On ne doit pas s'ennuyer avec ce docteur. Il traite en camarade la fièvre jaune et paraît avoir un faible pour sa sœur la « perniciosa » plus terrible encore.

A tout seigneur, tout honneur !

Quelques mots sur le commandant et nous passerons la revue du bord.

C'est toujours agréable de connaître les gens avec lesquels on doit passer quelque temps, courant les mêmes risques, vivant la même vie.

Autant le commandant est charmant et distingué comme je l'ai dit, autant le Tenente ou second est désagréable et grincheux, c'est le pète sec du bord, sorte de loufoque malin et hargneux.

Les marins qui reçoivent de lui plus de jurons que de mots aimables, ne lui témoignent qu'un enthousiasme modéré.

Tenente il est, Tenente il restera jusqu'à la retraite, car son intelligence ne paraît devoir le porter plus haut. C'est donc son bâton de maréchal dont il se sert pour le moment d'assommer et de casse-tête.

Un autre type est le docteur, sorte de

fruit sec, que de hautes protections au mépris de la vie des passagers, ont élevé au poste de docteur du bord.

Personne n'osant se confier à sa science il emploie tout son temps à des soins de toilette, à des poses étudiées et maniérées, qui en font la risée de tous.

Il est cependant de bonne compagnie et paraît au courant de tout, excepté de la médecine bien entendu.

Parlez-lui théâtre et femmes, voilà son affaire, il est d'ailleurs d'office le chevalier des passagères.

C'est lui qui sait apporter au moment précis, le pliant ou la cuvette... et offrir la pastille de sa composition qui évitera une nouvelle crise.

Il a une série interminable de récits de bord, qu'il doit sans doute répéter à chaque voyage. Les passagères qui ont eu déjà le plaisir de voyager avec lui, le

présentent souvent ainsi à leurs amies : Docteur, racontez-nous donc l'histoire de M^{me} X... vous savez? cette histoire que vous m'avez contée il y a cinq ans au passage... et le docteur enchanté commence invariablement par cette phrase :

« La mer était démontée, la tempête soufflait avec violence, seul peut-être... »

Je vous ai parlé de mes compagnons de cabine, je vous ai peint un tableau de bord sans prétention, esquissant à peine les types principaux, il me reste à vous tracer quelques portraits des passagers avant d'entrer dans mon récit. Quelques négociants, trois voyageurs et plusieurs familles Rio-Grandenses composaient la petite société réfugiée sur la dunette au milieu de la confusion des pliants et des chaises de voyage. Un homme se détachait du groupe et sa figure balafrée lui donnait,

dans un cadre gracieux de têtes rieuses et gamines, l'air d'un héros.

Le général Ozorio était, en effet, un héros. Vainqueur de la bataille d'*Avahy*, qui mit fin à la guerre du Sud, le général était une des glorieuses épaves de cette non moins glorieuse épopée.

Fatigué de ses blessures, trouvant trop petit et trop mesquin pour lui le champ de bataille de la politique, et reconnaissant que les passions humaines sont des ennemis plus terribles et plus lâches que les ennemis qu'il était habitué à combattre, le général rentrait dans sa province.

A cette poitrine de fer, à ces poumons habitués à la fumée de la poudre, il fallait l'air pur des plaines et non l'air marchandé et vendu des rues étroites de la capitale.

Franc et loyal compagnon, gai buveur,

et beau parleur, le général était avant tout d'une exquise galanterie.

Son fils, Fernando Ozorio, député de Rio-Grande, l'accompagnait : presque aussi illustre que le père, avocat distingué, poète à ses heures, excellent musicien, journaliste militant pour la bonne cause, il était déjà une des gloires de sa province.

Le père avait rétabli la paix par la guerre, le fils était devenu l'apôtre de l'Union dans la Paix, dans l'Indépendance et la liberté.

Les Brésiliens en général malgré une exaltation apparente extraordinaire, un bouillonnement de fougue chevaleresque, sont de mœurs pacifiques et de tempérament débonnaire.

Quelques mots pour finir, sur mes compagnes de voyage, toutes charmantes et gaies, et je commence. Eh bien ! réflexion

faite, je préfère vous les présenter au cours du récit, car d'ailleurs elles se sont envoyées au premier coup de sifflet du départ...

Le *Rio-de-Janeiro* passe d'abord la ligne des vapeurs et navires marchands, puis celle des navires de guerre, cuirassés et torpilleurs.

On dépasse l'île des Rats, puis la forteresse de *Villegaignon* que l'on salue d'un coup de canon, puis la forteresse de *Lage*, *Santa-Cruz* et *Saint-João*, puis enfin le fameux *Paó-d'Assucar* (Pain de sucre), ce colosse de pierre que le grand architecte du monde a placé là comme le gardien de la plus belle et plus grandiose baie, dans un admirable décor d'îles, de rochers et de montagnes.

Les flottes du monde entier pourraient se donner rendez-vous dans cette baie immense entourée d'une luxuriante végé-

tation égayée et piquée çà et là de villages aux toits rouges et brillants.

Au dehors, la côte est accidentée, et des plantes bizarres et vivaces, des cactus aux pointes aiguës, des aloès, des cocotiers et des palmiers, semblent lutter de sauvagerie avec la nature même des rochers et des brisants, qui se dressent devant *Copa-Cabana* comme les baïonnettes d'un carré d'infanterie autour du drapeau menacé.

Ici les vagues viennent se briser désespérées sur des colosses gris qui les rejettent vaincues dans la mer, où elles se reforment pour attaquer de nouveau et toujours. C'est la lutte quand même, la lutte gigantesque, la lutte séculaire.

Les roches résistent, mais la mer indomptée revient sans cesse et jamais ne se lasse, emportant et roulant dans ses

flots des débris de pierres et d'algues, et de coquilles brisées.

La côte soudain change d'aspect, et les dunes de sable fin remplacent les rochers abruptes.

La mer semble de ce côté lutter avec ruse, elle est comme l'ennemi en rase campagne, elle lèche ce sable fin, pousse ses vagues une à une, elle mord dans ces dunes dorées et paraît s'en nourrir, mais tous les jours elle gagne du terrain, tous les jours elle marche en avant, toujours égale, toujours réglée.

Nous traversons une zone dangereuse, nous passons au milieu d'écueils parsemés sur notre route, comme des sentinelles vigilantes, nous traversons dans un passage étroit, les *Roches Jumelles*, où les flots se brisent avec furie. A droite et à gauche, des monstres de pierre à la crinière de mousse et d'algues semblent

vouloir saisir dans leurs griffes le paquebot qui passe au milieu en fendant l'eau qu'il rejette de chaque côté en flocons écumants.

La journée se passe ainsi, on franchit bientôt le cap de *Mangaratiba* et plus tard l'*Ilha Grande*.

Mais la cloche retentit soudain et sonne le dîner, attendu par quelques passagers à peine. La mer est agitée, assez pour ne permettre qu'aux estomacs solides d'affronter ce qu'en temps ordinaire on appelle les plaisirs de la table et qui devient à bord pour quelques-uns un véritable supplice, une exécration corvée.

Les violons, sortes de cordes placées sur les tables pour retenir les verres, assiettes, etc..... sont de la fête, cette vue fait fuir deux timides, nous restons à peine quatre à table, le commandant, le général Ozorio, son fils et moi.

On sert à la mode portugaise tous les plats à la fois, et chacun de se servir à sa guise et de prendre ce qui lui convient.

Ce premier dîner à bord n'est jamais bien gai, aussi finit-il vite.

Le café aussitôt bu, on remonte sur la dunette et l'on cherche dans la fumée des « Cigarros » les traces d'un rêve passé où les caresses d'un songe commencé.

La nuit a été mauvaise pour beaucoup, pénible pour moi, car mes compagnons ont eu des distractions assez désagréables, mais on oublie vite tout cela sur le pont.

L'air est pur, et le goudron des cordages, les cris et sifflets de commandement, les bruits de manœuvre, tout enfin vous ranime.

Cette côte du Brésil, en allant vers le Sud est excessivement curieuse et la cordillère qui part de Santos et de Saint-Paul,

Serra do Mar, vient se perdre au loin dans la mer.

Ce que nous voyons, ces récifs aigus, ce sont les aiguilles, les sommets de cette énorme côte sous-marine.

Ces aiguilles ont une forme toute spéciale et la mer vient se briser contre elles avec un bruit terrible.

Dans les coups de vent, dans les grandes tempêtes que de navires désemparés doivent s'ouvrir les flancs sur ces récifs impitoyables ! que de morts dans ces tombeaux sinistres. Les cris des oiseaux de mer semblent les râles de ces victimes affolées !

Nous doublons Saint-Sébastien, plus tard le mont de Trigo (Montagne-de-Blé) et vers sept heures nous sommes à la barra de *Bertioga*.

Bientôt nous entrons dans la rivière de Santos que nous remontons doucement,

dans un canal étroit, entre deux haies vertes de palétuviers, nous passons devant les Armes de la Marquise, pierre originale que tous les marins connaissent et nous mouillons bientôt à Santos... rendez-vous des rivières *Quilombo* et *Juritiba*...

Cette journée du 29 comptera dans les fastes de Santos.

Le passage du général Ozorio était connu, annoncé par des amis de *Rio-de-Janeiro*, et la foule impatiente attendait sur les quais l'arrivée du paquebot. Des *Bandas de musica* éparpillées sur le port et les pontons, jouaient des morceaux d'une fantaisie endiablée, interrompus par des foguettes et des pétards, des bombes, etc....

Pas de fêtes ici sans feux d'artifice, c'est-à-dire sans les traditionnelles fusées volantes, foguettes, démonstration pyrotechnique de la joie exubérante!

Le chef de la manifestation se précipite au devant du général, lui souhaite la bienvenue, lui donne l'accolade, et la fête commence.

La foule en délire se jette sur nos pas et nous accompagne, en menaçant à chaque instant de nous écraser.

Les hip ! hip ! hourra ! éclatent partout aussi bruyants que les pétards. Enfin nous arrivons à l'hôtel, où la salle du banquet disparaît sous les fleurs et les feuillages, les drapeaux et les oriflammes.

On arrive à se placer, et le festin commence.

Il faut aller au Brésil pour savoir ce qu'est un banquet. Les vivres ou victuailles de toute sorte s'amoncellent dans l'étincellement des plats d'argent, les fleurs, les fruits et les pâtisseries s'étalent dans les coupes de cristal et les corbeilles mousseuses.

C'est inoui, et tout cela disparaît avec une rapidité qui tient du prodige ! l'estomac escamote ces rôtis et ces ragoûts ; des cochons de lait (leitoes) entiers, des pèrûs (dindons), avec la traditionnelle farofa nationale sont absorbés en un instant, des quartiers de mouton, de veau et de bœuf sont engloutis... C'est la table de Gargantua, c'est le champ de bataille d'où sortira vainqueur le dieu Gaster à moins qu'il ne succombe à la tâche. Mais les toasts commencent et se suivent avec une ardeur fébrile, on s'en porte entre convives, pour un rien, on profite de l'occasion pour se rendre des politesses... et l'on finit par le toast à l'empereur et à la famille impériale pendant que la musique joue l'hymne national.

Il est des fêtes, assez rares, où l'on brise les coupes de champagne à la fin des toasts !

De nouveau, musique en tête, on parcourt les rues principales en se dirigeant vers le port. La ville est malpropre, et une odeur *sui generis*, qui provient de la rivière et de la vase, vous serre la gorge et vous dégoûte.

On pourrait comparer Santos à Toulon, il y pleut très souvent et la fièvre jaune y fait tous les ans des victimes nombreuses.

Les environs sont superbes et la Barra est le rendez-vous de la société, c'est la plage aristocratique.

De Santos on peut aller à Saint-Paul par un chemin de fer à crémaillère appartenant à une compagnie anglaise.

Saint-Paul est à 750 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'air y est pur et sain, la température douce, le climat agréable.

Mais reprenons le cortège, nous voilà de retour sur les quais encombrés de marchandises de toutes qualités, couverts

d'immondices et de débris, de chiens morts et même de mules et de chevaux, que le soleil cuit lentement, sous la garde des douaniers et des gardiens du port.

Quelques fanatiques, sous l'influence du champagne sans doute, ont décidé de s'embarquer et d'accompagner le général jusqu'à Rio-Grande.

C'est de l'enthousiasme ! Mais ce qui est fâcheux pour nous, c'est que tout le monde s'embarque sans effets et sans linge et se précipite vers nos cabines que nous sommes obligés de défendre presque à main armée.

On part : ce n'est pas trop tôt ! Les foguettes nous saluent au départ comme ils nous saluaient à l'arrivée, les cris, et les vivats nous accompagnent longtemps.

... Mes compagnons de cabine viennent à moi et me disent que l'on a saccagé les cabines, qu'on a fait la cueillette des cou-

vertures et menus objets de toilette, etc...

Je constate en effet que ma couverture a quitté sa prison de courroies — et que mon peigne et ma brosse à dents sont absents.

Dans mon verre une carte de visite du docteur Cesario de Castro.

« C'est un emprunt et non un vol, je vous rendrai votre couverture avec tous mes remerciements ». C'est parfait.

Mais jugez de mon étonnement quand, le soir, je vis enroulée dans ma couverture et couchée sur une chaise, empruntée aussi, probablement, une charmante jeune fille endormie... je la contemplai avec amour et regagnai ma couchette.

Mais jugez de ma surprise, elle était occupée ! Mon compagnon, le médecin de Paranaguá, me dit, d'un air navré :

E o pobre Cézario. C'est le malheureux César !... J'allais user de moyens

énergiques quand mon compagnon m'arrêta... et m'expliqua que le pauvre jeune homme, grisé par les vins capiteux de la fête lui avait été confié par sa sœur, Dona Ambrosia, restée sur le pont avec quelques amies... Ah ! très bien, je comprends, c'est parfait, c'est-à-dire c'est complet... et je montais à mon tour, résolu à passer la nuit à fumer... des pipes !

Je fus surpris en remontant sur la dunette d'entendre des rires... et je pensai de suite que l'on connaissait déjà mon aventure... quand des accords de *bandedolim*, sorte de guitare, se mêlèrent à une voix douce et jeune... Je m'approchai.

Près du groupe de jeunes filles le fils du général Fernando se tenait assis, accompagnant Dona Ambrosia, qui *disait* une sorte de récitatif dont voici à peu près la traduction, que je dois à mon ami

Allain, journaliste français de Rio-de-Janeiro.

L'OGRESSE

Un jeune homme, placé sur un *mutá* (sorte de cabane à affût pour la pêche et placé dans un arbre), était en train de pêcher lorsque survint l'Ogresse, un filet à la main. Elle vit l'ombre du jeune homme dans la rivière et y lança son filet pour le pêcher, mais ne retira rien.

A cette vue le garçon se mit à rire du haut de son arbre.

— Ah ! c'est là que tu es, dit l'Ogresse, Descends, mon fils ! — Non pas, répondit-il.

— Prends-garde je vais t'envoyer chercher par les maribondos (sorte de guêpes du Brésil).

Elle lui envoya des maribondos; mais le jeune homme cassa une branche, et les tua tous.

« Descends, lui dit l'Ogresse, ou je t'envoie des tucandyras » (fourmi très dangereuse).

Il ne voulut pas encore descendre et l'Ogresse le fit attaquer par des tucandyras qui l'obligèrent à se jeter à l'eau pour leur échapper.

Son ennemie lança alors son filet, l'enveloppa bien dans les mailles et l'emporta chez elle.

Elle le laissa dans la cour et sortit pour aller chercher du bois.

La fille de l'Ogresse entra peu après, elle ouvrit le filet et aperçut le jeune homme.

Elle comprit pourquoi la mère était sortie.

Elle a dû aller chercher du bois, du

muquem, pour boucaner cette proie (on a l'habitude au Brésil de boucaner, c'est-à-dire, de faire cuir à petit feu sur un gril en bois, muquem, les meilleures pièces de gibier que l'on veut conserver).

— Pauvre enfant, je te plains.

— Sauve-moi, dit l'enfant. Cache-moi, je t'aimerai.

La fille sourit, et lui dit : Oui, je te sauverai.

Elle le cacha, puis recouvrant de cire un pilão (grand mortier en bois qui sert à piler le riz), le mit à sa place dans le filet.

L'ogresse revint du bois, prépara un « boucan », y plaça le filet dessus, et alluma du feu dessous.

La cire commença à fondre, le filet s'enflamma et le pilão apparut.

Se voyant trompée, elle appela sa fille.

— Rends-moi ma chasse, ou je te fais rôtir à la place de l'enfant.

— Ma mère, je préfère mourir.

— Eh bien, meurs ! dit la mère, en voulant jeter sa fille dans le foyer, mais le Dieu d'amour, déguisé en *Surucucú*, serpent, veillait, il mordit l'ogresse au nombril, et la douleur la fit tomber dans les flammes.

Les deux amoureux s'aimèrent à la flamme même du bûcher.

L'amour est toujours vainqueur.

On applaudit la jeune Ambrosia, et je la félicitais, en m'approchant du groupe.

— Ah ! l'ami de France était là ; eh bien, soyez le bienvenu, mais pourquoi n'êtes-vous pas dans votre couchette ?

— Oh ! c'est bien simple, répondis-je en riant, parce que je n'ai pas voulu réveiller don Cesario. — Comment, c'est

mon frère, dit en rougissant Dona Ambrosia, mais alors cette couverture...

— Est heureuse de vous envelopper, charmante Ambrosia, m'empressai-je de répondre, et son maître en est seulement jaloux.

— Très bien, très bien, le Français, l'ami, asseyez-vous près de nous, et vous, Dona Ambrosia, préparez-lui une citronnade.

— Volontiers, dit la jeune fille qui, de ses doigts mignons, pressa le citron dans un verre plein d'eau sucrée et glacée.

Puis elle approcha le verre de sa bouche, trempa ses lèvres roses, et me tendit le verre en me disant :

— Voyez si elle est à votre goût ?

— Comment à mon goût, délicieuse Ambrosia, quand vos lèvres viennent de s'y poser, demandez plutôt à l'abeille si le calice des fleurs lui paraît moins

agréable après les baisers de l'aurore?

Ce compliment que je n'aurais pas osé faire à une Parisienne, me valut un sourire plein de promesses, un regard plein d'amour.

Soudain une violente manœuvre mit le navire par le travers, et un superbe coup de roulis dispersa les groupes... On doublait le cap Saint-Vincent Itanhaen et l'on profita de la panique pour se retirer dans les cabines.

Dona Ambrosia me tendit ma couverture, me souhaita bonne nuit en riant, et disparut avec ses amies...

Je m'enveloppai dans cette couverture toute imprégnée de juvéniles et doux parfums, et je m'endormis bercé par les flots et des rêves d'amour...

Je sautais brusquement de ma chaise, ou mieux je roulais avec elle jusqu'aux bastingages...

Nous étions devant la Barra de Cananéa et nous avions à passer, ou mieux, à forcer un banc de sable qui se trouve à l'entrée du canal et forme la *Barra*, c'est-à-dire barre notre passage.

Le mot forcer, est la véritable expression, car vous ne pouvez vous imaginer la force qu'il faut déployer pour passer la *Barra*.

Des vagues, courtes et petites, au clapotis métallique, se précipitent les unes sur les autres avec une incroyable vélocité et un murmure étourdissant, et viennent frapper le *Rio-de-Janeiro* par tribord à son virage et l'inclinent tout à fait sur bâbord; le navire reste un moment absolument couché, puis le même balancement ou roulis s'opère en sens inverse, puis de nouveau, une fois encore, au milieu des débris d'assiettes et de verres, de chaises et de pliants. Tout à coup

le commandant s'écrie : « Machine en avant, toute vapeur », et l'on passe, en rasant le sable du banc, ce qui produit quelques violentes secousses de talonnement, une sorte de grattement sinistre...

De toutes les *Barras*, celle de Rio-Grande dont je parlerai plus loin, est la plus difficile à passer, et souvent on reste cinq, six et huit jours à attendre une occasion favorable pour en forcer l'entrée.

Un détail assez curieux au sujet d'Iguape et de Cananéa placées toutes deux dans le même canal : Iguape est plus rapprochée de Rio-de-Janeiro, plus au nord, et pourtant, pour y arriver, il faut passer à Cananéa, le passage à l'autre extrémité du canal étant absolument obstrué par des récifs et des rochers énormes.

Cananéa est plutôt un village qu'une ville, j'y ai compté une église, une vingtaine de maisons, quelques huttes de

pêcheurs ou ranchos, une venda assez importante, mais je n'ai vu ni boulangerie, ni boucherie, ni pharmacie, on mange de la farine de manioc, au lieu de pain, et du riz qui est de production locale et d'excellente qualité. Il n'y a pas non plus de quais, on débarque comme l'on peut le long de la rivière, dans la vase et les racines enchevêtrées des palétuviers.

Ces régions, presque composées exclusivement de rizières, sont malsaines et peu habitées, les indigènes paraissent exténués, fatigués, d'humeur peu hospitalière.

Je ne puis passer sous silence les exploits du commandant Bonifacio Lobo, simple patron d'une lancha, sorte de remorqueur à vapeur.

Le commandant Lobo (lobo veut dire loup, loup de mer, sans doute) a l'hon-

neur de faire la navigation entre Cananéa et Iguape, sur la lancha *Misericordia*.

C'est une coque microscopique flanquée de deux énormes tambours, abritant les roues qui frappent l'eau alternativement, pour peu que le steamer soit penché sur tribord ou bâbord !

Ce petit bâtiment est absolument instable, son balancement est continu et sa marche capricieuse le fait ressembler à un oiseau de mer blessé, qui fuit à la dérive, au gré du flot.

Le commandant Lobo, la tête et le cou enveloppés de foulards de laine par 40°!! est sur sa passerelle où il se retient à force d'équilibre et consulte le commandant du *Rio-de-Janeiro*, d'un regard éploré.

Aura-t-il ou n'aura-t-il pas de voyageurs ?

C'est un véritable type, le commandant Lobo, un ambitieux, et vous ne pour-

riez vous imaginer sa joie quand le commandant Seixas lui annonça, par le porte-voix, un voyageur.

Pour arriver près du bord, accoster le vapeur et cueillir ce malheureux passager, il dut exécuter des prodiges de valeur.

Il fit des évolutions extraordinaires, des « Avant, Arrière, Doucement, Plus vite » à faire trembler le mécanicien ahuri dans la chambre des machines ! On eut dit qu'il commandait toute une « escadre », et quand il put enfin accoster, ce fut presque du délire !

Ce que l'on riait à bord !... Mais les transports et les applaudissements éclatèrent, quand on le vit recevoir le passager, avec la solennité d'un amiral recevant à son bord un chef d'Etat.

Il attribua cette ovation à l'admiration sans doute, car le digne commandant nous salua magistralement au départ... Mais

laissons-le tout à sa joie et à son passager, et suivons le spectacle enchanteur qui se déroule maintenant à nos yeux.

Malgré les marécages, on peut voir dans les coupées de vastes rizières et de la végétation naturelle mais superbe, où s'ébattent des oiseaux roses et blancs, de la grosseur de l'ibis, et que l'on appelle garças. Le nombre de ces oiseaux de mer est incalculable, les rives en sont couvertes. Nous passons devant les ruines d'une ville décimée par la « variola », petite vérole, et abandonnée dans les vingt-quatre heures par les habitants.

Subâna, était une ville composée presque exclusivement d'une seule famille, pères, mères, enfants et petits-enfants avaient prospéré, et tout à coup la maladie avait tout détruit.

Deux membres de cette famille habitent encore Iguapé, et sont les héritiers et

possesseurs de cette ville détruite, mais vous ne les feriez pour rien au monde entrer en possession de cet héritage !

Les cadavres n'ont pas été enterrés, et personne au monde n'oserait entrer dans ces ruines !... Nous avons en Amérique beaucoup de ces villes abandonnées ainsi, les unes parce que le feu du ciel a détruit l'église, et l'on a déserté considérant cela comme un avis de Dieu ; les autres parce que la maladie a fait fuir les plus braves.

La superstition règne en souveraine maîtresse dans ces régions où la civilisation pénètre difficilement.

Nous arriverons bientôt à Iguape, et déjà les passagers et passagères montent sur la dunette, reposés et satisfaits.

On rit, on se pousse, on se salue, en se racontant les événements de la veille... Bientôt je vois arriver Don Cesario et sa

sœur Dona Ambrosia, ils semblent me chercher. Je vais au devant d'eux et serre à la fois les deux mains qui me sont tendues.

— Avez-vous au moins dormi ? — Adorablement, répondis-je, et je racontai mon réveil pendant lequel, brusquement jeté à terre par le roulis, j'avais été projeté contre les bastingages.

— C'était pour vous rappeler à la réalité, beau rêveur, me dit, moqueuse, Dona Ambrosia !

Nous nous verrons à la fête à Iguape.

A une heure et demie, nous attraquons au quai d'Iguape, dans un joli petit port bordé de maisons aux couleurs voyantes et gaies.

Ici comme à Santos, on attend le général Ozorio.

Il y a réception, c'est indiqué.

Il y aura donc foguettes, pétards et

musique, et tout le tremblement..... banquet, etc., c'est tout naturel.

Nous débarquons aux sons de l'Hymne national, les autorités de la ville nous attendent et nous entourent.

On s'arrache les journaux de la capitale dont nous avons eu soin de nous munir, et notre généreuse attention augmente encore l'enthousiasme de ces braves gens.

On se dirigea en se bousculant vers la table où nous eûmes une déception.

Le général était attendu depuis trois jours, et depuis trois jours la table était dressée, depuis trois jours les plats étaient servis, du moins les rôtis, jambons et hors-d'œuvre. Quant aux ragoûts et autres plats, ils n'étaient pas faits et le temps manquait pour les préparer.

On fit à la hâte quelques omelettes aux tomates, et l'on se mit à dévorer, mais

sans s'asseoir, debout et circulant autour de la table.

Le tout se passa bien, les toasts éclatèrent de tous côtés à la fois dans la salle, et l'animation devint telle, qu'il était impossible de s'entendre.

Tout à coup on entendit une joyeuse fanfare, et l'on nous avisa qu'il était temps de partir pour le Baptême.

— Baptême de quoi, de qui ?

— De la nouvelle cloche, me dit un naturel d'Iguape, c'est le général qui est le parrain et Nossa Senhora da Conceição (la très Sainte-Vierge) la marraine !

On se dirigea en colonne, le Général en tête, vers l'église S'Antonio, où nous attendaient le clergé et les invités.

Nos passagères du bord étaient placées au premier rang, sous des guirlandes de feuilles et de fleurs du plus gracieux effet.

La jeune Dona Ambrosia et ses amies

avaient des corbeilles remplies de pétales de roses, et, à mon passage, rieuses et mutines, elles m'en jetèrent une poignée à la figure.

— C'est pour vous rafraîchir les idées, Monsieur le Français.

Je les menaçai du doigt, en riant, et m'avançai vers l'autel pour suivre, dans tous ses détails, ce baptême original.

C'est une cérémonie analogue à celle du baptême d'un enfant, agrémentée en plus de quelques discours politiques et religieux.

Au Brésil comme dans tous les pays où le sang espagnol domine, quoique mêlé au sang portugais, la religion est toute d'apparat.

Beaucoup de pratiquants, mais peu de convaincus, beaucoup de fêtes pompeuses, mais peu de conviction religieuse et chrétienne.

Le brave curé, de sa mémoire ne s'était vu à une fête pareille, il rougissait et devenait même cramoisi aux compliments que lui adressaient les fillettes, qui se payaient absolument sa tête, comme on dit vulgairement.

Il nous accompagna après la cérémonie jusqu'à bord, et nous lui offrîmes quelques coupes de champagne; il faisait claqueter sa langue en véritable connaisseur, et quand il fallut partir et nous quitter il avait les larmes aux yeux.

Le signal du départ fut donné au milieu des vivats et des cris, des pétards et des fusées, et toutes les dames sur le pont agitèrent longtemps leurs mouchoirs en signe d'adieu aux braves Iguapenses.

Sur les rives, les oiseaux de mer s'enfuyaient en jetant des cris d'alarme, et la fumée de la machine envoyait ses capri-

cieuses spirales vers le ciel, comme la fumée d'une énorme cigarette.

En attendant le dîner en rivière, auquel tout le monde se faisait fête de prendre une bonne part, on parla des choses vues, et surtout des choses dites, car le potin à bord est presque de rigueur et fait passer le temps.

Au deuxième coup de cloche, on se précipita à l'assaut des places, et le bruit des cuillers, fourchettes, verres et mâchoires, remplaça le bruit de la fête.

Puis on remonta sur la dunette en riant, en se poussant, comme une bande de collégiens !

Mais là une surprise nous attendait : le commandant, pendant le repas, avait fait disposer la dunette en salle de bal : un orchestre ambulant qui s'était embarqué à l'insu de tous était au fond, placé dans un décor de drapeaux et de signaux de

bord, et quelques lanternes se balançaient sous la tente.

Ces demoiselles ravies et gaies, furent vites disposées à la danse, et bientôt ce fut la cohue générale.

Les danses continuèrent ainsi jusqu'à minuit, dernière limite accordée par le commandant, à cheval sur le règlement.

Trois fois dans cette soirée je sentis palpiter dans mes bras la charmante Ambrosia, trois fois je sentis son cœur d'enfant battre sur ma poitrine, trois fois je vis la joie et le bonheur courir dans ses veines et illuminer son visage.

Après la folle soirée de la veille, la matinée fut douce à bien des personnes, à bord, mais chacun appréciait suivant son tempérament, les événements du jour et les caresses du soir !

J'étais tout à ma rêverie quand un ingénieur que nous avions embarqué à Iguape,

F. d'Araujo, se présenta lui-même à moi :

— Je sais que vous êtes Français, et comme je suis presque un fils de Paris, ayant fait mes études dans votre capitale, je me fais un plaisir de me mettre à votre disposition.

Je vais à Paranaguá où je compte quelques amis et je serai heureux de vous les présenter.

J'acceptai avec empressement d'autant que ce jeune homme m'avait plu au premier abord, et nous commençâmes une intéressante conversation.

Il me fit part de ses recherches botaniques et me fit présent d'une petite collection de serpents conservés dans la caxaça, eau-de-vie du pays.

— Le plus venimeux est celui-ci, me dit-il en me montrant un reptile enroulé dans un flacon, c'est le terrible *Surucucu*, ou serpent à sonnettes.



Sa morsure est mortelle, et le poison agit avec une rapidité inouïe, et chose assez curieuse, un bœuf meurt aussi vite qu'un coelho (lapin), c'est-à-dire que l'action du poison est aussi rapide chez l'un que chez l'autre.

On le rencontre dans les marécages, dans les rizières, et il est assez facile à reconnaître, car sa queue composée d'anneaux, par contractions, imite un peu le son métallique d'une sonnette.

Les Indiens en tirent le poison d'une pochette qui se trouve sous une dent à crochet, creuse et très résistante : ils en trempent ensuite le bout de leurs flèches de guerre et en font ainsi une arme terrible.

Eux seuls connaissent le contrepoison, mais il est difficile de leur arracher des secrets, surtout de ce genre.

Plus tard, dans mes récits de chasse, je

reviendrai sur ces aimables hôtes des forêts, qui vous causent souvent de fort désagréables surprises.

Don Cesario s'approcha de nous et vint nous serrer la main ; nous sommes devenus d'excellents amis.

La conversation s'anima jusqu'à l'heure du déjeuner et l'on passa l'après-midi à jouer à divers jeux, puis on organisa un concert pour le soir.

La mer est calme, la nuit sera bonne et le commandant consent à faire organiser une salle de bal sur le pont et même à y faire transporter le piano !

Le programme est assez complet, et se compose de quelques morceaux de chant, de lundùs, de récitatifs et de quelques pièces de vers.

Je suis moi-même inscrit pour une poésie... Que leur dirai-je ?

Oh ! je verrai plus tard selon l'es-

prit de la société et le ton de la fête.

Le dîner fut lestement expédié, et pendant que nous allâmes fumer tranquillement quelques *cigarros*, les jeunes filles descendirent se préparer pour le concert.

La coquetterie n'abandonne jamais ses droits, pas plus en mer qu'à terre, et d'ailleurs qui oserait y trouver à redire !

Voyez, les fleurs elles-mêmes au printemps semblent, au souffle du zéphyr, faire aussi leur toilette, et se couvrent au matin de gouttelettes de rosée !

A huit heures, on commença par un morceau de piano, qui eut surtout le mérite d'être court, n'en déplaise à l'exécutante, que je ne nommerai pas par discrétion.

Après elle le jeune F. Ozorio, s'accompagnant lui-même au piano, nous dit la *Bataille d'Avahy*, récit de guerre.

Il nous célébra cette glorieuse bataille

où son père se distingua parmi tous, et cela fut dit avec tellement d'âme et de conviction, d'éclats de voix sonores et harmonieux à la fois, que nous étions tous debout à la fin du récitatif, et découverts quand il salua les morts, les victimes inoubliables, et se jeta dans les bras de son père en remerciant le Dieu des Batailles de le lui avoir conservé.

Ces récitatifs sont extraordinaires d'ampleur et, quand ils sont bien dits, c'est d'un dramatique achevé.

Quelques larmes brillaient aux cils de plus d'une personne, croyez-le bien!...

Don Cesario chanta une chansonnette de son répertoire comique, ce qui servit de note gaie, et le concert continua.

Depuis quelques instants on sentait un léger tangage, et le commandant deux fois nous avait quittés pour monter sur la passerelle...

Tout à coup nous vîmes des marins accourir, des coups de sifflet retentir, et des commandements de « Carguez tout », « Gare au grain » remplacer les dernières notes du morceau que jouait une jeune fille..

C'est, me dit l'ingénieur, un coup de *Pampeiro*, vent du Sud, très fréquent dans ces parages et dont la violence est extraordinaire.

En un clin d'œil le pont avait été débarassé, tout le monde avait disparu, et déjà de larges gouttes tombaient de gros nuages emportés à une vitesse prodigieuse par un ouragan insensé.

Tâchons de nous mettre à l'abri, me dit mon camarade aussi désireux que moi de suivre les péripéties de ce numéro imprévu dans le programme du concert.

Nous nous plaçâmes contre le fumoir et nous assistâmes au plus effroyable spectacle que j'ai jamais vu.

La tempête était déchaînée, le vent soufflait avec une telle violence que le sifflement des cordages couvrait les sifflets de commandement, les cris d'appel et le bruit du tonnerre lui-même.

Les gouttes de pluie nous frappaient presque horizontalement avec une force extraordinaire, les vagues se roulaient comme d'immenses serpents écumants, et les rafales déchiquetaient les vagues et nous en jetaient d'énormes paquets sur le pont.

Tout ruisselait autour de nous, à peine pouvais-je me tenir accroché aux anneaux du fumoir.

A chaque instant nous menacions d'être emportés ou brisés sur notre abri même.

F. d'Araujo habitué à ces coups de vent, paraissait assez tranquille, ce qui me rassurait moi-même.

Il parvint à me dire : « C'est fini, ou

cela va bientôt finir... Voyez plutôt ! »

Je voyais en effet l'horizon s'éclairer d'une lueur pâle, blafarde, s'élargissant avec rapidité.

Et bientôt comme par enchantement le vent cessa et la mer toujours houleuse s'apaisa...

On reste un moment comme anéanti, écrasé, sans souffle.

L'air pénètre dans les poumons il y a quelques moments avec une triple pression, maintenant il semble qu'il va vous manquer.

On éprouve un extraordinaire sentiment de malaise, d'affaissement général.

L'ingénieur me tendit sa gourde et je pris une bonne gorgée de véritable *Caninha de paraty*, eau-de-vie de canne à sucre.

Cela me remit aussitôt.

Tous deux, mon ami et moi, nous

étions mouillés jusqu'aux os et transis.

En descendant à nos cabines il nous fut nécessaire de passer par dessus des monceaux de débris, roulés et roulant encore, et dans le salon on voyait sur les banquettes des passagers et passagères dans un pitoyable état, dans le plus grand désordre...

... Je me changeai vivement et remontai sur le pont où je trouvai l'ingénieur inscrivant quelques notes sur son calepin.

La vitesse du vent, me dit-il, a été de plus de 2.500 mètres à la minute d'après mon calcul, c'est la plus forte que j'ai vue ; en général le vent de tempête est de 1.200 mètres, la tempête 1.500 mètres. Forte tempête 2.000 et l'ouragan 2.400 mètres.

Le commandant nous blâma de notre imprudence, en nous expliquant que dans un de ses voyages un jeune imprudent

avait été enlevé dans ces mêmes parages.

Il nous fit entrer dans son petit salon, où nous passâmes le reste de la nuit, car il était impossible de songer à rester dans le salon ou dans les cabines...

Le matin de très bonne heure, le garçon du commandant nous servit un café délicieux et l'ingénieur et moi nous restâmes à lire profitant de l'aimable invitation du commandant Seixas.

Je tombais au hasard sur les contes indiens du général Couto de Magalhães et l'ingénieur, mon savant ami, me fit la traduction de l'apparition de la Nuit que je vais vous reproduire grâce à mon ami Allain qui m'en a donné une traduction écrite que voici :

APPARITION DE LA NUIT.

Au commencement, il n'y avait pas de

nuite : le jour régnait sans interruption. Les ténèbres dormaient au fond de l'eau. Il n'y avait pas d'animaux, toutes les choses parlaient.

On dit que la fille du Grand serpent avait épousé un jeune homme, qui avait trois serviteurs fidèles.

Un jour leur maître les appela et leur dit :

« Ma femme ne veut pas partager mon lit. Allez-vous-en ».

Les serviteurs s'en allèrent et le mari appela sa femme pour dormir à son côté. Elle lui répondit :

— Il n'est pas encore Nuit!...

— Il n'y a pas de nuit, répliqua-t-il, le jour est sans fin.

— Mon père possède la nuit, dit la jeune fille, si tu veux que je dorme à ton côté, envoie la chercher chez lui, à la source de la rivière.

Le jeune homme rappela ses trois serviteurs, sa femme et les envoya chez son père.

Quand ils furent arrivés chez le Grand serpent, celui-ci leur donna un coco de tucuman hermétiquement bouché avec de la résine en leur disant : « Voici, mais n'ouvrez pas, car vous vous perdriez. »

Ils partirent.

Pendant la route on entendait sortir du coco un bourdonnement confus : tin, tin, tin, tin. C'était le murmure des grillons et des insectes qui chantent pendant la nuit.

Ils étaient déjà loin quand l'un d'eux dit à ses compagnons :

— Voyons ce que c'est que ce bruit ?

— Non, répondit le patron de la pirogue, nous nous perdrons. Ramez, et dépêchons-nous.

Ils poursuivirent leur route. Le bour-

donnement continuait toujours, sans qu'ils puissent en deviner la cause.

Enfin, arrivés bien loin, ils se réunirent au milieu de la pirogue pour ouvrir le coco et voir ce qu'il y avait dedans. L'un d'eux alluma du feu et ils firent fondre la résine qui bouchait l'ouverture du fruit.

A peine l'eurent-ils fait que la nuit s'étendit sur la terre !

« Nous sommes perdus, dit le patron. Notre maîtresse sait déjà que nous avons ouvert le coco de tucuman ! »

Ils se remirent à ramer.

La jeune femme à ce moment dit à son mari :

« Ils ont lâché la Nuit, allons attendre le jour. »

Alors toutes les choses qui étaient éparses dans la forêt se métamorphosèrent en animaux et en oiseaux. Toutes les choses qui étaient éparses dans la rivière

se métamorphosèrent en canards et en poissons.

L'uruçacanga se métamorphosa en jaguar.

Le pêcheur avec sa pirogue fut changé en canard; sa tête devint la tête de cet oiseau, les avirons formèrent ses pattes et la pirogue son corps.

Quand la fille du Grand serpent vit poindre la grande étoile de feu, elle dit à son mari : « Voici l'aurore, je vais séparer la nuit du jour. »

Elle enroula un fil de coton et dit : « Tu seras le « Cujubi », sorte de faisan, et tu chanteras à la pointe du jour. »

Et ainsi naquit le kujubi.

Elle lui blanchit la tête avec de la tabatinga, argile blanche, lui teignit de rouge ses plumes au moyen du roucou, belle couleur obtenue des graines du roucouyer, en répétant :

« Tu chanteras tous les jours au lever de l'aurore. »

Elle enroula un autre fil en disant :

« Tu seras l'inimbu », espèce de perdrix, et le soupoudrant de cendres : « Tu chanteras la nuit et le matin. »

C'est à partir de ce temps que les oiseaux chantent à des heures déterminées et à l'aurore afin de réjouir le jour.

Quand les trois serviteurs furent de retour, leur maître leur dit :

« Vous n'avez pas été fidèles ! Vous avez lâché la nuit et tout s'est perdu par votre faute.

« Pour votre châtiment, vous serez métamorphosés en singes, et vous passerez votre vie sur les branches des arbres ».

Ne pourrait-on voir dans ce conte un écho affaibli des traditions bibliques !

Je fus interrompu par de joyeuses

exclamations... et je reconnus la voix de Dona Ambrosia.

— Comment, lui dis-je, aussi matinale !

— Oh ! dit-elle, je n'ai pas dormi, et vous, me dit-elle, en me tendant ses petites mains ? — L'ingénieur et moi, répondis-je, nous avons d'abord assisté à toute la tempête, puis nous sommes venus ici, sur l'invitation du commandant, passer quelques bonnes heures dans le sommeil... Mais pourquoi ces exclamations ?

— Voyez plutôt, dit-elle, en me montrant l'horizon, qui paraissait une corbeille de fleurs éclatantes.

Les premiers rayons du soleil sur les vagues mousseuses paraissaient en effet donner des tons métalliques dorés à cette mousse.

On aurait dit un océan de roses effeuillées que la brise du matin portait devant nous comme un présent de l'aurore.

On aurait dit une immense et mouvante gerbe de fleurs renversée et glissant au courant des flots, ou mieux, un paquet de dentelles déchirées.

Il semblait que de ces dentelles irrisées, Amphitrite, déesse de la mer, avec son cortège de sirènes et de dauphins, allait surgir ; il semblait qu'on allait assister à la naissance de Vénus elle-même.

Je pressai la petite main que j'avais dans la mienne, il me semblait que nous étions fiancés et que ces fleurs et cette fête, que tout enfin était fait pour célébrer notre amour naissant.

Hélas ! l'avenir est à Dieu seul, et nous devions bientôt nous quitter ! je sentais mon cœur se fondre à la pensée que, dans quelques heures, j'arriverais au but de mon voyage, et que je serais obligé de faire mes adieux à cette chère enfant.

Le commandant nous salua en passant

et nous dit, nous rappelant ainsi à la réalité :

— Tenez, à droite, nous doublons l'île de Cambrion; cette autre que nous avons dépassée, c'est Bom Abrigo.

Voici là-bas les îlots des Deux-Molèques, nous passerons ensuite les îles de Castilho et de Figueira, nous arriverons vers les trois heures et demie à Paranaguá.

Nous serrons la côte de près.

Rien de plus curieux que de voir, le matin, des milliers de barques et de pirogues voguant autour des îles comme des oiseaux de mer autour d'un bouquet d'arbres.

Tout le monde est à la pêche, nourriture presque exclusive de ces riverains.

Les crevettes (camarôes) se pêchent au filet et se conservent séchées au soleil,

les tainhas (mulets) sont conservées dans le sel ou les saumures.

Je continuais la promenade sur la dunette avec Dona Ambrosia et Don Cesario jusqu'à l'heure du déjeuner, ils me firent promettre tous les deux que j'irais passer un mois dans leur fazenda de Rio-Grande, et qu'ils me présenteraient à leurs parents.

Ah ! je promis avec joie, mais le sort en décida autrement, car je n'ai jamais plus revu Dona Ambrosia ni son frère.

Le déjeuner fut assez gai, pour tous, comme il arrive au lendemain des tempêtes, et l'on attendit ensuite sur le pont l'arrivée à Paranaguá.

Bientôt nous franchissons la Barra de Norte et nous arrivons à la passe de Paranaguá où il nous faut prendre un pilote. Rien de plus inextricable en effet que cette passe dangereuse par la multitude

d'îles et d'îlots, de rochers et de roches, et surtout de bancs de sable déplacés à chaque marée par les courants, entre les îles *das Palmas*, *do Mel*, *Rasa* et *do Cotinga*.

Voici Paranaguá qui se profile au loin.

On est enfin dans la baie, le commandant fait mettre une embarcation à la mer pour porter l'amarre à la bouée de la Compagnie.

Le coup d'œil de la ville est charmant, la première impression est bonne, très bonne même. Sur les quais, les maisons sont bien rangées et coquettes... je vois du bord même, avec mes jumelles l'Hôtel do Commercio, qui sera ma résidence, j'aperçois quelques villas et quelques palacètes (petits palais), qui me paraissent de fort bon goût.

La foule s'amasse sur les quais, et les embarcations qui prendront les passagers

s'agitent autour du vapeur, en faisant les offres de service.

Je ne suis pas pressé de partir : mes



amis, mes compagnons de voyage me retiennent. — Restez donc à dîner, le vapeur ne doit partir que dans la nuit, me dit Dona Ambrosia, presque suppliante.

— Je vous réserve une surprise, dis-je, attendons une réponse du commandant.

Je vois bientôt arriver notre bon camarade Francisco Araujo rayonnant : — c'est entendu, me dit-il.

Le commandant va descendre avec le général Ozorio, que le baron de Nacker attend à dîner avec les personnes influentes de la ville, mais il met à la disposition de ces dames une baleinière.

— Par conséquent, répliquais-je, Mesdemoiselles et vous, Monsieur Don Cesario, mon ami et moi nous avons l'honneur de vous inviter à dîner. Les refus n'étant d'aucune façon acceptables, veuillez vous apprêter pendant que je vais faire mes adieux.

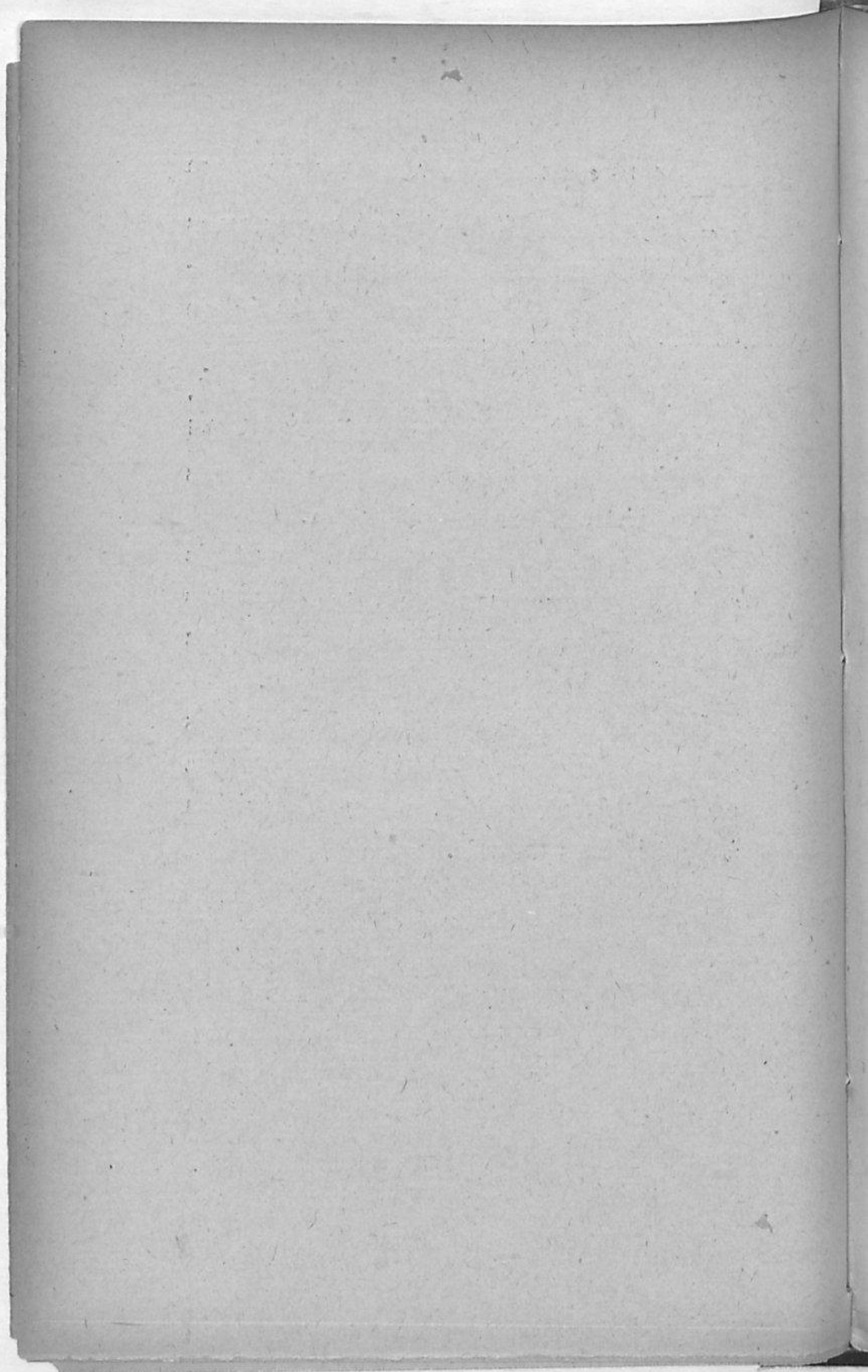
Le général et son fils furent charmants et pleins d'égards et m'offrirent de visiter leur fazenda de Rio-Grande et d'y passer une saison.

— Venez, me dit le général, venez, vous serez le bienvenu dans notre belle province, où souffle déjà un grand air de liberté et d'indépendance.

Je fis mes adieux aux officiers du bord, et je chargeai le marin qu'avait choisi Francisco Araujo de prendre aussi mes bagages et de les porter à l'hôtel.

Don Cesario, Dona Ambrosia et ses trois amies, l'ingénieur et moi, nous prîmes place dans la baleinière et ne fûmes pas longtemps à arriver au débarcadère.

Le canot rentra ensuite suivant les ordres du commandant et le patron avisa qu'il serait attrapé à notre disposition à neuf heures du soir.



CHAPITRE II

Paranaguá.

Cela fait plaisir de sentir sous ses pieds le « plancher des vaches » comme disent avec mépris les marins ; et les jeunes filles paraissaient enchantées de ce changement — nous traversâmes difficilement la foule partie au devant du général — et nous gagnâmes l'Hôtel do Commercio.

L'hôtelier, Francisco Barreira, m'attendait, avisé de Rio-de-Janeiro par télégramme. Il m'avait réservé un spacieux appartement, ayant vue sur la mer.

J'avais comme voisin indiqué Francisco d'Araujo.

Depuis quelques jours déjà étaient à l'hôtel aussi un ingénieur hydrographe, José Francisco de Silveira Lobo, et un ingénieur français des Chemins de fer d'Antonina à Curytiba.

J'expliquai en quelques mots au brave hôtelier que ces dames étaient nos invitées et que je désirais un bon dîner, et j'arrêtai avec lui le menu suivant, en lui recommandant de bons vins, et la table servie sur la terrasse, et bien fleurie.

Huîtres et Vin blanc
Potage aux Camarôès (bisque)
Œufs brouillés aux truffes
Canetons rôtis
Foie gras à la gelée
Salade de Pimentôès

Bourgogne mousseux — Champagne et Dessert.

Les fanfares éclatèrent au milieu d'applaudissements frénétiques et des salves

obligatoires des pétards, auxquelles se joignaient les salves d'un petit navire de guerre stationnaire.

De la terrasse de l'hôtel, nous étions aux premières loges pour bien voir, et Francisco d'Araujo nous indiqua quelques personnages.

Le baron de Nackar, président Innocencio Benevolo, un député braillard, mais doux comme un enfant.

Lucien Alves, autre député, excessivement calme dans ses discours et ne rêvant que plaies et bosses, querelles et batailles.

J'en reparlerai d'ailleurs.

Puis le docteur Gavião, la terreur des malades, etc.

Le beau sexe était représenté dignement par les plus jolies femmes des environs, toutes fazendeiras riches et la plupart jeunes.

Le cortège se dirigea vers le palais du baron de Nacker. F. d'Aranjo nous dit que l'on avait dressé la table du banquet, dans la grande salle des fêtes.

— Tant mieux, dit en battant des mains la mignonne Ambrosia, nous resterons ainsi plus longtemps avec vous. Allons manger des gâteaux en attendant le dîner, je n'ai pas vu un seul dôme ou même une bala depuis mon départ de Rio.

Comme des moineaux parisiens, les quatre fillettes partirent et nous les suivîmes dans les rues à la recherche d'une confeitaria.

Nous passâmes devant les Postes et télégraphes, Correio (établissement assez simple mais suffisant pour la localité).

Nous nous arrêtâmes comme des enfants devant la vitrine d'un barbier qui avait de tout dans des bocaux et des flacons

jusqu'à des sangsues, des citrons et des conserves de fruits du pays.

Il avait aussi en vente les journaux et tenait l'article de Paris.

Dans la rue d'Ouvidor, à l'instar de Rio-de-Janeiro ! on voit deux ou trois vendas et quelques magasins, puis dans la rue des Flores nous découvrons un pâtissier, mais on l'a dévalisé déjà.

Il n'a plus que quelques biscoutos, des mâi-bentas, des pès de molèques, des suspiros.

Ces demoiselles se contentent de grignoter quelques biscoutos et de boire quelques gorgées de Porto, et nous repartons pour l'hôtel. Nous passons devant une sorte de café-billard, rue de Saint-João et nous arrivons bientôt à l'hôtel.

La table est servie sur la terrasse, et l'on se croirait dans un cabaret des environs de la Seine, Asnières ou Meudon.

Il semble que l'on va entendre les flonflons de la fête, les coups de carabine des tirs, et que le garçon va entrer avec la friture de goujons et le petit bleu de Suresnes.

Vive la joie, et que l'on fasse honneur au dîner.

Notre fête commença au milieu des rires — et l'hôtelier qui assistait en surveillant le service, semblait heureux lui-même de nous voir si gais.

Au dessert on chanta, puis on improvisa les danses sur la terrasse, et le champagne de France mit ses rayons d'or dans les coupes souvent remplies et aussitôt vidées.

— Il faut, disais-je à Dona Ambrosia qui de temps en temps paraissait triste, se quitter, avec l'espoir de se revoir, se quitter avec cette seule idée !

La vie est faite de départs et d'arrivées,

de joies et de tristesses, il faut tâcher d'être toujours et quand même gai.

A neuf heures, nous accompagnâmes jusqu'à la baleinière nos invités, et, dans la pression tendre des mains, au départ, je sentis que la Dona Ambrosia laissait une partie de son cœur à son camarade de voyage.

Pauvre chère petite, je t'ai bien souvent souhaité le bonheur dont tu étais bien digne, et ton souvenir est souvent venu égayer mon cœur dans les nuits tristes du voyage.

Nous rentrâmes lentement à l'hôtel, silencieux tous les deux, dans la nuit brillante d'étoiles, la lune semblait l'agrafe d'argent du manteau parsemé de diamants que la déesse *Nuit* étendait sur la terre !

L'Étoile du Sud, la compagne du voya-

geur, le guide du marin, étincelait parmi ses sœurs jalouses de sa beauté.

Les cigales et les insectes de nuit bruisaient dans les herbes parfumées et douces, mettaient dans mon cœur la joie, le bonheur et l'espérance... et lorsque nous arrivâmes à l'hôtel, Francisco et moi, nous nous serrâmes vigoureusement les mains sans mot dire, émus, attirés l'un vers l'autre par une force attractive d'union que nous sentions dans la nature même!

Montés dans nos chambres respectives, nous ne tardâmes pas à nous endormir, lui bercé sans doute par ses rêves de gloire et d'ambition, et moi par de bien doux souvenirs et de douces pensées.

Le matin de bonne heure, Francisco (je l'appellerai désormais ainsi comme il m'appellera moi-même Emilio) vint me trouver et pendant que je procédais à ma

toilette, les fenêtres grandes ouvertes, il me fit un exposé de Paranaguá.

— La baie de Paranaguá, me dit-il, a plus de 100 kilomètres carrés de surface, elle est une des plus pittoresques et des plus sûres de la côte du Brésil et possède trois ports importants : au sud, Paranaguá ; au nord, Guarakessava ; au fond, à l'embouchure du Rio Cachoeira, Antonina.

Quatre-vingts rivières y débouchent et mêlent dans un remous perpétuel leurs eaux de diverses couleurs aux eaux bleues de la mer, et leurs poissons d'eau douce aux autres qui viennent du large, ce qui permet d'y faire des pêches très curieuses en quantité et variété.

Vous voyez d'ici à l'entrée du port le phare des Conchas et la forteresse du Morro da Baleia, seule défense militaire, les récifs et les bancs de sable se chargent du reste.

Ici à gauche, vous voyez la station maritime et les Docks ou Trapiches.

Ce clocher que vous apercevez là-bas, perdu dans les mangliers, palétuviers, c'est le clocher de la petite chapelle de Rozario, où l'on va une fois par an en joyeux et gai pèlerinage, comme à Rio-de-Janeiro, à Nossa Senhora da Penha !

La ville compte environ 15.000 habitants et la colonie russe domine tellement même que le Gouvernement, inquiet, a défendu le débarquement des émigrants russes et rachète des concessions en facilitant le départ de ceux qui sont établis.

La ville est ancienne et fut fondée par un mélange d'habitants chassés de Cananca et d'Indiens Caryos habitant l'île de Cutinga. Il est facile de voir que le type est mélangé d'Indiens et que leur sang est mêlé.

On trouve aux environs des mines d'or

assez nombreuses et qui sont exploitées par des étrangers moyennant une faible redevance à la province ou par les propriétaires eux-mêmes.

Longtemps capitale de la province, elle dut céder la place à Curytiba où se fait aujourd'hui un trafic important de cuirs, de maté, de minerais, etc...

Suivant l'*Esquisse géographique* de M. Sebastiao Paraná, que j'ai souvent consulté, et selon Macedo, la province de Paraná aurait une superficie de 350 à 400 kilomètres carrés.

On y trouve de tout : d'immenses forêts où la nature est restée sauvage quand même, des campos ou plaines rappelant des paysages de la France, des rivières puissantes, navigables et poissonneuses.

Mais, cher ami, il est temps de prendre le café et d'aller jusqu'à la douane où je

vous présenterai quelques amis et les directeurs du chemin de fer.

Notre hôtelier nous avait préparé d'excellent café et des torradas (pain grillé).

Je pris ensuite un verre de paraty velho (vieille eau-de-vie de canne à sucre) et j'accompagnai mon ami.

— Passons, me dit-il, d'abord chez Manoel Caetano Guimaraès, c'est le chef de l'opposition ici, c'est un influent personnage.

Nous pénétrâmes dans une venda, où nous reçut le patron lui-même, en taman-cas (pantoufles), en bras de chemise, avec le pantalon retenu sur un ventre respectable par des bretelles larges de cinq à six centimètres au moins.

La figure, jouffle et rubiconde, brillait au-milieu d'une crinière et d'une barbe à tous crins, et la poitrine velue apparaissait dans la chemise entrebaillée.

« Un gaillard, pensai-je, qu'il vaudra mieux avoir comme ami que comme ennemi. »

Je lui exposai le but de mon voyage : achat de cuirs et peaux, et il me répondit d'une voix de tonnerre la bouche ouverte d'une oreille à l'autre dans un rire inextinguible : — Ah ! vous venez me faire concurrence, eh bien ! vous tombez bien.

— Au contraire, lui dis-je, je viens vous donner la préférence pour mes achats, et je pensai à la lettre de recommandation que j'avais dans ma poche pour son concurrent le baron de Nakar !

— Ah ! très bien, nous reparlerons alors de cela quand vous voudrez ; en attendant je vais vous faire préparer une *sangria*, mélange de vin de Porto, de citron et d'eau-de-vie, passé d'un verre dans un autre, jusqu'à le rendre mousseux comme un cocktail.

Nous le quittâmes après avoir bu à sa vigoureuse santé, et le laissâmes au milieu de gens à faces patibulaires : ses électeurs peut-être !

— Eh bien ! me dit Francisco, que pensez-vous de ce profond politique ?

— Je pense que s'il met son poing dans la balance, le plateau doit souvent pencher de son côté et que je plains ses électeurs indécis.

— Vous vous trompez, c'est un homme de mœurs très douces et de bonne compagnie, le défenseur partout de l'opprimé et du faible.

— Vous le jugerez mieux plus tard. Mais voici justement M. Francisco Pereira Passos, le directeur de la Compagnie générale des chemins de fer brésiliens.

Je fus présenté à un homme charmant, de fort bonnes manières, parlant admirablement le français, il avait d'ailleurs été

choisi comme directeur par l'administration de Paris.

M. l'ingénieur Passos avait d'ailleurs de bonnes notes à son actif, ancien directeur des chemins de fer Don-Pedro, il avait donné ses preuves.

— Nous commençons à peine les travaux, me dit-il, et nous aurons à faire jusqu'à Curytiba environ 110 kilomètres ou exactement :

STATIONS	DISTANCES kilom.	ALTITUDES mèt.
Paranagua.	0	6,441
D. Pedro II	2,200	5,190
Alexandra.	16,180	11,660
Morrettes.	40,940	10,650
Piraquara	87,350	198,071
S. José.	102,160	886,810
Curytiba.	110,120	899,020

Je puis, si vous le désirez, vous donner une idée générale des travaux et vous inviter même à l'une de nos prochaines excursions.

En somme, jusqu'à Morettes, nous avons peu de différences de niveau, nous traversons des terrains d'alluvions et parfois d'excellentes terres; on y cultive le café, le coton, le maïs et la canne à sucre; les bananes goyaves et jaboticabas y poussent sans culture.

Nous aurons plus de difficultés de Morettes à Paranaguá et nous calculons qu'il y aura environ un mouvement de 30 mètres cubes de terre, pierres et roches par mètre courant; nous avons une altitude de 898 mètres dans ces parages.

Les travaux d'art seront énormes : on calcule 32 drains, 165 aqueducs, 37 enrochements, 101 murs de soutènement d'un développement total de plus de 3.000 mètres, 30 ponceaux ayant 60 mètres de travée, 41 ponts et viaducs en métal, 15 tunnels, etc..., je vous fatiguerais par un exposé plus complet.

— Mais c'est le travail des Titans?

— Non pas, me répondit simplement le docteur Passos. C'est l'argent de nos amis les Français associé à notre désir de progrès et de civilisation.

L'ingénieur Passos nous fit promettre de venir le voir, et nous quitta en nous souhaitant bonne promenade.

— Cela fait plaisir, dis-je à Francisco, de trouver loin de France des hommes de cœur et de talent et je suis tout fier de mon pays d'adoption, puisque j'y suis venu comme tant d'autres chercher la fortune dans le travail et la liberté.

— Et là vous la trouverez un jour souriante et fidèle.

— Je vous présente un ami, Simonet, la gaieté française et comme vous déjà brésilien de cœur; que voulez-vous, cela se gagne.

Simonet est conducteur des travaux ou

plutôt l'un des conducteurs, car ils sont nombreux les ingénieurs français que nous employons ici.

Vous le trouverez toujours de bonne humeur et il ne refusera pas de venir dîner avec nous ce soir, n'est-ce pas, mon brave ami ?

— Impossible ce soir, mais demain, reprit aussitôt le brave Simonet. On n'insista pas, la rougeur subite qui couvrit les joues du jeune homme indiquant qu'il avait un motif de refus : d'ailleurs on devait le revoir dans la soirée !

Ce que c'est que la destinée !... Ce jeune homme rencontré par hasard, devint un de mes plus fidèles amis.

Nous rentrâmes à l'hôtel où nous attendait l'ingénieur hydrographe qui d'ailleurs connaissait beaucoup Francisco.

Il nous offrit le vermouth en attendant le signal du déjeuner, et nous raconta la

fête de la veille; il avait assisté au banquet et à la soirée.

Les notabilités de la province avaient été invitées, et toutes avaient répondu à l'appel.

Le déjeuner fut très gai et je fis connaissance de plats nationaux : Carne secca ensopada (ragoût de viandes sèches); feijoadá (mélange de haricots noirs, de lard, de jambon, saucisses, etc...), c'est le plat de résistance que l'on trouve sur toutes les tables brésiliennes, riches ou pauvres; au dessert, des géleas et des compotes, puis le café.

L'ingénieur Lobo, sachant ce que je voulais acheter dans la province, me donna quelques conseils pratiques.

Il me dit que malgré les protestations de Manoel Caetano Guimaraes, seul le baron me fournirait ce que je voudrais.

— Nos cuirs ici sont chers, vous le savez

sans doute, mais ils rivalisent avec ceux de la Plata, sans valoir toutefois ceux de Santa-Catharina.

On les paye environ de 10 à 12.000 reis pièce, j'ai bien dit dix à douze mille reis pièce, mais il faut vous dire que le *mille reis* vaut à peine 2 fr. 85 au pair!

La monnaie brésilienne est basée sur l'unité le reis, subdivision qui n'existe pas.

10 reis feraient $1/2$ sou.

20 reis 1 vintem faisant un sou.

Un million de reis ou conto de reis ne fait en somme que 2.500 francs (deux mille cinq cents francs). Voici le tableau des monnaies :

En bronze vous avez 10, 20, 40, 80 reis.

En nickel 100 et 200 reis.

En argent 200, 500, 1.000, 2.000 reis.

En or 10.000, 20.000, 50.000 reis.

En papier de 500 reis jusqu'à 500.000 reis.

Nous étions dans cette causerie de digestion qui termine tout bon repas, quand l'hôtelier nous présenta le padre Monte, curé de l'endroit qui demandait à nous voir.

Les religieux du Brésil sont très indépendants et de mœurs plutôt dissolues.

Ils se considèrent hommes encore, malgré le costume sacerdotal, dont ils n'abusent d'ailleurs pas, et montrent généralement un esprit très conciliant dans leurs austères fonctions de ministres de Dieu.

On les voit dans les cafés, dans les fêtes, ils ne reculent pas devant une partie de billard, et beaucoup sont musiciens et deviennent même des artistes agréables et utiles dans les salons qu'ils fréquentent.

Le padre Monte est depuis vingt ans à Paranaguá, il connaît tout le monde,

il est estimé de tous, et il est dans les grandes réceptions l'introducteur général, c'est le Mollard de l'endroit.

Il accepta une tasse de café, et fuma consciencieusement sa pipe en lisant les journaux de la veille et ceux du jour.

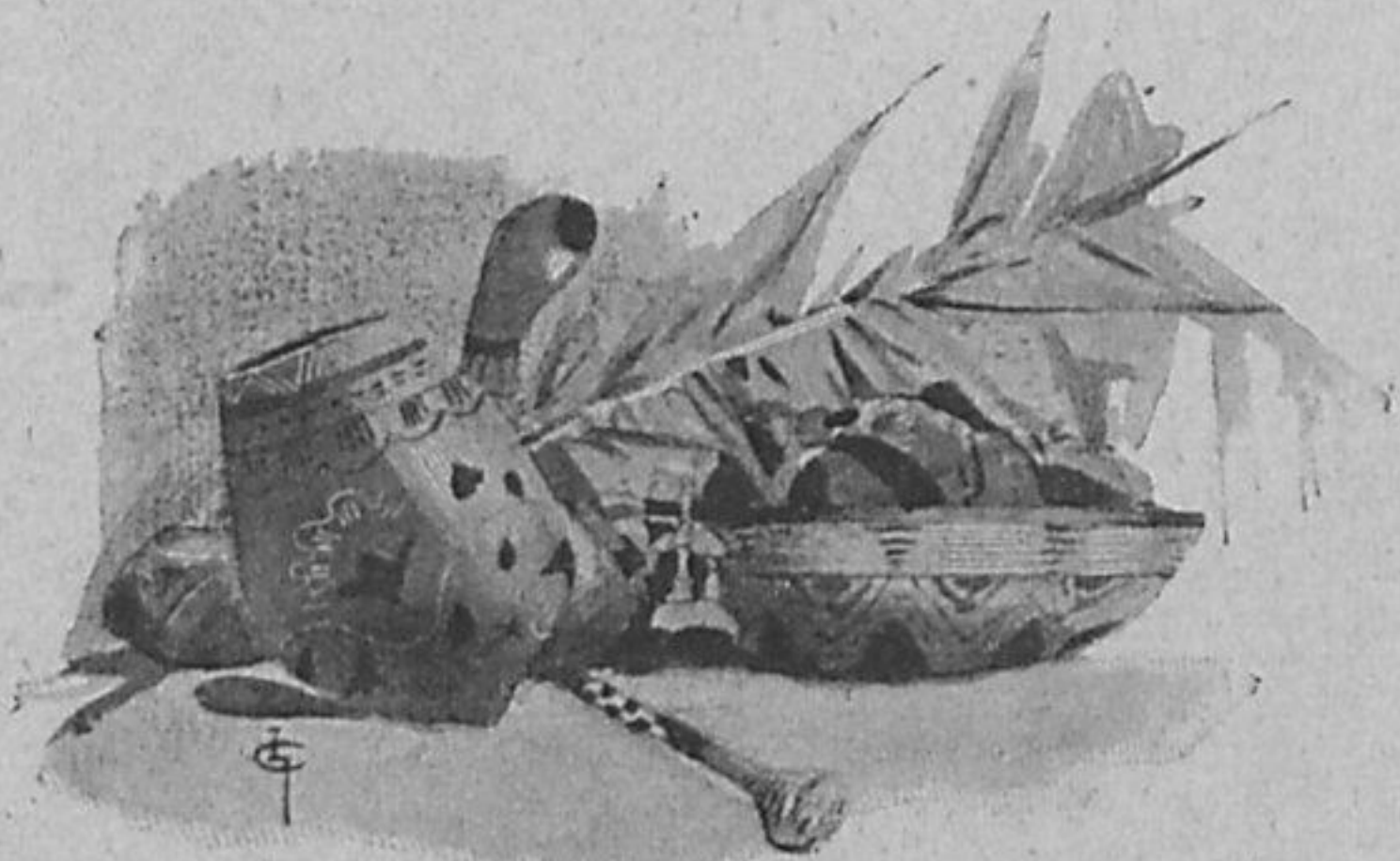
Je pris congé de mes amis et me préparai pour faire visite au baron de Nacker.

En me dirigeant vers la somptueuse demeure, je pensais aux instructions que m'avaient données mes amis Souza et Irmão, correspondants et représentants de Rio-de-Janeiro.

Je fus introduit dans un grand vestibule attenant à un magnifique jardin couvert ou vérandah !... et fis passer ma carte. Le fils du baron, un charmant jeune homme, vint aussitôt au devant de moi et me salua par ces mots : « Nous vous attendions dès hier, et vous prions de nous excuser de n'avoir pas pu vous retrouver dans la foule ;

mon père sera bien heureux de vous voir ! Veuillez entrer. »

Il me conduisit lui-même à son père, qui me reçut d'une façon toute cordiale.



— Henrique, dit-il à son fils, fais-nous servir du maté. Savez-vous au moins ce que c'est, me dit le baron.

— Mon Dieu ! oui et non ! Oui, car j'en ai bu ; non, parce que je ne connais ni l'arbuste ni ses qualités !

Le maté constitue une boisson plus rafraîchissante et plus nourrissante que le thé ou le café même.

C'est la boisson préférée des Argentins qui en font une extraordinaire consommation.

On le prépare comme une infusion de thé mais comme il est en plus petits morceaux que le thé, on se sert pour le boire d'une bombilha.

Ces bombilhas, sorte de chalumeau terminé par un petit panier, permet d'aspirer le liquide sans avaler les feuilles.

La bombilha est en simple roseau et osier chez le pauvre; elle est en argent, en or même chez les riches !

C'est le thé du Paraguay, et cette petite feuille de maté, herva maté, arvore do mate a fait la fortune de bien des commerçants, de bien des familles.

Voici d'ailleurs un arbre, vous le voyez,

il est petit et glabre, et si vous faites de la botanique, vous saurez qu'il est de la famille des foliacées.

Mais goûtez, car le voici fumant et à point.

Je trouvai exquis ce breuvage, et remerciai le baron de Nakar.

Le baron voulait à toute force m'obliger à faire porter mes bagages chez lui.

Je fis valoir que j'avais deux amis avec moi. — Amenez aussi vos amis, me dit Henrique. — Écoutez, leur dis-je, c'est impossible, mais si vous le permettez, je reviendrai vous voir.

— Comment donc, mais votre couvert sera toujours mis et vous me ferez le plus grand honneur et le plus grand plaisir de venir quand vous voudrez : neuf heures du matin et trois heures, déjeuner et dîner, à huit heures, le soir, nous prenons le maté.

J'allais me retirer, quand trois mi-

gnonnes jeunes filles se précipitèrent au cou de leur père.

— Mes filles, me dit-il, Lucy, Leonor et Amelia. Je saluai les trois adorables fillettes, vêtues avec élégance, et dont les cheveux défaits entouraient de mutines figures.

Elles me regardèrent sans effronterie mais sans embarras, en ami, et répondirent à mon salut en me tendant les mains.

— Venez donc ce soir, ajouta le baron, et amenez-nous vos amis, qui sont aussi les nôtres, ajouta le fils Henrique.

Je partis enchanté du bon accueil du baron et confiant en l'avenir, et je gagnai l'hôtel, poursuivi par un vieux nègre, qui me demandait des vintens !...

Je m'arrêtai quelques instants dans la rue d'Impératriz, la plus large et la plus belle.

Je m'extasiai, n'ayant rien de mieux à faire, devant les constructions, genre allemand, style un peu lourd, mais égayées par l'air pur et les fleurs !

De presque chaque maison, on entendait des polkas, mazurkas, etc..., et ces notes de piano paraissaient presque belles et agréables.

Je vous dirai en passant que le piano et la machine à coudre se trouvent partout au Brésil : dans les maisons les plus modestes, les Choupanas, jusqu'aux palais des riches, on en trouve des modèles plus ou moins modernes, mais on en trouve toujours.

Ces objets sont devenus absolument indispensables !...

Je communiquai pendant le dîner l'invitation du baron à mes amis qui acceptèrent, et nous nous rendîmes chez lui après quelques parties de billard.



La nuit vient tard dans le mois de décembre qui se trouve être par l'inversion des saisons le premier mois de notre été...

CHAPITRE III

Mœurs et coutumes. — Hospitalité. — Les fazendas et les fazendeiros. — Promenade dans la ville.

En devisant nous arrivâmes à « la cascatinha », une petite cascade peu distante de la maison du baron, et cachée dans un massif de vieux arbres, tel un nid dans un buisson touffu.

Quel plus adorable endroit, pensai-je en regardant à travers les branches, comme par une fenêtre de verdure, la plaine mouvante et fleurie ! Le soleil éteint déjà ses feux dans ces ondes verdoyantes, que pique la tâche rouge ou brune d'un bœuf.

A droite, un grand lavoir où une vingtaine de négresses, noires comme du jais, battent leur linge, blanc comme du lait, en chantant quelque vieille modinha, chansonnette, car leurs éclats arrivent jusqu'à nous.

Des chevaux, des bœufs, des vaches et des troupeaux de moutons partout, ici, là-bas encore et près de moi, tout près, la cascade qui égrène les perles de son collier de cristal fluide dans un écrin de granit tout couvert d'orchidées les plus rares, de fougères les plus capricieuses, de mousses les plus légères.

Qu'il semble bon de vivre ! Que le Créateur semble plus grand encore et plus généreux, quand on contemple le fini de son œuvre, les merveilles de sa création, dans cette nature partout si belle et si poétique, et si douce !

L'air est si pur, qu'on le sent parvenir

comme tamisé, rempli des parfums subtils des herbes odorantes, rafraîchi par le frais voisinage de l'eau.

Je suis resté un instant en extase !

Tout ici, me disai-je, est trop beau pour l'homme ! Il semble que ce petit coin soit le paradis terrestre, tel qu'il a dû être, sans doute.

Ce lavoir, ces vastes plaines, ces animaux, tout me rappelait les campagnes de ma belle Normandie ! Il me semblait à chaque instant que j'allais entendre la cloche de la petite commune... mais, en vain, je tendais l'oreille ! Hélas ! rien.

Le tableau change.

La nuit étend déjà son voile, lentement, comme à regret.

Les bestiaux, bœufs et vaches, se rapprochent des ranchos (étables), broutant encore quelques dernières herbes, les moutons se tassent et se serrent les uns contre

les autres, en tas laineux, d'où émergent des têtes inquiètes.

Les laveuses courbées sous leur linge mouillé repartent en geignant ou fumant leur cachimbo écourté.

A droite, la mer, aussi calme qu'une rivière, avec sa bordure de montagnes en demi-teinte, s'éclaire des feux des bateaux ancrés dans le port et des reflets des phares, pharoès.

Francisco me tira de ma contemplation en me présentant Simonet qui venait aussi passer la soirée chez le baron et tous les trois nous rejoignîmes l'ingénieur Lobo qui était parti au devant de ses cousines...

Les salons du baron étaient illuminés à giorno, des lanternes vénitiennes dans les arbres, des globes dans les allées du jardin, des torches à l'entrée, tout était du plus grand effet, et les invités se pres-

saient sur la terrasse causant et fumant toujours ces cigarettes de paille, cigarros, qui paraissent indispensables aux Brésiliens !

J'en ai connu qui, pendant le repas, entre chaque plat, fumaient quelques bouffées de cigarettes très courtes et très fines, cigarros de mesa (cigarettes de table) !

Il faut dire que nous étions au 2 décembre (fête nationale), qui remplaçait notre ancienne fête du 15 août, et, plus tard, du 14 juillet.

Cette fête nationale, anniversaire de la fête impériale, par une étrange analogie, porte la même date que notre Deux Décembre.

Les feux de bengale, les fusées et les pétards, les ballons égayaient déjà la fête.

Et les joyeuses fanfares éclataient dans les salles, rappelant à la jeunesse que la

danse n'est pas morte au Brésil, loin de là.

Les présentations se font vivement : le baron me prend le bras et me conduit à ses amis, et je suis bien accueilli par tous.

Je fais danser les filles du baron, ce qui est d'ailleurs, pour moi, un véritable plaisir, je conduis quelques dames âgées au buffet, enfin je remplis consciencieusement mes devoirs d'invité et de galant homme, et je redeviens bientôt l'observateur, le voyageur qui veut tout voir.

Chose bizarre, il y a presque toujours un directeur de quadrilles qui crie à tue-tête :

Chaîne des Dames ! — Allons, en avant deux ! Plus vite ! Tour. — Grande Chaîne ! puis en portugais Caramujo ! — Caminho da Roça — Volta que esta Chovendo !... Grand Galop — Changez — Roda, Desanda — et le premier il applaudit, à tour de bras.

Le plus drôle, c'est quand il manque un

vis-à-vis, il faut le voir se démener, vous prendre de force, malgré vos protestations, vous entraîner, vous passer sous le bras la main d'une commère, votre danseuse malgré vous et, souvent aussi, malgré elle !

Il en manque un encore, le voilà bondissant et ramenant de la salle de jeu un pauvre diable qui proteste d'autant qu'il a une jambe de bois !

Ça ne fait rien, vous en serez quitte pour ne pas valser, Allons, en place...

Je retrouve mes amis et Simonet qui me présente à une charmante jeune fille parlant le français avec beaucoup de douceur et d'élégance... Ah ! je comprends le refus de dîner avec nous, il craignait de ne pouvoir arriver à temps à la fête. Ah ! jeunesse, jeunesse !

Francisco me parle à l'oreille et nous sortons un instant. — Venez voir, me dit-il,

une chose curieuse, le baron, en signe de réjouissance, a autorisé ses nègres et négresses à organiser un batuque (danse nègre).

Autour d'une barrique de goudron défoncée et remplie de bois et de branches enflammés les noirs dansaient.

Deux noirs frappaient le « batuque », sorte de baril recouvert d'une peau tendue, trois ou quatre secouaient des pommes d'arrosoir à moitié pleines de grains de maïs et d'autres chantaient en battant des mains... et en sautant en attendant leur tour d'entrer en danse.

Cette danse assez lascive se termine toujours par des gestes assez expressifs et des provocations à l'amour.

C'est un peu la danse du ventre, avec cette différence que les bayadères sont loin d'être gracieuses souvent et vieilles. — De temps en temps on passe la bouteille de

paraty, eau-de-vie, et alors la danse reprend avec furie.

Oh ! ne craignez rien, ils seront tous abominablement gris dans deux heures.

Les blancs de la fazenda, les mulâtres et les mulâtresses « mulatinhas », font bande à part et leur bal est plutôt un « catereté », danse caractéristique.

Les mulâtresses sont très gentilles, bien faites, et pour enlever une odeur spéciale et très forte qu'elles ont « catinga », elles se parfument d'agua florida et d'alfazema.

Elles sont généralement habillées de blanc avec des chaussures fines et à talons Louis XV, elles sont gracieuses.

Les hommes ont le chapeau mou, le pantalon blanc, la ceinture rouge, le paletot d'alpaga et un mouchoir blanc en forme de « beju », entre le cou et le col de la chemise.

Les mulâtres sont des danseurs enragés,

d'une légèreté et d'une extraordinaire souplesse, et leur danse imagée est, ou serait, digne de nos bals publics de Paris, Moulin Rouge ou Jardin de Paris.

On mange des « linguicas » avec des « roscas » (sorte de saucisses avec du biscuit) et l'on boit la célèbre cerveja marca barbante, la célèbre bière nationale, marque ficelle, c'est-à-dire ordinaire.

Mais nous regagnons vite le bal... où va commencer un superbe cotillon.

On prend ses places, on cause, on rit, les gens sérieux font le cercle... et la danse commence, pour finir au jour, interrompue de temps en temps par des visites au buffet, d'où l'on revient en mangeant une « coxinha » ou un bombo-cado.

Je partis avant la fin en m'excusant et le baron me fit promettre de venir à sa prochaine soirée...

Mes deux amis dormaient encore profondément le lendemain, quand je sortis de l'hôtel pour explorer la ville en détail.

En suivant des quais assez larges et bordés de boutiques et d'étalages où trônaient les négresses matinales, marchandes de quitutes, sorte de ragoûts et de moquecas, poisson pilé, mêlé de piments verts, cuit et roulé dans des feuilles de bananiers, j'arrivai au marché.

Le marché de Paranaguá est un grand bâtiment carré divisé en quatre parties : poissonnerie, boucherie, épicerie, légumes, etc., et mercerie.

Ce bâtiment est spacieux, propre et bien entretenu, au milieu une fontaine coule toute la journée dans un bassin de granit.

Devant le marché est un débarcadère où une trentaine de pirogues remplies de poissons et de légumes ; les bateliers s'en disputent l'accès avec des jurons de nègres assez

semblables à ceux de nos maraîchers ou poissonniers.

Ils accompagnent souvent leurs dialogues de coups de pagaie et rien de plus drôle que ces batailles qui se terminent souvent par le chavirement d'une embarcation, à la joie de molèques qui se jettent à l'eau et poursuivent les denrées tombées comme une bande de marsouins.

Rien de plus curieux que le costume primitif des nègres et les jupons bariolés des négresses, rien de plus original que leurs vociférations; c'est un véritable enfer.

La viande de boucherie coûte 500 à 600 reis le kilogramme, ce qui fait environ 1 fr. 20 à 1 fr. 50, elle est en général assez bonne.

Le veau est rare, on n'aime pas cette viande que le Brésilien trouve trop fade.

Le mouton est remplacé par la chèvre

ou une sorte de mouton métis; mouton à laine courte dont la viande est médiocre.

Le prix en est d'ailleurs très bon marché, on est très friand surtout de lard et de poulets, c'est rare qu'il n'y ait sur une table brésilienne un frango com arroz, un poulet au riz, une canja, poule au riz, ou bien uma galinha ensopada, une poule au pot.

Le soir, le marché est fermé et gardé par un grand gaillard armé d'un bâton (cacetete,) on l'appelle *o guarda de mercado*.

Les légumes sont des xuxûs, des gom-bôs, des gilôs, des aboboras (citrouilles), des melancias (pastèques), etc..., tout est frais et agréable jusqu'au modeste carurû, qui sert beaucoup dans la cuisine nationale.

Les quitutes de rabadas (queues de bœuf) se vendent par canecas (tasses),

à un et deux vintens avec le pirão (bouillie de manioc).

Il est fâcheux que cela ait si mauvaise mine, car l'odeur en est bonne et appétissante.

Les amendoins et les dôces complètent le déjeuner en servant de dessert.

Ce qui est ennuyeux, dans ces marchés, c'est la quantité de molèques (négrillons) qu'on y rencontre et qui sont à chaque instant dans vos jambes, malgré les bourrades et les coups de pieds.

J'achète dans une sorte de boulangerie quelques bolachas d'araruta, biscuits d'arrowroot, et je les mange, suivi d'une bande de ces négrillons.

Dans les rues que je traverse et parcours, les magasins sont assez propres et bien tenus.

Je demande la permission, qui m'est aussitôt accordée, de visiter une fabrique de

sucré « *refinação d'assucar* » où l'on prépare le sucre mascavo ou cassonnade et le sucre cristalizado.

On ne fabrique pas le sucre en pierre auquel on préfère le sucre en poudre.

Ce sucre a peut-être plus de glucose, mais il conserve le goût de la canne à sucre persistant et quelquefois désagréable.

Je vois une superbe cordonnerie à l'instar de Paris, un horloger, deux ou trois bijoutiers assez bien assortis : mais le bijou portugais lourd et sans goût domine presque partout.

Voilà une *confeitaria* (confiserie) : Coroa de Ouro, couronne d'or, assez bien installée ma foi.

La *confeitaria* au Brésil remplace le café, mais on ne s'y asseoit pas : toutes les consommations sont bues debout, bitter, vermouth, absinthe, etc. ; les gâteaux ou

les coxinhas (cuisses ou ailes de poulets roulées dans la pâte) sont mangés en causant, en riant, en se poussant.

On y trouve aussi des empadinhas, sortes de petits pâtés aux palmitos.

Je continuai ma route, achetai quelques paquets de cigarettes de paille et je rentrai à l'hôtel, en flânant, pour arriver juste à l'heure du déjeuner.

Je retrouvai mes amis qui avaient fait la grasse matinée et qui m'attendaient, en lisant les journaux de la province.

CHAPITRE IV

Récits et Chasses.

Le déjeuner fut très gai, chacun racontant ses exploits de la veille. On rit beaucoup de quelques aventures arrivées aux uns et aux autres, puis on parla voyages et chasses.

— Il m'est arrivé, il y a quelques semaines, une bouffonne histoire avec un crocodile, me dit Lobo.

Je remontais une de ces rivières, et j'entrai avec ma pirogue, conduite par deux nègres, dans un ribeirinho (affluent.)

C'était par une de ces journées lourdes

et sans air, où le *mormaço* est plus terrible que le soleil même.

Nous comptions trouver un peu d'ombre, au moins un abri pour nous reposer...

Je m'étendis sur ma natte dans la pirogue, et ne tardais pas à sommeiller. Un des noirs dormait aussi, seul le patron veillait en fumant sa pipe, courte et puante.

« Cuidado, un jacaré! » cria-t-il tout à coup, nous reveillant en sursaut.

Je n'eus pas même le temps de prendre mon revolver que déjà l'animal la gueule ouverte était près de nous, mais le patron avait saisi ce qui lui tomba sous la main, un panier à provisions et le présenta vivement au crocodile dont la mâchoire se referma d'un coup. Mais le mouvement avait rabattu le panier sur la tête du monstre qui resta un moment comme abruti sur place.

On en profita pour se mettre hors de portée en deux coups de pagaie, je partis alors d'un éclat de rire, et il me fut impossible de tirer sur le crocodile. Voici pourquoi.

Aveuglé et surpris par cette coiffure d'un nouveau genre, le crocodile se démenait et faisait des bons énormes pour se débarrasser du panier, qu'il frappait de sa queue impuissante à briser l'osier.

L'eau sautait à droite et à gauche, et jaillissait jusqu'à nous.

Enfin, de guerre lasse et ne sachant plus que faire, il resta essoufflé, inerte ou anéanti sur le rivage et je pus le tuer d'un coup de carabine au défaut de l'avant-bras.

Ce crocodile que nous avons pu ramener a été par moi envoyé au musée de Rio-de-Janeiro, il mesurait plus de cinq mètres, c'est le plus gros d'ailleurs que j'ai vu.

Défiez-vous de ces vilaines bêtes — ce sont de tristes et dangereux compagnons de route, vous les voyez souvent flotter sur l'eau comme un tronc d'arbre à la dérive, seuls leurs yeux jaunes à demi fermés brillent d'un éclat fauve, c'est le regard faux et sanguinaire de l'assassin, qui attend sa victime. Prenez garde au traître et au lâche.

Avez-vous jamais couché avec un serpent. Non sans doute ! eh bien ! vous ne pouvez vous faire une idée du souvenir de dégoût qui m'en reste encore.

La nuit du rancho del Salto, et la date du 23 août sont restées gravées dans ma mémoire pour toujours.

La journée avait été pluvieuse et la route était boueuse et glissante, ce qui rendait la marche pénible pour les mules et dangereuse pour nous, dans les sentiers étroits accrochés au flanc de la serra.

A peine arrivés au rancho où nous devions passer la nuit, hommes et bêtes étaient las. Je n'eus pas même l'idée de manger, je pris une forte lampée de cognac, et me jettai sur ma natte (esteira), placée dans un coin du rancho.

Je me roulai dans ma couverture et ne tardai pas à dormir.

J'eus un sommeil lourd, fatigant, un songe atroce ; il me semblait que j'étais prisonnier des sauvages, et que pour s'offrir le spectacle de ma mort, d'une façon peu banale, on m'avait enfermé dans une cage avec un énorme serpent.

Je n'avais aucune arme, rien pour me défendre.

L'œil fixe de la bête me fascinait et je sentais peu à peu fuir la volonté chez moi : une attraction indescriptible rendait impuissants mes efforts de résistance.

J'étais magnétisé, une sueur froide gla-

çait mes membres, mes yeux hagards, épouvantés, sortaient des orbites, mon souffle venait presque sans force expirer sur mes lèvres glacées... Je sentais la mort, la mort implacable s'étendre sur moi peu à peu et m'envelopper dans son suaire...

Je sentis le serpent m'entourer de ses anneaux visqueux et se resserrer autour de moi... m'étouffant et cherchant à me broyer les membres... Je réunis toutes mes forces dans un cri, un dernier appel et je m'éveillai.

Effrayés mes hommes se rapprochèrent et me dirent : « Ce n'est rien, maître, ce n'est rien, c'est une giboya énorme, serpent des bois, ou boa. »

Comment, dis-je, où ça une giboya ? et je me levai d'un seul coup.

Mon rêve était presque une réalité... Près de moi, sur ma couverture, je vis

s'étirer doucement pour fuir, un énorme serpent inoffensif, mais effrayant quand même.

Tout mon rêve me revint à la fois, et j'allais exterminer ce reptile, quand mes hommes m'arrêtèrent en m'expliquant que ce serait un crime inutile, que la giboya, ne faisait de mal à personne, et était au contraire le destructeur d'animaux nuisibles.

Je laissai donc en paix se retirer mon compagnon de rancho, mais je puis vous garantir que je n'eus guère le désir de continuer mon sommeil interrompu.

— C'est charmant, me dit Francisco, mais si vous aviez vu le moine de la Grotta Santa, vous n'auriez pas eu peur des serpents ses amis.

A quarante kilomètres environ de Castro, ville assez importante de la province, par un sentier impraticable tout cou-

vert d'herbes et disparaissant par instant sous les ronces et les lianes, on arrive à l'entrée bizarre d'une grotte célèbre.

C'est la Gruta Santa, ou la grotte du Monge, ou moine.

Ce moine, un vieillard à la barbe inculte et tombant jusqu'à la ceinture, vit en solitaire, on ne sait comment, on ne sait de quoi, depuis des années dans cet endroit.

Il se dit envoyé de Dieu, et lit à haute voix une bible jaunie, aux vieux feuillets usés par les doigts.

Connu et respecté de tous les habitants de la bourgade qui se trouve à ses pieds, il est le gardien de cette grotte immense; on prétend l'avoir toujours connu là, on ne sait rien de son âge, rien de son nom.

A notre arrivée, il nous fit signe de le suivre et nous fit pénétrer dans une salle

de la grotte par un escalier naturel aux marches taillées dans le roc et dans la pierre.

Il y a des galeries à perte de vue, des escaliers d'un nombre infini de marches, étonnantes de régularité; on m'a assuré qu'il y avait plus de 1.500 mètres de galeries !

On y voit de tout : des pierres sonores, des salles aux échos remarquables, des concrétions, des pétrifications de toutes les formes, des stalactites et des stalagmites.

On dirait un palais de ces contes de Perrault, ou de ces féeries modernes.

C'est un véritable décor magique, mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que cet homme, ce moine ait trouvé le moyen de vivre dans cette solitude, se nourrissant de racines et d'herbes, et ne buvant que de l'eau. Il nous fit les honneurs de son palais.

Soudain, il s'arrêta dans une salle, et battit des mains, en jetant un cri spécial, guttural et doux à la fois, aussitôt je vis de partout arriver des reptiles, des serpents, petits et gros, longs, et rampant vers le moine.

Instinctivement je reculai, il me fit signe de la main de ne rien dire... et de me contenter de regarder.

Les serpents s'approchèrent du moine, et formèrent un cercle autour de lui, semblant attendre ses ordres, épier ses moindres mouvements.

Rien de plus curieux que de voir l'homme de Dieu avec tous ces envoyés du diable, sans doute; rien de plus étonnant!

De nouveau il fit un signal et tout rentra dans le silence et dans l'ordre, chaque reptile reprenant son chemin dans les creux et les fentes, les crevasses de la grotte.

Malgré l'originalité de l'intermède, le frisson qui me courait dans le dos était loin de m'engager à prolonger ma visite... et je pris congé du Moine de la Gruta Santa.

— Eh bien ! nous dit alors Lobo en se levant, si vous le voulez bien, nous allons pour changer un peu le cours de nos idées, et varier nos promenades, profiter de l'embarcation que le gouvernement met à ma disposition, nous allons faire un tour de baie.

Nous avons de la « viracao » (vent de mer, brise agréable et douce que l'on a chaque après-midi) et notre embarcation à la voile nous permettra de faire de la route.

Nous nous dirigeâmes aussitôt vers l'embarcadère et sautâmes dans la *Maria* qui largua aussitôt.

Rien de plus agréable que de se sentir

glisser sur les flots, cela repose et l'idée seule que l'on est sur l'eau semble déjà vous rafraîchir sous ce soleil de feu qui vous cuit.

Nous descendîmes dans un îlot, île du Caju, où l'on ne voyait que des cajoeiros et des pitangueiras.

Ces fruits acides ont le don de calmer vite la soif la plus ardente et bien nous en prit, car, par un fatal oubli, l'embarcation n'avait que sa ration d'eau, et l'eau c'est un peu fade, surtout en voyage.

Nous rentrâmes seulement pour dîner et nous trouvâmes une invitation nouvelle du baron de Nakar.

— Demain matin de bonne heure nous prendrons, nous dit Francisco, la diligence et nous irons visiter un coin d'une forêt d'araucarias.

Je vous ferai voir un site merveilleux, Il y a dans les environs une venda, au car-

refour de routes où nous déjeûnerons à la brésilienne.

Le matin, de très bonne heure comme il avait été convenu, nous prîmes la *diligencia* pour Saint-Geronymo, petite *povoação* (village) à quelques kilomètres d'une superbe forêt de gigantesques *araucarias*, les sapins du Brésil.

Les chevaux et nos guides (peoês) devaient nous attendre à la Bocca do Matto, à la venda do Caboclo.

La locomotion en diligence pour être originale n'en est pas moins très fatigante. Figurez-vous une sorte de coffre en bois lourd et grossièrement percé de fenêtres étroites ou battent des semblants de rideaux en *morim*.

Les roues sont pleines et fixes sur l'essieu et tournent avec un bruit strident qui vous cause un malaise général, c'est le grincement des dents d'une scie ren-

contrant un clou dans une planche, c'est le hoquet d'une vieille girouette torturée la nuit par un vent de tempête.

A la première côte, je m'empressai de descendre de cette harmonieuse prison autant pour me dégourdir les jambes que pour me reposer les oreilles...

Mais j'entends des grelots sonores, et je vois bientôt venir au galop de quatre mules un grand break... Le cocher nous fait signe de nous arrêter. C'est une surprise du baron qui nous envoyait une « condução », moyen de transport plus rapide et plus agréable.

Nous procédâmes aussitôt, mes amis et moi, au changement de véhicule et disparûmes dans un nuage de poussière.

On se fait difficilement une idée de la vitesse et de la force musculaire de ces petites mules originaires de Sainte-Catherine, où se tient un très grand marché

tous les ans. L'endurance de ces mules est extraordinaire, leurs jarrets d'acier défient les meilleurs coursiers; elles vous étalent une lieue en un instant, et nos lieues sont de 6 kilomètres!

Nous arrivons bientôt toujours au galop à S. Geronymo que nous traversons sans souci des enfants, des chiens, poules, canards et cochons qui grouillent dans la rue. — Par une manœuvre adroite et qu'eut envié le meilleur des cochers de Paris, João Molèque, notre cocher fit opérer un demi-cercle à l'attelage et nous arrêta net, à la porte de la venda, et ce mouvement avait été exécuté avec une si grande précision et une si vertigineuse rapidité, que les clients de la venda battirent des mains et nous saluèrent de vivats sonores.

La venda, joue au Brésil un très grand rôle dans la vie du voyageur, c'est en effet

là qu'il trouve tout ce qu'il lui faut, depuis la plus sommaire des chaussures (tamanca) jusqu'à la bottine vernie à la mode de Paris, le sombrero de coco jusqu'au chapeau de gala, chapeau haut de forme; il trouvera du linge, des vêtements, des instruments aratoires, des casseroles, des conserves et toutes les boissons d'Europe.

C'est un immense bazar, un entrepôt général.

C'est à la venda aussi que vous trouverez des mules marchadeiras et des escortes, et le vendeiro est le roi de céans, roi toujours estimé, respecté et considéré.

La venda est généralement composée d'une seule pièce au rez-de-chaussée, de 20 à 25 mètres de long sur 12 à 15 mètres de profondeur, sans fenêtres, tout en portes.

Le public est séparé des marchandises

et des marchands par un comptoir comme dans les salles de bagages dans nos gares. — Le vendeiro en bras de chemise, manches retroussées, surveille ses hommes (empregados) tout en parlant aux amis, répondant aux offres des marchands, aux lazzis des flaneurs, aux « abraços » des intimes. C'est très curieux et rappelle les marchés d'Espagne.

Au premier, une vaste salle à manger toujours servie, à gauche et à droite des chambres ou mieux des stalles donnant sur un corridor, chaque stalle contient un lit (cama) et une chaise de paille, sur le lit une « esteira », paillasse tressée, sur la chaise un bougeoir (castiçal), pas de serrures ni de clefs !

A quoi bon ! cela ferait supposer que vous avez sur vous la forte somme, ce qu'il faut toujours éviter d'avoir ou de laisser savoir par prudence.

José da Fonseca, le vendeiro, avait été prévenu de notre arrivée et nous attendait avec le trem, c'est-à-dire les mules et les camarades ou guides. — Je vous ai mis le déjeuner dans les caissons, et vous n'avez qu'à partir pour la forêt et la Caverne du Diable, plus tard il fera trop chaud.

Nous suivîmes ses conseils, et, le guide en tête, nous disparûmes dans les sapés qui bordaient la forêt.

L'entrée d'une forêt est à peine visible et pour peu que l'on fasse disparaître les sentiers d'accès (caminhos da Bocca do Matto), il est presque impossible de la découvrir. Ce n'est en effet qu'une simple « piccada » donnant tout juste passage à un cavalier.

Ces piccadas, uniques chemins dans les forêts, sont faites à coups de hache (machada) et de serpe (fação), c'est une

sorte de couloir étroit taillé dans la verdure ; en effet, au-dessus de vous, des feuilles et des branches tellement serrées, que le soleil ne peut traverser la voûte ; à droite, à gauche des troncs, des arbres, des lianes entrelacées, de cypós, des fougères énormes et des branches enchevêtrées, sous vos pieds un sol élastique et doux de feuilles tombées et de mousse.

Il faut avoir une grande habitude des forêts pour oser y pénétrer et ne jamais sortir ou s'éloigner beaucoup de la « piccada », chemin tracé, car vous seriez certains de vous perdre à tout jamais.

La boussole elle-même devient souvent inutile et même dangereuse, à cause de certains arbres dont l'influence magnétique est telle, qu'elle suffit pour affoler et désorienter votre aimant.

L'Indien, lui, reconnaît sa marche en avant, à droite, ou à gauche, calcule la

profondeur de la forêt, la distance par conséquent, en examinant certaines plantes, en écoutant des cris d'oiseaux ou d'insectes, il retrouve aussi des entailles dans les arbres faites par lui ou ses amis.

Lui seul, homme des bois, ose s'aventurer dans ces dédales, dans ces inextricables labyrinthes de verdure et de feuilles.

Quand vous pénétrez et que vous vous sentez écrasé par ce linceul gigantesque, cela vous produit une impression de froid qui vous glace et vous étreint, il semble que l'on pénètre dans l'inconnu, dans le domaine de la mort. Des frissons vous courent sur la peau, quand on pense que la moindre erreur peut vous perdre à tout jamais.

Les bruit divers des insectes ou d'animaux effrayés, le bruissement des feuilles, le craquement des branches qui semblent s'étirer comme des membres fatigués, le

frottement des lianes, la chute d'un fruit, d'un rameau brisé, tout vous saisit et vous glace, et produit une sensation indéfinissable d'inquiétude plutôt que de crainte cependant.

On a besoin d'air, il semble qu'on étouffe, que ces branches comme des bras géants vont vous serrer et vous étrangler.

Dans cette marche silencieuse tout semble mystère, on suit en file indienne, le fusil ou le revolver à la main, le doigt sur la gachette, prêt à tirer. C'est que, souvent, on fait des rencontres désagréables, et que la prudence est, plus que jamais, dans, ces promenades sous bois, la mère de la sûreté.

Enfin nous arrivons dans une clairière et il nous est facile de nous rendre compte de la hauteur des arbres des Araucarias.

L'araucaria, sapin du Brésil (Araucaria

brasiennis) est un excellent bois de construction dont on fait un très grand commerce déjà à Rio-Grande. — Il y a des forêts immenses d'Araucarias au Brésil, malheureusement le transport est trop coûteux, ne pouvant se faire que par les rivières et beaucoup de ces bois sont très lourds et ne flottent pas!

Le chemin de fer de Rio-Grande traverse une de ces forêts; aussi se fait-il déjà un grand commerce dans cette zone et des scieries à vapeur ont été installées dans la forêt même.

La forêt d'Araucaria n'est pas aussi pittoresque que la forêt vierge composée d'arbres de toutes les essences et de toutes les variétés.

Cela rappelle en plus grand les sapins d'Arcachon; tous les arbres sont pareils et paraissent avoir été plantés le même jour.

Les guides déposèrent nos vivres et nous fîmes honneur au déjeuner.

— Allons, mes amis, du vif ! Il ne s'agit pas de nous laisser aller au charme d'un douce farniente, allons à la Caverne du Diable. Il paraît que l'accès en est très dangereux ; nous laisserons ici nos mules et nos peoès (conducteurs), et nous suivrons le guide.

Les intrépides me suivirent et nous nous engageâmes dans un chemin pierreux, difficile à la marche, coupé à chaque instant par des troncs d'arbres en travers, des branches, etc... Il semblait qu'on avait voulu rendre impraticable ce passage...

Bientôt nous arrivâmes à une sorte de mur, rocher naturel à pic, un bloc immense noir et rugueux qu'il fallut contourner en se faulant dans des crevasses pour arriver enfin dans la Caverne.

Au milieu d'un fouillis de rochers brisés, fendus, qui semblent des géants pétrifiés, dormant dans la poussière d'un vaste champ de bataille, on voit une entrée, une sorte de Trou Béant, large et profond, couvert de rochers noirs et luisants ; au centre de la Caverne une énorme pierre plate, la table sans doute, entourée de treize sièges ou rochers en forme de chaises grossières.

C'est là que le Diable devait faire ses infernales saturnales et ses diaboliques festins.

On se demande qui a pu faire ces travaux et dans quel but. Cela tenterait l'imagination d'un Fenimore Cooper ou d'un Gustave Aymard.

Nous avions l'air d'insectes près de cette table immense, et je pensais aux voyages de Gulliver.

Le guide s'approcha de moi et me

demanda si je voulais connaître la légende de la Caverne du Diable.

— Certes, lui répondis-je.

— Eh! bien, voici.

Le diable, fatigué de la vie monotone de l'Enfer, résolut de passer quelque temps sur la terre.

Il s'introduisit avec douze de ses princes dans un ballon de pierre d'un poids énorme et se laissa glisser avec ses compagnons vers la terre.

Il avait mal pris ses mesures; au lieu de tomber dans la capitale, il vint s'effondrer ici, et son ballon se brisa en ces roches que vous voyez, et qui sont bien des pierres de l'Enfer.

Le Diable, avec ses vassaux, construisit cette grotte, et longtemps ils vécurent de chasses et de pêche, heureux et contents.

Puis le spleen le gagna, et il quitta la Terre un beau jour, laissant à peine en

souvenir de son passage cette caverne qui porte son nom.

— Et c'est tout.

— Oui, c'est tout !

— Eh bien ! mon ami, ta légende a surtout le mérite d'être courte.

— Et d'être vraie, dit une voix qui semblait surnaturelle.

Mes amis et moi regardâmes surpris, à droite, à gauche, partout, rien, rien !

— C'est trop fort, dis-je, et pourtant je n'ai pas rêvé, j'ai entendu parler et vous aussi ?

— Ils ont entendu comme toi ; depuis ce matin je vous surveille et vous protège ; je vous verrai tantôt à la Bocca do Matto, à la venda du Caboclo, et ce soir chez le baron de Nacker ! Surtout n'y manquez pas !

Le guide s'approcha de moi et me dit tout bas : C'est Manduca.

Une balle siffla à mon oreille, et je vis le chapeau du guide voler au milieu de la salle. « Je n'aime pas les bavards, dit la voix ; je n'ai pas voulu te tuer, mais fais attention à toi, et vous tous prenez garde ! »

Puis un éclat de rire nous glaça le sang dans les veines, tant il paraissait diabolique.

Nous regagnâmes la clairière, très émus de l'aventure et reprîmes tranquillement le chemin de la Venda do Caboclo d'où nous étions partis le matin.

On marchait silencieusement, et tout à coup la mule du guide se cabra et refusa d'avancer...

Sur le chemin, devant nous, à quelques pas, une superbe panthère était étendue, morte, la tête dans une mare de sang...

— C'est une carte de visite de Manduca,

me souffla tout bas le guide, il a dit qu'il veillait sur nous; voyez, le sang est encore frais, il y a peu de temps que Manduca a passé par ici.

Jugez si cela augmenta mon désir de faire la connaissance d'un gaillard pareil.

Le guide moins rassuré que moi, de temps en temps regardait son chapeau et le trou qui s'y trouvait le rendait rêveur.

Bientôt nous sortîmes de la forêt et nous arrivâmes à la venda do Caboclo.

De loin elle paraissait assez animée, et deux groupes semblaient se prendre à partie.

— C'est trop! non, non, muito bem, muito bem, répondait-on, Manduca ne fait que des actes de justice. Tant pis pour le Juif, tant pis pour lui.

Je m'approchai et je vis cloué sur un des poteaux où l'on attache chevaux et mules, une oreille sanglante encore!...

— Qu'est cela ! dis-je au Vendeiro qui gesticulait comme un vrai diable !

— C'est Manduca, qui vient de faire acte de justice , et qui a cloué ici l'oreille d'un juif, voleur de profession, dit-on, échappé de prison de Rio, qui vous avait vu et vous avait tendu un guet-apens dans la forêt.

Manduca fait la justice lui-même et la rend lui-même aussi.

Vous êtes de ses amis, car il m'a prié en passant de vous dire de ne pas manquer d'être ce soir chez le baron de Nacker.

Je fis préparer des sangrias, mélange de vins , liqueurs , eau-de-vie , etc... et j'en offris à tous les présents , c'est l'usage de ne jamais boire seul ou en petit comité, c'est le moyen le plus sûr de se faire rapidement des amis.

Nous quittâmes la venda , montâmes dans le break et João Molèque enveloppa

d'un magistral coup de fouet, ses quatre mules bien reposées et nous entraîna vers Paranagua.

En arrivant à l'hôtel je trouvai sur ma table une carte de visite : « Manduca » et une griffe de la panthère.

C'est donc le diable que cet homme, comment a-t-il pu faire tout ce qu'il a fait et arriver encore ici avant nous.

A ce soir, mystérieux inconnu, je te devinerai et te reconnaîtrai. A ce soir.

Je procédai à quelques arrangements avec mon hôtelier, pour qu'il gardât mes valeurs, certains papiers et mes vêtements, et je préparai mes armes, mes cartouches et mes vêtements de chasse... avec l'espoir d'obtenir d'être le compagnon de chasse de mon inconnu, cas où il m'inviterait.

Vous verrez que j'avais raison de prendre ces mesures et que mon futur ami

Manduca avait bien deviné mon désir de faire une campagne sérieuse.

Ici, mes chers lecteurs, se termine la première partie de mon voyage de Rio-de-Janeiro à Paranagua.

Je vous prie de me pardonner des longueurs obligatoires dans un récit de voyage, sorte de carnet de route, la deuxième partie est un roman de mœurs brésiliennes auquel je me suis trouvé mêlé, ayant vécu avec mes personnages la vie émouvante de la forêt, ayant traversé avec eux mille dangers, ayant aussi chanté leurs chansons.

Les personnages de mon récit, du moins quelques-uns, vivent encore, les autres, hélas ! se reposent dans l'éternité.

Je réserve aux premiers le souvenir des roses effeuillées, et j'effeuille pour les autres, les chers disparus, les roses du Souvenir.



DEUXIÈME PARTIE



ROMAN DE MOEURS BRÉSILIENNES

La soirée du baron était déjà bien avancée quand nous arrivâmes, Francisco et moi. Le baron de N... que j'allais aussitôt saluer, me prit le bras et m'entraîna dans les salles me présentant à ses amis, tous politiques influents ou fazendeiros riches et puissants.

Quelques-uns de ces propriétaires possèdent un territoire plus grand qu'un de nos départements même, c'est encore un des seuls pays où la terre donne à la fois la richesse et la puissance.

Ma vue soudain fut attirée par un groupe de jeunes filles qui entouraient un cavalier superbe conduisant par la main, à la mode du pays, une adorable jeune fille.

— Quelle est, dis-je au baron, cette jeune fille et quel est ce jeune homme qui paraît si joyeux et si fier.

— Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas encore présenté Bianca, l'étoile de la province et son cousin le célèbre...

— Bianca, ma chère enfant, je vous présente mon ami M. Emilio de Saint-Martial, parisien d'esprit mais brésilien de cœur, c'est notre hôte, à vous Manduca je recommande un joyeux et gai compagnon, et si vous aimez, caro Emilio, les chasses et les aventures, voilà votre homme. Mais je vous laisse faire plus ample connaissance et vous prie de m'excuser un instant. Vous, Bianca, venez avec moi.

Je restai interdit, suivant des yeux

Bianca qui s'en allait aux bras du baron. Devant mes yeux éblouis, dans un pétilllement d'or et d'étoiles, je voyais voltiger son image gracieuse, et je sentis mon cœur pris à tout jamais, mon cerveau prêt à éclater.

Manduca, étonné d'abord, puis souriant, me regardait, il me tendit la main et m'entraîna... — Venez prendre un peu d'air. Comment, vous aussi, le Parisien endurci, vous n'avez pu résister au magnétique regard de ma cousine... Vous aimez Bianca, me dit-il, mais prenez garde... c'est une fleur qui n'appartiendra qu'au plus vaillant. Prenez garde, l'amour et la mort sont souvent nos compagnons de route dans notre pays et Bianca est une reine d'amour à laquelle il faut un puissant royaume. Le baron m'a présenté.

Vous savez qui je suis maintenant.

Vous avez à la fois rencontré Manduca l'aventurier et Bianca, sa cousine, la fleur de la contrée. Le baron vous a confié à moi, vous êtes notre hôte, mais prenez garde — je suis un ami à toute épreuve, je suis aussi un ennemi terrible et puissant.

— Vos manières chevaleresques, cher Manduca, et le mystère qui semble entourer le moindre de vos actes m'ont fait vous admirer depuis ce matin sans vous connaître ; je suis heureux de voir que le fantôme insaisissable à pris corps — et que la voix de la Caverne du Diable est la voix d'un homme de cœur, et du plus parfait gentleman. Manduca, vous avez par l'admiration gagné déjà toute ma sympathie, permettez-moi de vous donner mon amitié sans condition et sans réserves.

Mais, je vous en prie, parlez-moi de Bianca un feu insensé semble me dé-

voré, un amour violent me consume et je sens que je vais devenir fou, mais fou d'amour et d'ivresse.

— Écoutez-moi; Bianca est ma cousine, sa mère est morte, son père est malade et vieux et moi orphelin célibataire, mon maître, je veille sur elle. Ma cousine a dix-huit ans. Élevée jusqu'à quinze ans par la plus adorable et la plus adorée des mères, Bianca est la perfection même, c'est l'idéale beauté, c'est Bianca. Mais, tenez, elle semble me chercher et si vous le permettez je vais vous la présenter, et nous lui parlerons de vous...

— Cruel ami, je vous en prie, ménagez moi.

— Bianca, notre ami est bien malade, et l'intrépide et courageux Parisien dont je te parlais tantôt est bien loin sans doute, car, tu le vois, il tremble devant toi, le pauvre Emilio. Il lui faut l'air de

notre fazenda ; je te laisse en sa compagnie et reviens à l'instant... Au fait, invite-le donc à venir passer quelques jours à la campagne.

— Oh ! Manduca, oh ! Mademoiselle, je n'oserai vraiment...

— Allons, allons, je vous laisse...

Bianca avec une grâce incomparable, me passa la main sous le bras et me dit :

— Venez que je vous présente à quelques amies, vous êtes danseur et les danses vont commencer... Voici justement les accords d'une valse.

— Charmante Bianca, il est trop tard maintenant pour faire des invitations et puisque je vous suis confié, veuillez me donner la joie de commencer le bal avec vous.

Ses yeux se levèrent vers moi, elle me sourit et sans me répondre je sentis son bras s'appuyer sur le mien, et son corps

se livrer à moi dans un doux mouvement.

Ivre de joie, je l'enveloppai et l'emportai dans le tourbillon d'une valse enivrante, légère comme la caresse d'un baiser.

Le contact de ce corps si délicat et si gracieux, le doux parfum qui s'échappait de ses cheveux et d'elle-même, tout cela me grisait peu à peu et m'absorbait à tel point que je me sentais transporté dans un paradis, mille fois plus radieux que tous les paradis rêvés. Tout à coup en passant près d'un groupe... Bianca m'arrêta net... et dit à un jeune homme qui s'était approché, l'œil dur et menaçant...

— Disculpa, meu Carlos, disculpa. Pardon, pardon.

— Cette danse m'appartenait et je ne sais...

— Monsieur, lui dis-je, c'est moi seul

le coupable, et vous prie d'excuser mademoiselle.

— Monsieur, me dit Carlos, je n'ai que faire de vos excuses et ne vous reconnais pas d'ailleurs qualité pour défendre mademoiselle.

— Pardon, je suis...

— Taisez-vous, dit Manduca en s'interposant tout à coup, Carlos en sera quitte pour attendre une autre valse, et vous, Bianca, pour avoir une autre fois plus de mémoire. En attendant, venez, mes amis, venez Carlos, nous allons boire ensemble à la reine des reines, à notre chère coupable, à Bianca. Venez, mes amis.

Bianca remercia son cousin, et la pression de son bras sur le mien me fit voir qu'elle me donnait aussi raison et me remerciait tout bas.

Au buffet, la présentation fut rapide.

— Carlos, je te présente, lui dit Man-

duca, mon ami Émilio, c'est notre hôte, ne l'oublie pas... Comment ! Oui, mon cher, notre ami va passer quelque temps avec nous à la fazenda.

Je vis briller dans les yeux de Carlos comme un éclair de jalousie. Il répondit, en faisant un effort : — Les amis des amis sont les amis.

— Eh ! bien, lui répondit encore Manduca, ne l'oublie pas.

Francisco, que j'avais perdu dans la foule et qui me cherchait partout, me rejoignit alors, je le présentai à Manduca, à Bianca, et il fut convenu qu'il viendrait aussi dès le surlendemain nous rejoindre à la fazenda...

— Partie carrée, dit en riant Manduca à Carlos qui semblait une bête fauve acculée par les chasseurs dans le coin où elle devra mourir.

Le baron de N... qui m'aperçut s'écria :

— Enfin, le voilà retrouvé... Où diable étiez-vous donc. Ces demoiselles vous cherchent pour vous demander une pièce de vers... — Oh ! oui, dit Bianca, et je me joins à elles pour vous prier de nous dire au moins un de vos sonnets, car on m'a déjà dit que vous étiez poète, Monsieur le Parisien !

Je me tournais vers elle. — Méchante, lui dis-je, vous me prenez au dépourvu et que vous dire...

Le baron me poussa malgré moi, en riant, au milieu du groupe de demoiselles et leur dit : — Je vous le livre... allons, mon ami, si vous tenez à vos yeux, si vous voulez échapper à toutes ces griffes roses, il faut vous exécuter...

Je m'approchai de l'endroit où venait de s'asseoir Bianca, et j'annonçai : *Piqure de Roses*, poésie qui me parut de circonstance.

PIQUIRE DE ROSES

Un jour errait dans un jardin,
L'Amour cherchant une fleurette,
A voir son petit air mutin
On devinait une amourette.

De fleur en fleur comme l'abeille,
Il allait, allait et venait,
Mordant de sa lèvre vermeille
Chaque pétale qu'il baisait.

Soudain sa main capricieuse
S'arrête à la reine des fleurs,
Dont la corolle radieuse
Brillait au milieu de ses sœurs.

Il approche, sa main est sûre,
Et saisit la fleur qu'il aimait,
Sa bouche reçut la piqure
De cette reine qu'il baisait.

A ces cris déchirants, déesses
Accourent vite à son secours
Et cherchent par mille caresses
A sauver le dieu des amours.

La blessure n'est pas mortelle,
Un baiser, voilà le secret!...
Le malin sourit à sa belle,
A la déesse qu'il baisait...

Je mis dans cette dernière strophe toute ma passion et me tournant vers Bianca je la remerciai en lui dédiant ma poésie... Je lus dans ses yeux un merci plein de promesse, et il me sembla qu'elle me dit :
— J'aime vos vers, je vous aime.

Le bal aussitôt terminé, j'accompagnai mes nouveaux hôtes. Je pris place dans la berlinda avec Dona Bianca; Manduca nous suivait à cheval. Le voyage se fit rapidement.

On nous attendait à la fazenda, et des cris et des *palmas* (battements frénétiques de mains) saluèrent notre arrivée. Les noirs sont de grands enfants qui rient et s'amuse d'un rien, pour eux tout est occasion de fête, aussi bien une arrivée qu'un départ.

A l'arrivée, le plus âgé des esclaves, après vous voir demandé la bénédiction — A *bencão nono surhõ* — se jette à vos pieds, met sa tête dans la poussière et souvent même sous votre botte, c'est l'usage, c'est l'image de la soumission absolue ! Au départ, même scène, moins la botte.

Au perron nous attendait le commendador, père de Dona Bianca.

Il me reçut comme seuls les Brésiliens savent recevoir, et prononça avec la plus franche et cordiale aménité les paroles sacramentelles de l'hospitalité : *A casa est a as suas ordens.*

La maison est à vous, ou traduction plus libre : Vous êtes chez vous.

Que d'hôtes, voyageurs parasites, ont pris souvent à la lettre ces paroles et sont restés des mois entiers dans les fazendas vivant largement aux frais du fazendeiro, aux dépens de sa famille.

Autrefois surtout, comme les *vendas* étaient rares dans les provinces, on s'arrêtait volontiers dans les *fazendas*.

La fazenda à de rares exceptions était placée au centre de la production, engenho pour le sucre et l'eau-de-vie de canne, terreiro pour le café, maïs, etc...

Dans les provinces de Rio-de-Janeiro, partie de Minas et du centre, la fazenda est surtout une « chacara » propriété de luxe et de confort; dans les provinces que traversent encore des hordes de sauvages et d'indisciplinés, la fazenda est souvent une sorte de forteresse, entourée de palissades et de tranchées. Voici la description de la fazenda da Cruz.

Sur un vaste plateau couvert de gazon frais et serré, se dressait le bâtiment principal entouré de fortes murailles hautes et crénelées.

En face, s'ouvrant sur la plaine le

« portão », portail aux piliers solides, aux portes massives, à droite le portier et sa loge, assez grande, qui est aussi l'entrepôt de la fazenda, légumes, viandes, etc., tout est porté là par les marchands; à droite en aile de bâtiment les chambres de noirs ou censailha et l'engenho, les terreiros pour sécher le café, les fours à manioc, les fours à pain et les alambics pour l'alcool, les chaudrons pour les sucres et les cuves pour les confitures. C'est la partie active de la fazenda, en face et formant une autre aile, la chapelle et des appartements pour amis ou voyageurs; au fond le corps de bâtiment principal; la maison du chef dominant de quelques mètres les constructions diverses.

Un vaste perron aux marches de granit conduit au vestibule sur lequel s'ouvre d'un côté la salle à manger, immense et solennelle avec sa table longue et toujours

servie... le salon fait suite, éclairé de hautes et larges fenêtres ; à gauche, la cuisine et des chambres pour le personnel spécial, les *criadas* et les *criados*.

Au rez-de-chaussée les dépenses, dispensas, dépôts des denrées, les salles de « engommar » repasserie, buanderie, etc...

Au premier étage les chambres des maîtres ouvrant toutes sur un long corridor.

De sorte que chacun, le soir, est chez soi, absolument libre et indépendant.

Le mobilier est généralement fort simple et fait de bois du pays « peroba revessa » ou autre (jacaranda, palissandre ou bois de satin, paù setim).

Dans la salle à manger, au coin de la fenêtre, un bureau et un fauteuil.

Quelques chromos sur les murs blancs, une horloge, souvent quelques trophées d'armes et de fleurs, et la fontaine obli-

gatoire dans toutes salles à manger brésiliennes.

Mais le meuble principal est la table, à vingt-quatre couverts au moins, garnie de ses chaises, et souvent servie du matin au soir comme dans les hôtels et couverte de compotiers en faïence blanche remplis de fruits et de gâteaux, c'est très curieux et pas du tout banal.

Les meubles du salon eux aussi sont solides et datent au moins de D. Juan VI, un piano, deux pianos, souvent une harpe, ou un harmonium, quelques fleurs et plantes et voilà.

Rien de plus simple.

Des photographies, des tableaux anciens aux murs, et c'est tout.

Tout cela, vous le voyez, est du pur et du simple confortable, sans exagération et sans prétention.

Mais on éprouve une sorte de bien-être, dans ce milieu sage et tranquille, on respire en toute chose la plus grande simplicité. Malgré tout, on sent la présence de la femme, les doigts de la fée du logis ont chiffonné ces rubans, et fait les plis de ces grands rideaux sombres, qui ont maintenant l'air presque gai. Ce morceau de musique, laissé comme par oubli, sur ce piano, semble dire que ce meuble n'est pas mort, qu'il sommeille et que des sons harmonieux vont sortir de sa poitrine de bois, on sent qu'un souffle de jeunesse de temps en temps pénètre et vient s'épanouir dans ce milieu sévère.

Les domestiques mâles « copeiros » et « criados » ont des emplois divers, les « criadas » sont plus nombreuses, car la Brésilienne a toujours une escorte de domestiques, depuis sa vieille nourrice dont elle ne se sépare jamais, jusqu'à la « mole-

quinha » qui couche le soir sur le tapis de chambre comme une petite chienne de garde, nichée dans une couverture rouge.

Le commendador me désigna ma chambre et me confia à Manduca.

J'étais tellement étourdi de tout ce qui m'arrivait depuis la veille que j'avais hâte de me reprendre un peu, de laisser, ne fut-ce qu'une heure, mes idées se tasser.

Je trouvais dans ma chambre mes bagages, c'est-à-dire mes valises et mes armes, et je remerciais mon ami avec effusion.

— Je suis, me dit Manduca, votre voisin et la chambre de Francisco sera contiguë, de sorte que nous serons tous en famille.

Mettez-vous à votre aise, cher ami, et, comme vous l'a dit le commandador, vous êtes chez vous. Ah ! que je vous présente mes domestiques qui, désormais, seront les vôtres. João et Manoel ! Venez ici.

Aussitôt, un fort gaillard, bien planté sur des jambes nerveuses, se présenta; noir comme l'ébène, les dents blanches, le sourire aux lèvres, il paraissait exprimer à la fois la force et la douceur, c'était João.

Manoel, au contraire, maigre, élancé, presque élégant, était mulâtre, il paraissait fort intelligent aussi mais d'un autre genre, et ses yeux devenaient tour à tour veloutés de bonté ou terribles de dureté.

— La force et l'intelligence, me dit Manduca, Joao et Manoel te seront tout dévoués, tu es le maître. Vous entendez, vous autres, vous avez deux maîtres au lieu d'un à partir de ce jour.

Joao, prépare le bain pour mon ami, comme au lendemain d'une chasse, tu sais. A bientôt, caro Émilio.

Je restai seul.

Ma chambre était commode et simple, un bon lit, deux ou trois chaises, une table, un lavabo assez sérieux, une armoire, une glace.

Sur le mur quelques tableaux de chasses, sur le plancher quelques peaux, dont une de panthère royale était superbe.

João revint bientôt et me doucha d'importance... puis je m'étendis brisé, cassé, vaincu et m'endormis...

Combien de temps restai-je ainsi ?

Combien de temps ai-je dormi ? je n'en sais rien... mais je fus réveillé ou plutôt retiré de mon rêve par Manduca, qui me dit que Francisco venait d'arriver, et qu'il fallait m'habiller et me presser pour le dîner...

Il ajouta : — Dona Bianca est comme une âme en peine, elle demande ce que vous êtes devenu. J'ai répondu, que vous étiez reparti... ne pouvant vous faire

à notre vie si loin des jeux et des fêtes.

Je m'habillai à la hâte et descendis retrouver mes hôtes.

Au seuil du salon je fus reçu par Dona Bianca dont la main tremblait en prenant la mienne et je m'approchai de son père.

— Soyez, me dit-il, le bienvenu, je vous ai, dès votre arrivée, ouvert la maison avec la plus grande cordialité, j'ajouterai maintenant que mon meilleur désir est que vous y restiez longtemps, toujours. Il salua de même Francisco.

Dona Bianca, ma fille, je te recommande ces amis, et je vous prie toi et Manduca de leur rendre notre demeure agréable autant que possible.

Passons, Messieurs, dans la salle à manger..

Le dîner fut charmant et le commandador me plut beaucoup par la rondeur de ses idées et la profondeur de ses raison-

nements. C'était un savant doublé d'un homme du monde, correct et brillant, malgré son existence à quelques centaines de lieues de la capitale. Aussitôt après avoir bu d'excellent café et fumé quelques cigarilhas, Manduca nous entraîna vers son musée d'artillerie... la Sainte-Barbe, disait-il.

C'était une salle carrée toute remplie d'armes et de dépouilles, trophées de guerre et de chasse.

Je ne me souviens pas d'avoir vu un plus complet assortiment d'objets indiens, de peaux de tigre, de serpents et d'animaux, de crânes et de squelettes.

Dans une armoire vitrée les armes, deux carabines, deux fusils, et trois rifles, des revolvers et des pistolets de tir.

Dans les tiroirs de cette armoire, les cartouches, moules à balles et tous les outils d'un véritable armurier.

Je remarquai surtout les armes, brillantes ou bruniées, suivant l'usage qu'on en faisait : armes de jour ou de nuit, de chasse ou d'affût.

— Ma vie, me dit Manduca, a bien souvent dépendu de cette carabine, ma fidèle compagne : celle-là, ajouta-t-il en riant, ne m'a jamais fait d'infidélité.

Je n'ai jamais prêté mes armes, dont je suis jaloux et fier ; pour vous, cher Emilio, je ferai exception, et je vous prêterai pendant votre séjour ici ce fusil à trois coups dont je vous recommande le mécanisme, et cette légère carabine rayée.

J'ai déjà examiné votre Lefauchaux et votre carabine à répétition, c'est bon à conserver dans leurs gâines de cuir, et à remporter triomphalement au marchand, il nous faut à nous des armes sûres, loyales et incapables de manquer, le salut

et la vie dépendent souvent d'une balle.

A vous, Francisco, je réserve une carabine légère et d'une précision aussi parfaite.

Demain, je vous ferai voir plus en détail l'arsenal, car j'entends Dona Bianca qui nous appelle. Il serait de mauvais goût de la faire attendre.

D'ailleurs, nos chambres sont voisines et ce soir nous ferons notre plan de campagne.

Bianca, la tête couverte d'une mantille, nous attendait au bas du perron dans le jardin.

— Manduca, dit-elle, je vous en veux d'accaparer ainsi nos hôtes, vous voulez faire de nos amis des guerriers et des chasseurs terribles sans doute, mais sachez qu'il y a d'autres armes que les vôtres...

— Et combien plus dangereuses, repartit Manduca.

— Mais aussi combien plus douces dit à son tour Bianca.

— Vos armes tuent quand même, divine enchanteresse, femme ou démon, dit un nouvel arrivant d'une voix railleuse. C'était Carlos.

— Elles ont souvent raison, dit à son tour Manduca ! Soyez le bienvenu, Carlos, quel bon vent vous amène ?

— D'abord, je viens présenter mes hommages à votre cousine, cher ami, et vous annoncer que j'ai décidé de passer quelques jours dans ma fazenda, et serai très heureux de vous y recevoir ainsi que vos amis.

— Trop aimable, mon cher Carlos, vraiment trop aimable... et nous acceptons. Vous verrez, dit-il, en se tournant vers moi, une des plus anciennes fazendas de la province, et des plus curieuses, mais ajouta-t-il plus bas, beaucoup y sont entrés, peu en sont sortis.

— Carlos, dit Bianca, vous arrivez à temps pour voir mon père qui désire vous parler. Allez Messieurs, moi je vais montrer le jardin à notre hôte s'il le veut bien...

C'était clair et formel. Ces Messieurs nous laissèrent, elle alerte et souriante et moi tout confus...

— Pardon, me dit Bianca, mes procédés ne vous plaisent sans doute pas, mais je voulais vous parler, vous mettre en garde contre les dangers qui vont sans doute vous entourer. Mais je veillerai, et Manduca aussi.

Ce chemin mène à la chapelle, on y est bien pour prier, on y sera bien pour parler sous la garde de la Vierge, notre mère. Venez.

L'air pur de la nuit mêlé aux effluves des plantes et des fleurs, me montait au cerveau et me grisait doucement. La voix si douce de cette adorable enfant, sa

façon si loyale et sa confiance, tout m'inspirait un violent amour... et je sentais mon cœur à la dérive, entraîné dans un courant nouveau, pour moi, d'ivresse.

Arrivés près d'un banc, soudain elle me prit la main, m'arrêta, et regardant bien en face, les yeux dans les yeux, elle me dit :

— M'aimez-vous ?

J'étais interloqué.

— Comment, si je vous aime ? mais je vous adore, dès le premier jour que je vous ai vue j'ai senti en moi...

— Suffit, dit-elle ?... J'ai seulement demandé : m'aimez-vous ?...

— Oh ! je vous aime, oui, je vous aime, dis-je en portant à mes lèvres passionnées sa main brûlante, je vous aime jusqu'à la mort !

— Eh bien ! écoutez-moi : Vous avez des amis, Manduca et moi, mais n'oubliez pas que vous avez un ennemi terrible,

Carlos ! Prenez garde. Manduca est un véritable sertanejo, le roi des bois,



le hardi et courageux aventurier. Carlos, au contraire, est un intrigant et un fourbe, c'est le fazendeiro détesté de

tous, par sa brutalité, par sa lâcheté.

Il m'aime autant que je le déteste et méprise, il veut m'épouser et mon père a été assez faible pour s'engager presque... il faut de la patience, il faut surtout de la prudence.

J'accueille votre aveu avec joie, mon cœur d'ailleurs vous devinait, je dirai plus vous attendait. Vous n'êtes pas un étranger pour moi, c'est ce qui doit excuser mon langage, il y a longtemps que je vous vois dans mes rêves.

— Il y a longtemps que je vous aime, moi...

— Suivez tous les conseils de Manduca, et promettez-moi de ne commettre aucune imprudence. Vous avez en mon cousin un ami, dévoué et sincère, vous avez maintenant une amie sur laquelle vous pouvez compter aussi jusqu'à la mort.

J'entends ces Messieurs, venez...

Je suivais comme dans un rêve, cette enfant qui avait pris mon cœur, et la main dans la main, sans un mot, (que dire après ce que nous avions dit !), nous arrivâmes à la maison où, nous attendait la traditionnelle « *chavenna de cha* » tasse de thé.

Manoël et João faisaient le service.

Carlos resta quelques moments puis se retira en affectant une grande amitié pour moi, et en nous rappelant qu'il était notre voisin et nous attendait sous peu.

Bianca le conduisit jusqu'à la porte suivant l'habitude brésilienne, il profita de cela pour lui glisser quelques mots tout bas !...

— Quem sabe !... (qui sait), répondit Bianca, en revenant à nous, pour nous souhaiter la bonne nuit.

Le commendador s'excusant, nous pré-

sentâmes nos hommages et nos remerciements, et nous gagnâmes aussi nos appartements.

— Eh! bien, dis-je à Francisco et à Manduca, quelle journée!

Mon Dieu quelle journée!...

— Oui mon cher, demain il fera jour, et nous causerons.

Vous trouverez dans vos chambres, des « moringas » avec de l'eau glacée, des livres, et vos armes et bagages. Au moindre signal, Manoël et João accourront! — Soyez heureux et « boa noite », (até amanhã!...

Francisco me quitta bientôt et je restai seul, accoudé à la fenêtre, respirant l'air embaumé de cette première nuit de joies nouvelles et d'amour!...

Ah! chère Bianca, pourquoi t'ai-je connue, enfant du ciel égaré sur la terre, étoile à peine apparue au voyageur incon-

solé et déjà sa consolatrice, sa vie peut-être, ou sa mort.

Cet aveu, qu'il ne m'appartient plus de garder, car je devinais ton cœur, et je lisais dans ton âme ;

Cet aveu me brûle et m'embrase ! et je sens mon cœur tout à toi !

Oh ! Bianca, Bianca, je t'aime et je prends à témoins de mon amour le ciel entier lui même ! ces étoiles qui seront tes demoiselles d'honneur pour la cérémonie nuptiale, ces fleurs qui seront ton cortège à l'autel — et formeront ton premier lit d'amour.

.
.

Quelle plus adorable chose que le réveil dans la « fazenda. » Dès qu'on ouvre la fenêtre, la bouffée d'air frais qui pénètre dans la chambre, apporte la vie dans les poumons ; on sent des forces nouvelles

renaître, la joie de vivre vous réjouir.

Le Bem ti vi (je t'ai bien vu) est l'oiseau matinal par excellence, il chante en se cachant derrière les branches... « je t'ai bien vu, je t'ai bien vu »... C'est l'oiseau indiscret, jeunes filles, jeunes amoureux. Prenez garde, cachez-vous bien, il va crier Bem ti vi... je t'ai vu ! Prenez garde ! Francisco entra frais et dispos.

Je fis ma toilette en un instant ne voulant rien perdre de cette belle matinée, Manoël apporta le café et les « roscas », sorte de croissants durs et des cigarros.

Bientôt Manduca vint nous souhaiter le bonjour ; son costume était bizarre, partie peau, partie toile, « un puncho », sorte de manteau à grosse agraffe d'argent le couvrait et lui donnait un air martial que rehaussait encore le sombreiro, large chapeau de paille placé sur l'oreille.

— Mes amis, bonjour ! Je viens de

faire déjà ma tournée et je vous annonce une bonne nouvelle, j'ai reconnu les traces d'une panthère.

C'est une femelle qui a dû passer vers les deux heures du matin se dirigeant vers la forêt

Elle est inquiète et semble chasser ou chercher quelque chose... C'est sans doute Carlos qui aura fait quelque vilain coup. Il a dû faire prendre les petits pour les expédier en Europe... un jour cela lui coûtera cher.

— Comment, lui dis-je, reconnaissez-vous dans une simple trace laissée à terre tout ce que vous me dites.

— Oh ! rien de plus simple, je vous expliquerai cela sur place.

Je vous dirai même l'âge de la panthère, son poids, sa force, son sexe, oh ! c'est bien simple. Mais ce qui est plus terrible c'est que j'ai rencontré les traces

d'un fauve cent fois plus sanguinaire, les traces de Juca, le fameux Juca da Praia.

C'est un bandit que Carlos emploie quand il rumine quelque vilain coup... Il me connaît et je ne le crains pas, d'autant que nous avons un vieux compte à régler, mais il faudra que je m'assure de lui au plus tôt... Carlos doit avoir quelque infernal dessein ! quelque projet abominable...

Voici ce qu'est Juca. Garçon intelligent et très fort, tireur adroit, il est avant tout « aventureiro », chasseur devant Dieu et le diable.

Un soir, il est arrivé avec des amis, en costume de chasse dans une salle de bal chez un fazendeiro du voisinage. A coup de revolver il a éteint les bougies du piano, au grand effroi des dames qu'il rassurait de son mieux.

Puis il a demandé à boire pour lui et ses

amis et après quelques heures de danse, il est parti en disant qu'il allait chasser la panthère, et qu'il n'oublierait son hôte. C'est un original et un fou. Le lendemain il envoyait une magnifique peau de panthère, avec sa carte de visite percée d'une flèche.

Il sera votre ami peut-être, mais en tous cas attendons-nous à quelque fantaisie de sa part.

Il demeure seul près de la rivière dans une maisonnette ou mieux une sorte de hutte cachée dans les racines des palétuviers, là il est à l'abri de la police qui le recherche pour plus d'un méfait.

Mais j'ai envoyé *João* aux nouvelles et nous serons bientôt éclairés...

Faisons, si vous le voulez, un tour dans ma garde-robe; vous choisirez un costume comme le mien, nous sommes de la même taille et tout ira bien. Il faut vous sou-

mettre à nos usages... si vous voulez comme moi devenir un sertanejo, un roi des bois.

Bianca vint nous rejoindre et il fut convenu qu'elle serait des nôtres, à la promenade de découverte de l'après-midi...

Allons voir les chevaux... cela doit vous intéresser, les Parisiens sont toujours gens de sport.

On vit beaucoup à cheval dans ces fazendas lointaines, où les moindres distances sont énormes, c'est-à-dire que les voisins sont éloignés les uns des autres par 15 ou 20 lieues de brousses.

Bianca elle-même était une amazone de première force, et le cheval n'avait aucun secret pour elle.

Elle suivait son cousin dans des excursions folles, des galops incroyables, elle avait toute confiance dans ce grand enfant, si fidèle et si dévoué, elle s'aventurait souvent avec lui dans ces courses désor-

données au milieu des ronces et des



épines, sans souci du danger et sans
crainte de la mort.

Son fidèle *Gaivota*, pur sang arabe à la crinière d'argent, à la croupe ondulée, aux jarrets d'acier, à la queue superbe traînant à terre, était son autre ami aussi dévoué, aussi fidèle.

Gaivota — veut dire mouëtte, cet oiseau de mer des tempêtes, dont la vitesse égale celle du vent lui-même. *Gaivota* était le coursier le plus vif de la région, il était fier et jaloux de son fardeau qu'il emportait dans un nuage de poussière et de feuilles.

Il était jaloux avant tout.

Un jour, on avait voulu faire essayer un cheval à Bianca, mais cela était loin de plaire à *Gaivota*, qui assista du coral, à cette scène d'usurpation. De fortes palissades entouraient le « coral » où il se trouvait et deux fois il était venu briser ses efforts contre cet obstacle... de plus de 2 mètres.

Soudain, affolé, furieux il revint et bondit par dessus la palissade comme un cheval fantastique et vint en hennissant, crinière au vent, la queue dressée et fouettant l'air, l'œil enflammé, pointant les oreilles.

En deux bonds, il fut près du cheval, le saisit à la gorge, le mordit cruellement et l'entraîna dans une course folle jusqu'à dans la campagne où il l'assomma de coups...

Il revint ensuite tout frémissant se placer devant sa maîtresse ses yeux semblaient implorer un pardon, son cœur battait à rompre et sa croupe s'arrondissait superbe...

Que de cœur dans le cheval et que de dévouement dans une si noble bête !...

Quel compagnon plus courageux et plus attaché à son maître !

Les Arabes, plus que tous les autres,

chasseurs, guerriers ou aventuriers, aiment le cheval, qu'ils placent dans leur cœur avant leur fusil, même et bien avant leur femme !...

Depuis cette époque on évita de froisser l'amour-propre de *Gaivota*, qui resta le favori absolu de Bianca.

Les chevaux de selle de Manduca étaient fort bien soignés et je vis que le maître avait raison d'en parler avec orgueil.

Nous continuâmes la visite de la propriété, ou mieux, nous fîmes le tour du propriétaire comme on dit en Normandie, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Le repas fut très gai, car je me sentais en verve, et d'ailleurs il eut été difficile de pas être gai au milieu de la gaieté même.

Nous fîmes ensuite suivant l'usage la sieste, c'est le repos sacré, et il y aurait mauvaise grâce à ne pas faire comme

les autres, d'autant que cela fait passer à l'aise le moment dur de la journée.

Plus tard, on sella les chevaux et nous partîmes en promenade d'exploration.

Je vis en passant dans les campos d'énormes champignons qui ont deux, trois mètres, et plus, de circonférence, et sont plus hauts qu'un homme à cheval, on dirait une bande de géants accroupis dans la plaine.

— Il faut éviter, me dit Manduca, de trop approcher de ces champignons qui sont dangereux et souvent éclatent au soleil surchauffés par ses rayons.

On voit alors comme un nuage de poussière fine et brune qui vous enveloppe, pénètre dans les pores de la peau, dans les oreilles, le nez, les yeux, les cheveux et vous rendent fous.

Plus loin je vis d'énormes maisons de fourmis « Casas de formigas » aux étages

superposés comme des palais, aux pointes aiguës comme des toits d'églises, des flèches de cathédrales.

Ces fourmis ne sont pas toujours dangereuses, mais les sous-sols de leurs maisons deviennent autant de précipices, où les chevaux butent et se brisent les jambes.

Nous prîmes ensuite une « *piccada* » petite route taillée en pleine brousse et nous marchâmes au milieu d'herbes hautes et de feuilles sèches qui se brisent sous les sabots des chevaux avec un bruit sec très particulier.

Bientôt, me dit Manduca, nous arriverons à la lisière de la forêt où j'ai donné rendez-vous à João. Nous aurons, je l'espère, des nouvelles de Juca.

Je me rapprochai de Bianca, l'élégante amazone, et je lui parlais à voix basse, c'est si doux et si bon de se dire ces riens,

moins que des riens, qu'en amour on appelle des serments, et des aveux!...

Nous arrivâmes à la lisière du bois, et entrâmes dans une petite clairière...

J'allumais un cigare et le portais à ma bouche, quand on entendit un coup sec... et mon cigare vola en éclats...

— Bravo, l'ami, m'écriai-je, stupéfait!

— Vem ca, Juca cria Manduca d'une voix terrible...

— Seu criado, dit le bandit en s'avancant souriant!...

Bianca avait tremblé pour moi, et malgré nous, nos yeux se rencontrèrent...

João, de son côté, arriva traînant une panthère...

Manduca saisit le bras de Juca et l'entraîna à quelques pas... et j'assistais à une étrange pantomime, car je ne pouvais entendre la conversation.

Les gestes violents et les protestations

de Juca me prouvaient seulement que la défense était chaude, mais que la victoire resterait à Manduca. Calme, ou du moins le paraissant, ce dernier fixait de ses yeux de dompteur le visage sournois de Juca, qui semblait vouloir se dérober mais en vain. Enfin, il lui tendit la main que Juca saisit avec empressement, et revint dans la clairière où nous étions.

— Émilio, me dit-il, je vais te présenter le fameux Juca qu'on a surnommé dans la contrée : Juca-Tigre, il m'a juré de ne jamais attenter à ta vie.

— Viens ici, Bianca, et toi, Juca, répète ton serment devant ma cousine.

Il n'y avait pas à fuir, et Juca dût faire son serment à la mode des Gauchos, c'est-à-dire tracer dans l'air une croix avec le couteau en regardant le ciel, puis cracher par terre et frapper du pied droit.

Je sus plus tard que je devais, dès ce

jour, la vie à mes amis, car Juca, le plus triste des héros des bois, devait s'engager dans la soirée même définitivement avec Carlos.

Le serment prêté, je n'avais plus rien à craindre, du moins, de ce côté, on me ferait peut-être des misères, mais jamais ma vie ne serait en péril, au contraire; je me trouvais avoir, en Juca-Tigre, un défenseur tout naturel.

— Juca, je t'en veux un peu, lui dit Manduca, je venais avec mes amis en reconnaissance de cette panthère et je vois que tu as été plus matinal et plus avisé que moi.

— Pas du tout, répondit Juca, cette panthère est bien à vous, c'est João qui me l'a indiquée et nous avons fait la chasse ensemble.

— Comment diable vous connaissez-vous ?

— Oh ! de vieille date, mais je ne veux pas fatiguer madame et ces messieurs d'une longue histoire.

— Mais pas du tout, Juca ; contez-nous cela, pendant que João va nous préparer un churrasco de panthère, un rôti de panthère en plein air ! qu'en dites-vous, caro Êmilio ?

— Avec d'autant plus de plaisir, dis-je, que j'ai une faim insensée, et que depuis que votre ami m'a empêché de fumer, je ne sais si je dois...

— Nous sommes amis, désormais me dit Juca en me tendant la main, et voici mes cigarros de palha qui valent mieux que votre tabac de France.

— Mais je n'aime pas les curieux, dit-il en armant son revolver et en tirant dans un arbre... on entendit un bruit de branches, et nous vîmes tomber un énorme chat sauvage, gato do matto.

Cela avait été fait avec une telle grâce et élégance, que Dona Bianca et moi nous applaudîmes et félicitâmes l'adroit



tireur, qui remettait tranquillement son revolver à la ceinture.

— Voilà, pensai-je, un gaillard qu'il vaut mieux avoir comme ami ! quelle adresse ! voyez, Bianca, la balle a frappé entre les deux yeux et à cette distance il faut y voir

clair. Nous écoutons votre histoire, Juca.

— Je vais abréger un peu, car nous aurons de l'orage tantôt; les vents changent et ces oiseaux qui s'envolent ne m'indiquent rien qui vaille.

Voici. — C'était avant la révolution de Rio-Grande; en aventurier je courrais déjà la plaine avec quelques camarades, amis comme moi de la poudre et de la bataille, nous étions jeunes et pleins de courage.

João faisait partie de notre troupe, il avait, avec quelques compagnons, la garde des mules et des vivres.

Un soir, je m'étais éloigné du camp, ou mieux de notre retranchement, pour dormir à mon aise, l'odeur de grillade et des feux allumés me gênaient, j'avais besoin d'air.

A quelque distance du camp, je m'enfonçai dans le bois et trouvai une place

à mon goût où je ne tardai pas à m'endormir roulé dans mon « poncho » et la main sur ma carabine.

João m'avait suivi en curieux d'abord, croyant que j'avais quelque rendez-vous mystérieux ou quelque chasse en vue, et bien lui en prit.

J'entendis, croyant rêver, un coup sec et je sentis un poids lourd m'écraser.

Impossible de remuer, car mon « poncho » se trouvait pris et je ne pouvais me dégager.

Je sentis bientôt que quelqu'un me débarrassait de mon encombrant visiteur, et je fus aussitôt sur pied, l'arme à la main, prêt à tirer.

Je reconnus João qui, tranquillement, allumait une cigarette à côté d'une bête énorme étendue à ses pieds, je m'approchai et vis une superbe panthère noire...

La panthère était venue à moi et comme

j'étais enroulé dans mon poncho, elle était occupée à déchirer cette enveloppe pour me découvrir; c'est à cette circonstance et surtout à l'arrivée de João que je dus mon salut, cela ne s'oublie pas! Viens ici, mon ami João, viens! et devant Manduca, ce chef aventurier, qui ne savait reculer devant aucun danger, l'homme de la forêt saisit João à plein corps et lui donna l'*Abraco*.

— Madame et messieurs, dit-il tout aussitôt, nous remettrons, si vous le voulez, le Churrasco à un autre jour, vous avez juste le temps, en pressant vos chevaux, d'arriver avant un orage formidable qui nous menace; il n'y aurait aucun intérêt pour nous à nous faire inonder et peut-être écraser par des arbres, ou noyer par la tempête, il me faut à moi une mort plus chevaleresque.

Suivez mon conseil, laissez tout ici et

partez, il est fâcheux que je ne puisse dépouiller cette bête, car, demain, nous ne la retrouverons peut-être pas.

Ah ! tenez, une idée, vous, João, aidez-moi, messieurs, nous allons la placer en faction sur cette butte, cela effrayera les passants s'il y en a et les carnassiers ne s'y frotteront pas.

Demain nous reviendrons lui rendre visite et peut-être aurons-nous des surprises, car c'est une femelle.

Tout fut fait comme il l'avait dit et nous partîmes, lui, de son côté, et nous, du nôtre, pressant la marche, car il fallait à tout prix arriver avant l'orage.

Rien de plus curieux qu'un galop dans ces plaines, où les herbes souvent sont plus hautes que les cavaliers ! où on a souvent le visage cinglé par une branche et ce coup de fouet vous raye la figure et vous stimule.

De tous côtés, en approchant de la Fazenda, nous vîmes les bœufs et vaches, les chèvres, les mules et les chevaux se rapprocher, se tasser, et bientôt nous avions l'air d'être les bergers des vastes troupeaux qui nous entouraient.

Déjà, de larges gouttes, annonçant la tempête, nous frappaient au visage; des nuages cuivrés roulaient dans le ciel et l'on entendait le fracas lointain de la foudre...

Une chaleur suffocante nous prenait à la gorge comme dans un incendie la respiration devenait difficile, impossible par instant... Enfin, nous aperçûmes les palissades : un dernier effort, et nous arrivâmes juste au moment où tout éclatait sur notre tête avec un bruit d'enfer.

Les portes des écuries et des étables étaient tenues ouvertes par les « criados » et les animaux s'engouffraient dans les

étales comme des fous, beuglant, bêlant, mugissant ou hennissant, dans une confusion, dans un affolement général.

On sentait qu'une force indomptable les poussait, les forçait à chercher un abri, et que le dieu de la Tempête, du Désordre et de la Ruine allait être seul maître désorganisateur de toutes ces créations, de toutes ces forêts, de toute cette contrée, pendant une heure ou deux ou plus même.

Jamais plus courte et plus terrible royauté.

Le vent sifflait sur nos têtes comme des balles sur un champ de bataille et le bruit des arbres brisés qui s'effondraient sur le sol nous faisait trembler.

Dona Bianca était rentrée chez elle, et, les négresses à genoux autour d'elle, imploraient son pardon et sa grâce.

C'est leur habitude, dans ces moments,

de demander pardon de leurs péchés à leurs maîtres. Les esclaves craignent la mort et s'imaginent que cet acte de soumission et confession publique les sauvera de l'enfer.

Beaucoup d'objets volés sont retrouvés après ces cérémonies, à la suite de la déclaration des coupables eux-mêmes ou de leurs complices.

Avec Manduca et Francisco nous assistâmes, jusqu'à la fin, à l'inférieur spectacle de la tempête.

Les arbres et les plantes semblaient, dans un chaos monstrueux et fou, danser la valse des insensés!...

Et dans un tourbillon de feuilles et de branches, des oiseaux presque morts déjà de froid, de pluie et de peur étaient entraînés, roulés et écrasés contre les arbres ou les murailles!

On ne peut se faire une idée de ces tempêtes américaines (tornadas), de ces phé-

nomènes atmosphériques qui vous glacent d'horreur et vous étreignent la poitrine comme dans un corset de fer.

L'air vous manque, vous étouffe, il semble que, malgré soi, on est emporté dans la fournaise, dans l'ouragan, dans la mort...

Les ruisseaux en un instant deviennent des rivières, les rivières des torrents impétueux qui emportent tout, hommes et animaux broyés et tués, arbres déracinés, maisons écroulées dans cet immense tombeau, l'Océan...

... Combien de temps restâmes-nous les contemplateurs de cet épouvantable ouragan, je ne sais... Une heure qui nous parut un siècle !

Nous passâmes la soirée à compter les victimes !

On aurait dit un vaste champ de bataille abandonné, après un combat acharné !... Sur ces cadavres et ces ruines, des arbres

entiers ébranchés et tordus formaient d'immenses croix!...

Je retrouvais à souper Bianca nerveuse et surexcitée... son père très calme, habitué à ces tempêtes, souriait, heureux d'en être quitte à bon marché, quelques arbres de la forêt, quelques moutons de la plaine.

La soirée se termina de bonne heure.

Nous laisserons un instant nos amis de la fazenda et nous suivrons Juca-Tigre.

En nous quittant dans la clairière, Juca avait obliqué à gauche et avait lancé à toutes brides son coursier dans la direction de l'Est.

Quelques minutes après, il s'arrêtait devant une sorte de cabane (choupana), entourée d'une forte palissade.

Une Indienne, enfant encore, à la figure bronzée et douce, vint au-devant de lui et attendit ses ordres.

— (Peppa, leva o cavalo na estrebaria.)
Peppa, conduit le cheval à l'écurie.

Deux flammes jaillirent de ses yeux qui redevinrent doux aussitôt, puis elle obéit. On sentait chez cette enfant l'Indienne non apprivoisée encore, et non domptée. Fille de chef, elle devait la vie à Juca, était devenue sa servante après un combat acharné; elle s'était donnée à ce maître, son sauveur, mais son cœur était resté indien avant tout.

Juca avait vu son regard sans crainte comme aussi sans regrets du passé.

Il entra dans une salle basse garnie de peaux et de quelques meubles rudimentaires taillés à plein bois et s'assit devant une table rustique.

Le souper de poisson (moqueca) et de viande grillée fut vite expédié et il finissait en même temps que Peppa, revenant de l'écurie, lui versait un café brûlant dont l'a-

rome exquis pendant quelque temps remplit la cabane de son parfum pénétrant.

— Viens ici, Peppa, ma fille, viens ici.

L'enfant s'approcha et Juca lui prit la tête doucement et lui donna un baiser sur le front...

L'enfant tremblait, une larme parut aux bords des paupières, puis elle sourit.

On ne peut s'imaginer ce qu'il y avait de douceur et d'amour dans ce regard.

— Tu sais que je t'aime, Peppa, sois toujours ma fidèle gardienne et ma compagne.

Il fut interrompu par l'arrivée brusque d'un cavalier qui semblait fuir l'orage grondant déjà sur sa tête. — C'est moi l'ami, c'est moi Carlos, dit le cavalier en sautant à terre, qu'on rentre mon cheval car la tempête va bientôt éclater avec une incroyable fureur, tout fuit devant l'orage, j'ai rencontré des oiseaux affolés

qui se jetaient sur moi comme des fous.

Ta choupana est-elle au moins solide, nous allons passer une mauvaise nuit. Que mon patron, le Diable, nous protège.



Bientôt les rafales de vent firent trembler les poutres de la cabane et plier la palissade elle-même, puis les tourbillons d'eau et de vent s'abattirent sur le toit le

déchiquetant et le découvrant pouce par pouce, le déchirant comme un oiseau de proie, sa victime.

Vilain moment à passer, et comme il est impossible de parler, je te demande un os à ronger et quelque peu de ton vieux paraty (eau-de-vie).

Carlos à son tour soupa, et se rapprochant de Juca lui fit part de ses projets.

Juca semblait l'écouter avec la plus grande attention et quand il eut tout entendu il répondit simplement : — Non, non et non ! je réponds ainsi d'une fois à vos trois questions.

Vous confondez, cher ami, Juca-Tigre avec João do Bote, chef de banda, banderista et capanga.

Vous confondez le sertanejo avec le capoeira.

Ah ! ça, vous êtes donc fou, Carlos. Vous ne savez donc pas qui je suis ?...

Mon secret est dans mon cœur, il faudrait l'arracher pour le connaître et encore!...

L'homme que vous avez devant vous est un aventurier, mais non pas un assassin.

L'homme qui osa se mesurer avec un tigre, à bras le corps, dans une lutte dont il sortit vainqueur, la poitrine presque vidée par les griffes du fauve ;

L'homme qui, dans la dernière campagne, conduisait sa bande contre les troupes du Gouvernement, ganté, le monocle à l'œil, une simple badine à la main ;

L'homme qui a tenu en échec des soldats bien armés, et des officiers galonnés et choisis parmi les braves ;

Cet homme, c'est moi, et vous venez me proposer une affaire comme au simple brigand des routes.

Vous mériteriez, Carlos, une sévère punition, et tout au moins une bonne leçon.

Peppa avait tout entendu, elle se dressa et dit :

— Tu es un brave, mon maître, un noble et courageux soldat, vous êtes un lâche... dit-elle lentement en regardant et en fixant ses yeux brûlants sur Carlos abasourdi de tant d'audace...

— La leçon, vous l'avez, et d'une enfant, mon pobre amigo ! dit en éclatant de rire Juca-Tigre. Ah ! c'est parfait, bravo Peppa, bravo ma fille.

Carlos avait levé un bras et frémissant de colère, il semblait vouloir assommer la jeune Indienne, impassible et calme... mais il réfléchit à temps et s'assit sans dire un mot...

La rafale diminuait, le vent moins fort s'apaisait...

Il demanda son cheval et sans dire un mot, un adieu, il partit au galop dans la direction de sa fazenda...

Juca le regarda partir, haussa les épaules et dit simplement :

— A nous deux.

— A nous trois, dit une voix près de lui, la voix douce de Peppa.

— Que ferais-tu, pauvre enfant, contre cette brute, vile et lâche, prends garde plutôt à toi, tu as un ennemi bien dangereux à combattre.

Mais je suis là, moi et mes camarades, et je prendrai des précautions.

Bonne nuit, ma chère enfant, à demain.

— Se deus quizer ! répondit Peppa.

Le misérable Carlos courut d'une traite, jusqu'à la clairière.

Il jeta un regard circulaire et la première chose qui le frappa fut la fameuse panthère... Il recula et prit soudain son fusil et bien que surpris de voir que la bête ne faisait aucune menace, il épaula et la balle de son fusil siffla dans l'air

et vint frapper la bête au front même.

— Oh ! là, cria une voix moqueuse, qui s'avise de tuer des bêtes mortes déjà, dit, en éclatant de rire, un grand diable, à la tête couverte d'un sombreiro tout ruisse-
lant encore.

— Toi ici, João do Bote, cela tombe à merveille, je te cherchais, mais que veut dire cette plaisanterie.

— Cette panthère est morte depuis ce matin au moins, et les chasseurs n'ayant pu l'emporter, surpris par l'orage, l'auront placée ici en simple gardienne.

— Tenez, voici les traces mêmes du matin, ces chasseurs étaient accompa-
gnés d'une femme, on voit les marques des chaussures.

— C'est bon, c'est bon, assez. Je voulais te voir. Écoute-moi.

Je rentre à la fazenda et tu vas m'ac-
compagner, je te conterai ce que je veux

de toi chez moi à mon aise. As-tu toujours tes capangas.

— Toujours, maître, mais il y a longtemps qu'ils se reposent et je crains qu'ils aient les mains rouillées et peu propres aux choses difficiles.

— Oh ! l'affaire que je propose est de toute simplicité, rien ou très peu de chose à faire, un peu de prudence à cause de deux personnes seulement que tu connais : Manduca et Juca-Tigre.

— Ah ! diable, cela change l'affaire !

— Voyons, as-tu peur ?

— Peur, non ; mais, vous savez, vous venez de me nommer là deux maîtres en l'art de pendre les coquins... et, dit-il en faisant la grimace et en mettant la main à son cou, j'ai bien peur des cravates en chanvre, et si je suis pincé, je sais que le nœud sera bien fait et la corde solide...

— Je sais tout cela, aussi j'ai pensé qu'en te chargeant toi-même de fixer la somme à payer, cela te donnerait du courage...

— Ah ! c'est moi qui fixerai le prix ou mieux la prime, eh ! bien, c'est entendu, et je vous suis.

Quelques instants après, ils arrivaient aux barrières de la fazenda et pénétraient dans les salles basses, puis dans la chambre de Carlos où les deux misérables s'enfermèrent à double tour pour bien étudier leur plan de campagne.

Nous laisserons, si vous le permettez, Carlos et João do Bote méditer ensemble leur scélérate entreprise et préparer leur guet-apens, et nous irons retrouver nos amis.

Le lendemain de la tempête, j'étais allé de bonne heure courir la plaine, visiter le champ de bataille.

On ne peut s'imaginer le sentiment de tristesse qui vous domine et vous étreint, devant ce tableau de la nature bouleversée et saccagée. Tout semble triste, le chant des oiseaux a cessé, et la brise elle-même



qui frissonne autour des victimes semble un écho de la prière des Morts.

On éprouve un serrement de cœur, un chagrin indescriptible et, malgré les efforts que l'on fait pour se dominer, je dirai plus, pour se reprendre, on sent bientôt couler des larmes.

Silencieux, je suivais mon rêve... lors-

que je sentis une main s'appuyer sur mon épaule.

Je me retournai et reconnus ma chère Bianca.

— Quelle plus douce et plus agréable surprise, Mademoiselle !

— Comme vous, je venais voir les dégâts et les ruines, il me semble que nous sommes à la veille d'un grand malheur. Je ne suis pas superstitieuse et je prévois pourtant bien des larmes et des chagrins. Je ne sais pourquoi, il me semble que des ennemis nous entourent, et que la mort est près de nous.

Il me semble...

— Pardon, Bianca, vous allez me faire croire que c'est moi qui suis ou vais devenir la cause involontaire de ces malheurs.

— Non pas, ami, ce n'est pas vous, il me semble, au contraire, que vous serez mon sauveur et mon protecteur.

— Oh ! Bianca, ma vie et mon sang, tout est à vous.

— Je le sais, mon ami, mais je sens que vous serez malheureux par moi, et qu'il vaudrait peut-être mieux, pendant qu'il est temps encore, nous quitter, m'abandonner à mon destin.

— Vous quitter quand vous dites qu'il y a du danger, que vous êtes menacée, quand je vous aime... Oh ! non, Bianca, jamais !...

— Bravo, l'ami, bravo, s'écria, joyeux, Manduca en me saisissant dans ses bras, et merci pour notre chère Bianca.

— Votre aveu, mon ami, sera notre force, et je jure, Bianca, que nous serons jusqu'à la mort tes protecteurs et de terribles justiciers. Les intrigues de nos ennemis tomberont devant la loyauté de notre conduite, et devant la force et la ruse s'il le faut ; mais, plus que jamais, il

faut compter nos forces et nos amis, et nous réunir dans une seule pensée, un seul but.

Il faut, à tout prix, avoir, aujourd'hui même, une conférence avec Juca-Tigre; lui seul peut déjouer les ruses de nos ennemis ou maintenir en arrêt leur audace.

Rentrons à la fazenda, évitons les imprudentes sorties, et moi, je trouverai Juca dans la journée.

Émilio, je vous confie la garde de Bianca.

Manduca après le déjeuner nous quitta et partit en compagnie de Manoel et de João.

Nous passâmes, Bianca et moi, toute la journée ensemble, faisant des projets qui ne devaient pas se réaliser.

Le soir, Manduca rentra, accompagné de João et des serviteurs, et nous organisâmes notre plan de défense.

— Il faut, dit Juca, aller toujours au-devant du danger avec des ennemis comme les nôtres, il faut de l'audace et de la ruse, mais de l'audace avant tout.

Le moyen le plus simple à mon avis est d'organiser des chasses auxquelles nous inviterons Carlos lui-même, il nous sera ainsi plus facile de le surveiller.

— Cela, par exemple, est une trouvaille. Inviter son ennemi le plus acharné, l'avoir à ses côtés pendant la chasse, lui donner ainsi les moyens et l'occasion de tuer, c'est très fort. Vous êtes, Juca, un grand capitaine!...

— Oh! répondit simplement Juca, c'est le moyen bien simple de l'avoir sous la main. Vous verrez.

Aussitôt on dépêcha João et Manoel à la fazenda de Carlos en le priant de venir pour organiser des chasses dans la forêt.

Manduca reçut la réponse affirmative de

Carlos, et la promesse de venir dans la soirée avec ses hommes, quelques bagages et ses équipages de chasse.

— C'est parfait, dit Juca, dès qu'il en reçut l'avis, et comme vous n'avez pas besoin de moi dans cette première entrevue, il faut que j'aille, avant la bataille, tirer les oreilles à mon vieil ami João do Bote!...

Il partit en faisant siffler sa cravache...

Laissons les amoureux au logis, et pendant que Manduca passe en revue les armes avec Francisco et ses aides dévoués Manoel et João, allons retrouver nos bandits.

L'entrevue entre Carlos et João do Bote finissait quand les envoyés de Manduca arrivaient porter l'invitation à la chasse, et, pendant que, surpris, Carlos acceptait avec empressement, João do Bote, lui, se grattait silencieusement les oreilles, droite et gauche, ce qui était un signe

de grande préoccupation, et d'une façon si comique que Carlos le questionna :

— Qu'avez-vous donc, João, à remuer ainsi vos ailerons?...

— Oh ! rien du tout, mais je crois, patron, que Juca n'est pas loin d'ici... et j'ai des raisons toutes spéciales pour me froter les oreilles !... Voici l'affaire...

Un soir, mes capangas avaient arrêté une caravane (tropa), et, après l'avoir convenablement pillée, je me disposais à faire exécuter une jeune Indienne qui nous avait résisté, insolente et fière... quand Juca-Tigre, bondissant au milieu de mes hommes alourdis par la boisson et la fatigue, les mit en fuite à coups de revolver, puis, avec sa cravache, me cingla le visage, et avant même que je fusse revenu de ma surprise, me jeta sur le dos et posa sa botte éperonnée sur ma poitrine, pendant que la jeune Indienne,

débarrassée de ses liens, se précipitait sur moi, un couteau à la main.

— Non pas, dit-il, pas comme cela.

— Cet homme est à moi, et puisqu'il sait si bien attacher les gens aux arbres, on va lui en faire autant.

Et sans que je puisse faire un mouvement, il m'accota contre un arbre et me planta son couteau ici, à l'oreille, en me fixant à l'arbre même, puis il partit, en me disant en riant, à tantôt, l'ami.

L'Indienne le suivit. Quelques uns de mes hommes revinrent et me délivrèrent et nous jurâmes de nous venger, mais je n'ai jamais pu le faire.

Juca-Tigre est invulnérable, Juca-Tigre est le diable lui-même et malheur à qui s'y frottera, mes oreilles en savent quelque chose.

— Allons, pas de faiblesse, João, je doublerai plutôt la somme promise, mais

il me faut Bianca, coûte que coûte.

Va prévenir tes capangas, et fais tes préparatifs, car il fera jour demain, n'oublie pas la consigne ! Je la veux en mon pouvoir, la dédaigneuse Bianca, et je l'aurai.

João disparut bientôt au galop de sa mule *Ruana*, mais comme il arrivait à « l'encrusamento », carrefour des routes, il s'arrêta net.

Juca souriant, la cravache à la main, se dressait devant lui.

— Oh là ! mon vieux João, quel bon vent t'amène, deux mots en passant, descends mon pauvre João.

D'un bond le misérable fut à terre, et, moitié riant, moitié tremblant, s'approcha de Juca qui s'était assis sur un tronc d'arbre.

— Dis donc, mon vieux João, qu'as-tu fait depuis notre dernière entrevue, je vois que

tu n'as pas engraisié et si ce n'étaient tes oreilles rouges et pleines de santé, on jurerait que tu n'as plus de sang dans les veines.

Je vais être ton voisin pendant quelques jours, et je suis heureux de te rencontrer. Des chasses vont s'organiser, je suis invité de Manduca et du Commendador, et comme je sais que tu es un bon rabatteur, je t'avise de ne pas te trouver devant ma carabine.

Mon pauvre vieux, je suis presque aveugle, et tire assez mal, et je pourrais te blesser sans le vouloir.

En disant cela, d'une balle de revolver, Juca étendait sans vie à ses pieds un urubu, sorte de corbeau qui passait sur sa tête...

João ne put réprimer un mouvement d'admiration.

— Tu vois, je tire mal, je lui ai brisé la

tête, un empailleur n'en voudrait pour rien !...

Eh ! bien mon vieux João, je vois que tu traînes misère, et que tu vas te mettre pour gagner quelque argent dans une sale affaire, tu me comprends, n'est-ce pas ! je te conseille d'être prudent... si tu tiens à tes oreilles, car cette fois-ci, je te jure que je les ferais manger sous tes yeux, peut-être par toi-même. Va-t-en, mon pauvre vieux.

Le soir, à la veillée, on organisa un projet de chasse, chacun donna son idée, et le plan souleva même des discussions assez sérieuses. Juca et Manduca insistaient pour la Pedra Saliente où l'on signalait la présence d'une panthère qui vivait depuis quelque temps en souveraine dans cette partie de forêt englobée dans les propriétés du commandeur.

Carlos, au contraire, indiquait une clairière, où l'on avait trouvé des traces fraîches d'une panthère et de ses deux petits.

Cette clairière était située dans une partie de la forêt inconnue des chasseurs même, et cette indication eut surtout pour but d'inspirer la méfiance de Juca.

Qui donc en effet aurait pu conseiller une pareille tanière, seul un bandit ou un assassin.

Il se rappela tout à coup, que traqué par la police il y avait lui-même autrefois trouvé un abri sûr, et que c'était justement dans cet endroit qu'il avait connu João do Bote.

— C'est parfait, répondit-il en se tournant vers Carlos, et si vous avez des preuves de l'existence en cet enfer d'une panthère, on ne peut mieux choisir.

Je connais la clairière et j'y retrouverai

un arbre où j'ai pendu, haut et court,
deux bandits autrefois.



Qui donc, Carlos, vous a si bien renseigné ?

— Je l'ai su, dit Carlos, un peu troublé,

par Matta Formigas, le chasseur de plantes et son fils, qui est, vous le savez, un terrible chasseur de panthères.

— Autant qu'un coquin fieffé, peut-être même un assassin; vous avez là de bons amis, Carlos, et je vous félicite sur leur choix.

Mais rompons là, j'appuie votre projet, et comme les armes sont prêtes, que tous les préparatifs sont achevés, je demande la permission de me retirer, et de passer en revue les montures avec Manoel et João.

Dona Bianca, *bôa noite e sejà feliz !*

Manduca le suivit et Carlos demanda l'autorisation de rejoindre ses « camarades », compagnons, qui se trouvaient au portão.

Francisco, le commandeur, Dona Bianca et moi nous continuâmes un instant encore la conversation, ramenée forcément

sur la chasse, et nous nous retirâmes dans nos appartements.

Je trouvai dans ma chambre Juca et Manduca, assis tous les deux sur ma table et causant avec assez d'animation.

— Nous parlions de vous justement, Emilio, me dirent-ils ensemble.

Vous aurez demain avec Francisco, la garde d'honneur de Bianca.

— Vous craignez pour elle...

— Carlos est un traître et le prouvera demain, mais nous aurons assez de le surveiller nous deux.

A vous ami, la garde de Dona Bianca.

— Vous pouvez compter sur moi, sur mon sang, sur ma vie ! Ate amanhã !

Je ne tardai pas à m'endormir, bercé par un rêve délicieux... Je voyais Dona Bianca surprise par des bandits, je la suivais au galop de mon cheval dans des précipices insondables, je la défendais et

la reprenais aux ravisseurs que je massacrais impitoyablement...

Je fus réveillé par un coup de fusil, et je sautai sur mes armes... dans un instant tout le monde fut sur pied chez le commandeur.

Les mules et les chevaux piaffaient à la porte de la fazenda, et les canons des fusils brillaient aux reflets de la lune comme des lames d'acier.

Saint Hubert ! lui-même eut été fier !

Dona Bianca était absolument ravissante avec son costume de chasse, sorte d'amazone, et son chapeau de feutre, crânement posé sur sa tête, lui donnait un air conquérant, tout à fait adorable !

On fut vite en selle, et le défilé commença...

En tête Juca et Manduca ; Dona Bianca, Francisco et moi nous suivions ; derrière nous, fermaient la marche Manoel,

João et deux serviteurs préposés aux vivres.

Un coup de sifflet nous arrêta au premier carrefour, et Carlos nous rejoignit avec deux ou trois amis, inconnus de nous, qu'il nous présenta... Un seul me plut, José de Mascarenhas, les autres paraissaient plutôt des bandits déguisés.

J'en fis même la remarque à Francisco qui partagea mon idée.

— Ouvrons l'œil, dit-il, ici commence notre rôle de gardiens !...

La marche continua sans incident jusqu'au matin... et lorsque les premiers rayons du soleil matinal vinrent déchirer l'horizon... nous arrivions aux premiers sentiers de la forêt, *Matta Virgem*.

On arrêta quelques minutes pour s'assurer des armes, vérifier si les revolvers étaient en place, et l'on suivit à la file indienne le chemin qui conduisait à la clairière.

Rien de plus curieux et de plus émouvant à la fois, que ce réveil de la nature dans une forêt vierge... Des gouttes de rosée tombent des feuilles comme de la pluie fine... les herbes et les plantes semblent s'étirer devant vous comme les dormeurs qui s'éveillent...

Des oiseaux quittent le gîte de la nuit et cherchent un peu de soleil en se faufilant à travers les branches... jusqu'au faite.

On entend des bruits sourds et lointains, rugissements de fauves ou ricanements de singes... quelques cris d'oiseaux, et des soupirs étouffés qui semblent sortir de terre et font un contraste avec la joie de vivre, qu'inspire à tout voyageur, le réveil !

On parvint à une première clairière et Carlos nous fit signe qu'il avait à nous parler.

Voici, dit-il en s'adressant à Juca et Manduca, l'endroit où j'ai rencontré Matta Formigas et voici les traces de la panthère, voyez, c'est bien une femelle, on le voit à l'écartement des ongles, et voyez l'instinct de la mère... les petits ont dû marcher devant, car la moindre trace de leurs pas semble effacée avec soin, c'est un peu de poil duveté accroché à ces ronces qui est une preuve certaine de l'existence d'un petit au moins, plus loin nous avons d'autres preuves...

La bête a repassé ici, car ces traces sont fraîches, je conseille la prudence et le plus grand sang-froid, je conseillerai jusqu'à la grande clairière que nous divisons la troupe, et que deux ou trois des meilleurs tireurs aillent devant.

Je resterai si vous le voulez avec Dona Bianca et don Emilio, qu'en pensez-vous ?

— Mon cher Carlos vous êtes de ces amis

dont on se passe difficilement, et comme je sais que vous connaissez tout spécialement ces lieux, je demande que vous veniez en tête avec moi, dit Manduca; et toi mon vieux Juca, je t'ajoute à la garde de Bianca.

Malgré tout il fallut se résigner, et Carlos rouge de colère se mit en tête... serré de près par Manduca, ce qui l'empêchait de voir si ses capangas étaient à leur poste, si les bandits suivaient, ce qui le mettait surtout dans l'impossibilité de donner le moindre signal.

Il sembla à Juca de temps en temps surprendre comme un bruit de branches cassées ou de broussailles foulées... mais il ne vit rien...

Soudain, comme on arrivait à la clairière, la mule de Carlos, excellente bête de chasse pointa les oreilles, et un frisson la secoua toute entière...

Juca et nous tous nous nous arrê tâmes sur un signe de Manduca...

En deux foulées une superbe panthère se dressa dans le sentier devant Carlos et Manduca... surprise de cette rencontre, elle resta un instant la tête haute, fouettant l'air de sa queue et soudain se ramassa pour franchir cet obstacle humain... mais deux coups éclatèrent en même temps et deux balles mortelles trouèrent le cœur du fauve... qui s'abattit sur place...

Les deux petits se précipitèrent pour défendre leur mère et ce fut presque un corps à corps entre Manduca et ces deux fils altérés de vengeance.

Mais tout à coup le tableau changea, Carlos arrivé près de Juca foudroyait sa mule d'une balle dans l'oreille... et donnait le signal attendu par João do Bote et ses capangas, mais ceux-ci étaient loin et ne répondirent que par des coups de

feu... aussi Carlos profitant de la confusion... s'échappa en adressant à tous des malédictions...

La position devenait critique : Juca démonté s'élança à la défense de Manduca et d'un coup de revolver brisa le crâne d'une des jeunes panthères, tandis que Manduca de son coutelas crevait la poitrine de l'autre...

Il était temps...

On entendait le galop d'un cheval et des cris de combat...

— Voilà, dit Juca, le travail de Carlos, voilà cette embuscade que je craignais avec tant de raison.

— Amis, à nous de nous défendre et de protéger surtout Dona Bianca.

— Cette panthère fait un rempart qui va coûter cher au premier assaillant, attention.

Un cavalier arrivait à fond de train, mais le cheval à la vue de la panthère s'arrêta net et si brusquement que l'homme roula à terre desarçonné.

Avant qu'il put se relever, Juca d'une balle lui brisait la tête.

Le cheval affolé retourna sur ses pas et se précipita sur un second cavalier, lui barrant ainsi la route...

Nous profitâmes de ce répit pour battre en retraite, et regagner la clairière.

Dona Bianca pendant cette sinistre, tragédie, n'avait pas un seul instant bronché facilitant ainsi de beaucoup la défense...

Nous reculâmes vers la clairière, mais là ne pouvait être le salut, car l'ennemi pouvait nous surprendre au carrefour.

Et Carlos lui-même devait s'y trouver attendant les événements.

A peine en effet débouchions-nous dans l'enclos de verdure que des cavaliers sur-

girent de la forêt, c'était bien la troupe de João do Bote et ses capangas.

Nous reçumes ce premier choc par une salve de six coups de carabine, trois cavaliers et deux mules roulèrent...

Mais soudain comme la foudre, d'un autre chemin, un cavalier bondissant, traversa notre groupe arrachant de sa selle Dona Bianca qu'il enleva sur son cheval...

Ceci fut fait avec une si grande rapidité que mes amis et moi nous restâmes un moment pétrifiés, et ce fut dans une bagarre effroyable que, mêlés à nos ennemis même, nous nous lançames à la poursuite du ravisseur...

Dans cette picada étroite, les chevaux et mules se heurtaient, se mordaient, cherchaient à se dépasser quand même...

On eut dit un torrent de chair humaine bondissant vers la plaine.

Chacun voulait sortir le premier pour

continuer plus à l'aise l'œuvre de carnage et de mort.

Enfin on approchait, et tout à coup le torrent s'étendit dans les brousses, mais là un spectacle effrayant nous attendait...

Peppa, l'Indienne, se tenait droite, un couteau à la main...

La jeune enfant avait suivi son maître et cachée à la lisière de la forêt, avait surpris le lâche ravisseur...

Bondissant comme une tigresse à la tête du cheval, elle avait plongé son couteau dans le poitrail de la bête, et cheval et cavalier avaient roulé.

Le choc avait été si rapide que le cavalier, tout excellent qu'il fut, embarrassé d'ailleurs par Dona Bianca, n'eût pas le temps de se débarrasser des étriers.

Manduca et moi nous nous précipitâmes vers le groupe, pendant que Juca, Manoel et José faisaient feu sur les capangas qui

d'ailleurs s'enfuirent avec une étrange rapidité, moins un pourtant qui restait garotté sur le sol... près de Juca qui lui disait :

— Mon pauvre João, tu es donc enfin retombé entre mes mains, quelle vilaine idée de ta part... je t'avais pourtant bien dit qu'un jour tes oreilles ne te gêneraient plus, attends-moi là, comme cela, bien ficelé — je reviens à l'instant... Plus loin, le tableau est navrant, Dona Bianca en tombant s'était donné un coup mortel à la nuque... et son cadavre gisait sur le gazon.

Carlos, le bras droit cassé, était resté pris sous sa monture et ne pouvait faire un mouvement, il hurlait de douleur, l'Indienne restait comme la statue de la vengeance, l'arme ensanglantée à la main...

Je relevai doucement la tête de la

pauvre Bianca sur un coussin d'herbes fleuries et je m'agenouillai près d'elle...

Dona Bianca semblait dormir, elle souriait, sans doute un beau rêve, aussi rapide que la pensée était venu au dernier moment mourir sur ses lèvres de morte... une larme perlait sur sa joue...

La bouche en effet entr'ouverte avait dû parler... Hélas ! que la mort est cruelle, pensai-je, que le destin est souvent terrible...

Manduca pleurait, et des larmes sur ce visage bronzé devaient avoir un bien grand prix, car les deux serviteurs fidèles le regardaient étonnés...

Carlos râlant auprès du groupe demandait qu'on l'acheva...

Le bras cassé, la poitrine défoncée, les yeux sortant des orbites, il voyait se dresser devant lui le cadavre de cette infortunée Bianca... et sa mort était rendue

plus horrible par ce châtement même de la vue de sa victime.

Francisco eut pitié du misérable et l'étendit plus à l'aise sur le gazon, il lui versa quelques gouttes d'eau dans la bouche et le laissa gémissant pour se rapprocher de nous.

Carlos implorait son pardon de nous tous, de sa victime, et l'Indienne, les yeux sauvages, le regardait mourir sans une parole de pitié même...

Manduca donna des ordres à Manoel et João et aux deux autres serviteurs de préparer un brancard, et s'approcha de Juca, puis il me saisit à mon tour dans ses bras et des sanglots soulevèrent à le rompre ce cœur indompté jusqu'alors par l'amour...

— Je l'aimais plus que vous peut-être et vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore.

Pauvre Bianca, pauvre chère disparue à tout jamais, je voudrais avoir la force d'arracher mon cœur de ma poitrine, et le déposer à tes pieds sur le tombeau, ta dernière demeure ! adieu !...

Finissons-en, Juca, si tu veux, avec ces deux coquins, ces deux misérables, cause de tous ces malheurs ! Je veux, moi, que la vengeance soit terrible.

Toi, Peppa, tu vas couper les oreilles de ce misérable João do Bote, et je veux qu'il les mange.

Toi, Juca, tu finiras ce bandit d'un coup de botte... il ne mérite plus une balle.

A genoux, près de Dona Bianca, j'assistai à cette horrible scène de cruauté et de barbarie, sans force même pour parler.

Peppa arracha les oreilles du bandit, et lui piquant de la lame effilée de son couteau les jambes, les bras et la face le força à manger ses deux oreilles... C'est

le spectacle le plus atroce que j'ai vu de ma vie...

Carlos entendait les rugissements de son complice et assistait agonisant lui-même au festin du bandit...

Je m'écriai : Assez au nom du ciel !... assez au nom de Dona Bianca, achevez ces misérables, c'est la volonté d'une martyre !...

Juca arma son revolver et dit à João do Bote en lui brisant la tête : Eh bien ! coquin, vas digérer tes oreilles en enfer !...

Et toi, monstre, va en enfer payer ton crime, dit Manduca en faisant sauter la cervelle de Carlos...

Mes amis, je vous en supplie, partons... enlevons ce corps aimé de ce charnier horrible... et portons au pauvre père les restes d'une fille bien aimée...

..... Le convoi suivit en silence jusqu'à la fazenda d'où partit le lendemain

pour l'église et le cimetière le corps de la malheureuse Dona Bianca...

L'Indienne avait voulu l'accompagner jusqu'à la tombe; elle disparut aussitôt après et regagna sa forêt...

Juca aussi s'éloigna de son côté...

Nous restâmes quelques jours à consoler l'inconsolable père et notre ami Manduca, et bientôt nos primes congé, Francisco et moi, de nos hôtes...

Ici se termine cette terrible tragédie... et je prie mes lectrices et mes lecteurs de me pardonner quelques lenteurs de récit, ou quelques mots un peu durs : j'ai copié mes notes de voyage, j'ai rassemblé des souvenirs.

Ces personnages ont vécu, quelques uns vivent encore, et dernièrement je lisais les exploits de Juca-Tigre qui fait encore souvent parler la poudre.

..... Francisco m'accompagna jusqu'à

l'hôtel, où je restai quelques jours encore puis je pris congé de mes amis, emportant de cette terre de Paranaguá ce souvenir qui n'a de traduction dans aucune langue, d'ineffaçables *Saudades*.

SAINT-MARTIAL
(ÉMILE DE SAINT-DENIS).



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
CHAP. I. Départ de Rio-de-Janeiro. — La vie à bord.	3
II. Paranaguá	71
III. Mœurs et coutumes. — Hospitalité. — Les fazendas et les fazendeiros. — Promenade dans la ville	99
IV. Récits et chasses	115

DEUXIÈME PARTIE

Roman de mœurs brésiliennes	149
---------------------------------------	-----





IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.





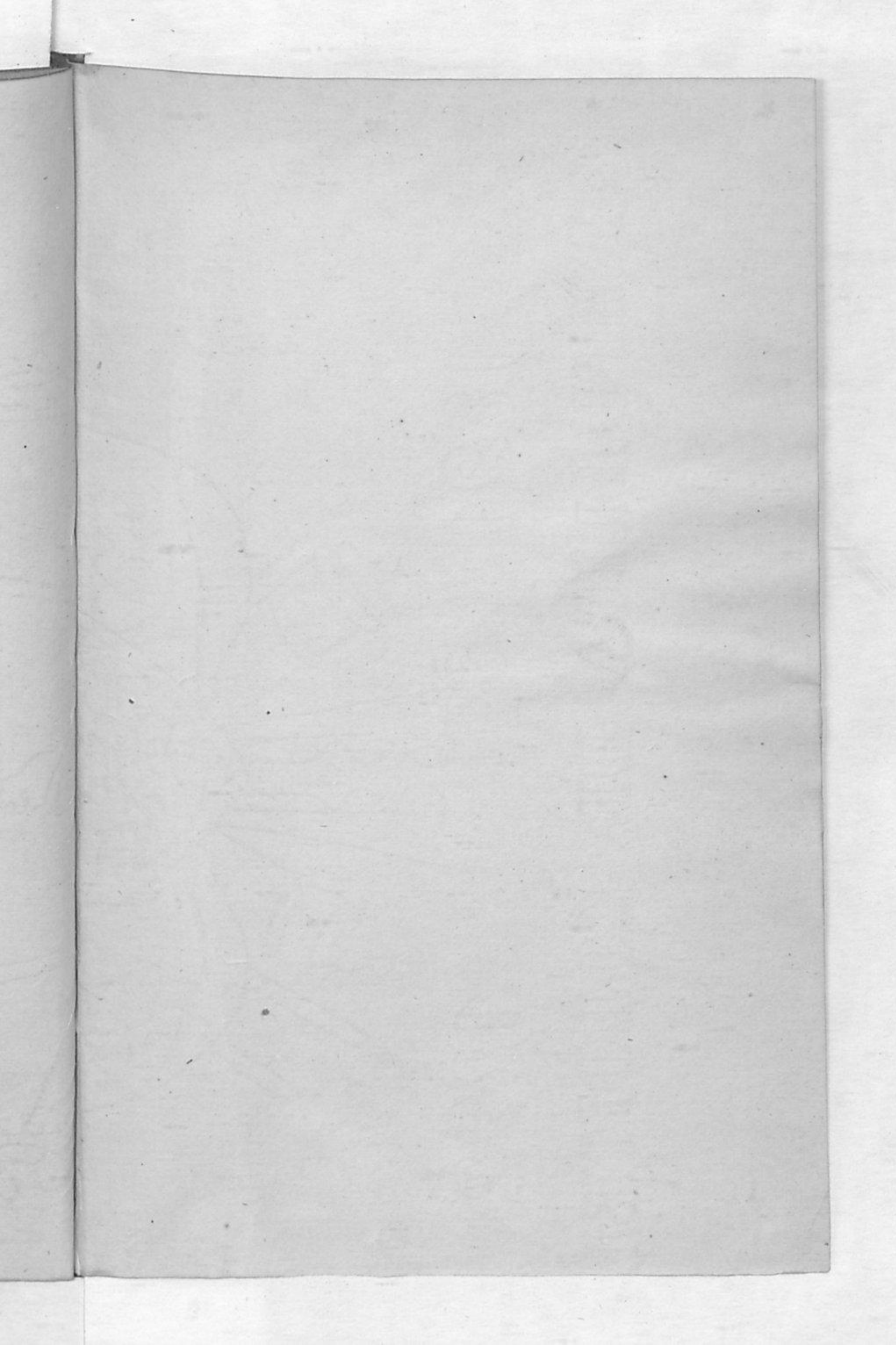


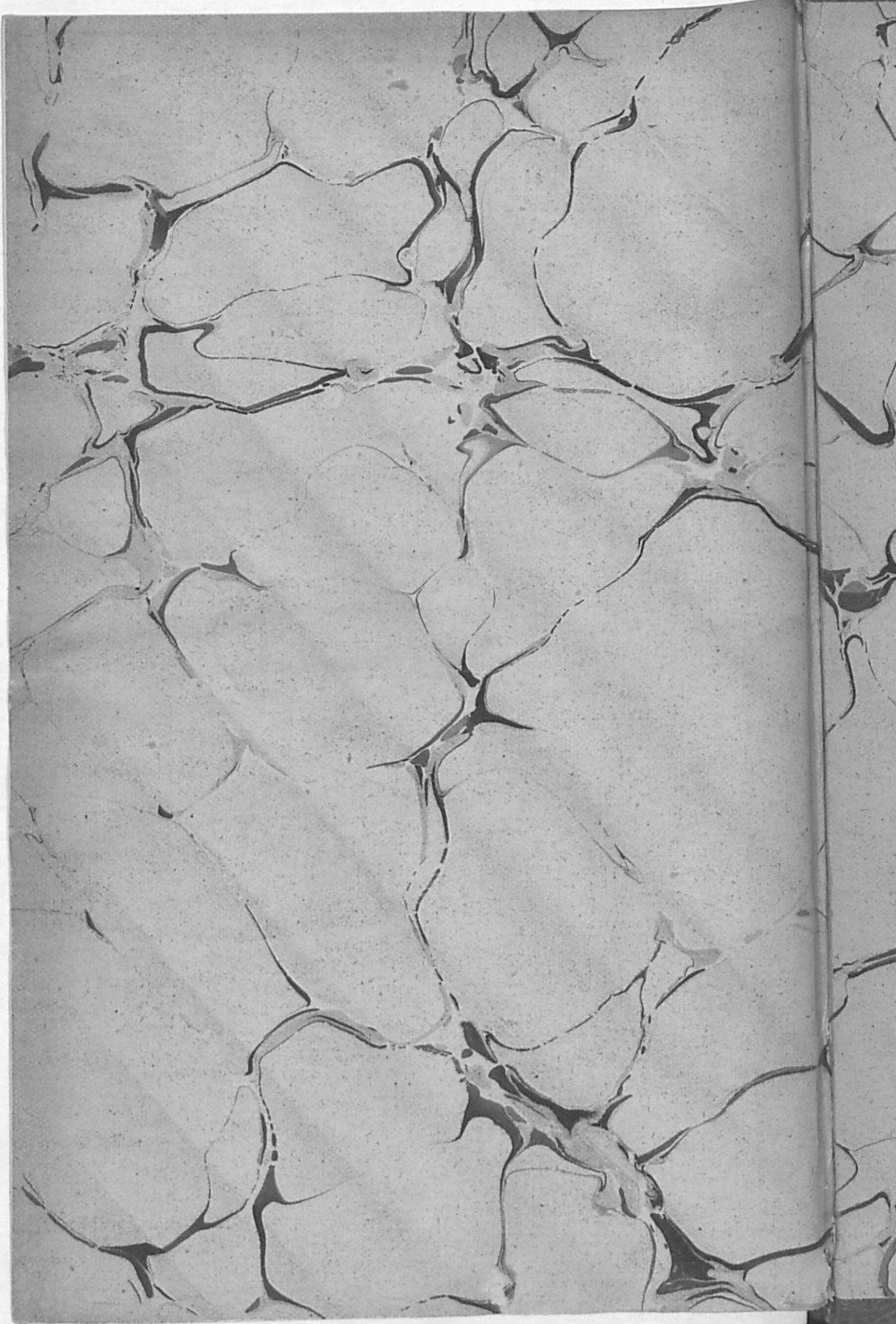
1897

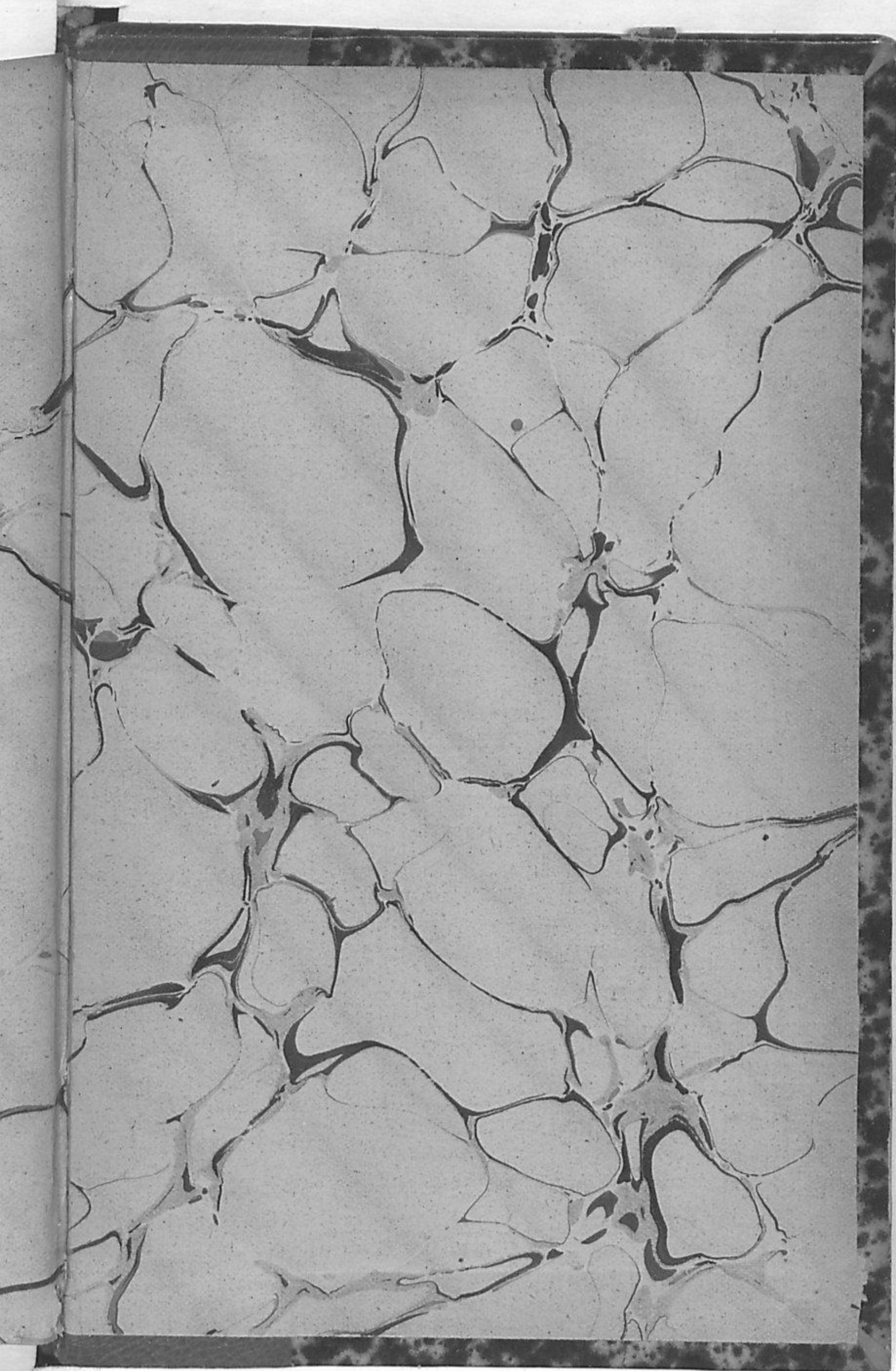
25











BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00187718 3